This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

327 Stack
Mem

EX LIBRIS
D.D. LE TELLIER
DE COURTANVAUX.

ASHMOLEAN MUSEUM
LIBRARY

PRESENTED BY

Sir Alan Gardiner.

302281867.

H Hawkins

# NOUVEAUX MEMOIRES DES MISSIONS DE LA COMPAGNIE DE JESUS, DANS LE LEVANT.

*TOME VIII.*

A PARIS,
Chez les Freres GUERIN, rue S. Jacques, vis-à-vis les Mathurins, à Saint Thomas d'Aquin.

M. DCC. XLV.
*Avec Approbation & Privilége du Roi.*

ASHMOLEAN
OXFORD
MUSEUM

8 JUL 1962

A

NOSSEIGNEURS

LES

ARCHEVÊQUES,

ET

EVÊQUES

Et Députés du Clergé de France.

MESSEIGNEURS,

*Les Orientaux Chrétiens avant nous, nous envoyerent autrefois des Apôtres, * qui*

* S. Photin, S. Irenée Evêque de Lyon, S. Denis Evêque de Paris, S. Trophine Evêque d'Arles, &c.

*exterminerent* * *de nos climats l'Idolâtrie : aujourd'hui, plus Catholiques qu'eux, nous leur envoyons des Miſſionnaires, qui banniſſent de leur pays le Schiſme & l'Héréſie : la reconnoiſſance eſt proportionnée au bienfait. Mais ſi nos Ouvriers Evangéliques ſont toujours en état de défricher avec ſuccès le champ du Pere de famille, c'eſt en partie à Vos conſtantes libéralités qu'ils en ſont redevables ; nous ne craignons point d'en voir jamais tarir la ſource. Egalement ſenſibles aux beſoins de l'Egliſe & de l'Etat, Vous ſçavez pourvoir abondamment aux uns & aux autres ; la*

* *Euſeb. Epiſt. Ecc. Lugd. & Vien.*

*charité des ames généreuſes trouve de quoi fournir à tout : Vous aidez à cultiver une terre étrangere ; Vous devez en partager les fruits. On en offrit les premices aux Aſſemblées de* 1690. *& de* 1695. *Vous avez les mêmes droits ; agréez donc qu'une Compagnie qui vous eſt toute dévouée, renouvelle aujourd'hui cet hommage.*

*Ce huitieme Tome des* Mémoires du Levant *Vous appartient à un titre encore plus juſte que les autres : tout y parle de la Religion. Dans les momens de loiſir que vous laiſſent Vos grandes occupations, Vous y lirez, peut-être avec quelque plaiſir, la Relation d'un Con-*

*cile National, tenu en* 1736. *chez les Maronites, & Vous reconnoîtrez dans les Réglemens qu'on y a faits pour le bon ordre, une ſageſſe ſemblable à celle qui regne dans les vôtres.*

*Quoiqu'éloignés de ces Contrées, Vous y ſervez cependant de Maîtres & de Guides ; Vos lumieres, Votre zele, Votre attachement au Saint Siége connus de ces Prélats, leur ſervent de modele, & les encouragent à marcher ſur Vos traces. Vos Catéchiſmes ſont entre les mains de leurs Diocéſains, & ſi l'on nous y confie des Séminaires, c'eſt ſur les Vôtres que nous les formons.*

*On vient en effet de nous*

*confier à Antoura une jeuneſſe nombreuſe, raſſemblée des diverſes Nations d'Orient : nous inſtruiſons ces Eleves dans toutes les Langues Orientales & dans les connoiſſances ſaintes, afin que de retour dans leur patrie, ils puiſſent ſoutenir les guerres du Seigneur, défendre, & même étendre la Foi.*

*Voilà l'uſage que nous faiſons de vos libéralités,* MESSEIGNEURS, *& qui ſans doute eſt conforme à vos intentions ; tandis que dans l'Occident Vous attaquez Vous-mêmes le Schiſme & l'Héréſie, Vous armez d'autres mains pour les combattre dans l'Orient : ainſi c'eſt à Vous que doit ſe rap-*

*porter l'honneur de la victoire.*

*Daignez recevoir avec bonté l'Ouvrage que j'ai l'honneur de Vous offrir, comme une légere marque de la reconnoissance que vous doivent nos Missions, & de la vénération profonde avec laquelle je suis personnellement,*

MESSEIGNEURS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur Nicolas-Louis INGOULT, *de la Compagnie de Jesus.*

TABLE

# TABLE
## DES MATIERES
### Contenues dans le Tome VIII.

PREFACE, Page 1.
RELATION *d'un Voyage de Conſtantinople à Alep*, 21.
HISTOIRE *de la Converſion & du Martyre d'une jeune Infidele, tirée d'une lettre écrite de Seyde ou Sidon, au Procureur des Miſſions du Levant*, 137.
EXTRAIT *de la Lettre d'un Miſſionnaire de Damas au P. Procureur des Miſſions du Levant*, 215.
LETTRE *d'un Miſſionnaire d'Alep, ſur le Ramadan des Turcs, ſur la Pâque des Chrétiens, & ſur les principales circonſtances de ſon voyage*, 277.
*Relation d'un Concile National tenu chez les Maronites le 30. Septembre 1736.* 350.
LETTRE *du P.* FROMAGE, *Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus, au Pere le Camus, de la même Compagnie, Procureur des Miſſions du Levant, ſur le même ſujet.* 362.
ABREGE' *de la Vie & des Vertus du P. Fromage*, 436.
RELATION *d'une Miſſion faite dans les environs du Mont-Liban.* 441.

## *APPROBATION*

### *du Censeur Royal.*

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier les *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant.* Ils m'ont paru propres & à satisfaire la curiosité, & à faire des impressions salutaires sur les esprits & sur les cœurs. A Paris ce *29. Avril 1745.*

SALMON, *Docteur de la Maison & Société de Sorbonne.*

## *APPROBATION*

### *du R. P. Provincial.*

JE soussigné, Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir, que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au P. Irgoult de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre intitulé : *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant*, qu'il a composé, & qui a été vû & approuvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi nous avons signé la présente, à Paris, ce *19. Mars 1745.*

P. FREY, J.

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre : *Nouveaux Mémoires des Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un

dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatrieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens quarante-cinq; & de notre Regne le trentieme, Par le Roi en son Conseil.

*Signé*, SAINSON.

*Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 448. fol. 387. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 12. Juin 1745.*

*Signé*, VINCENT, *Syndic.*

PREFACE.

# PREFACE.

DEs perſonnes diſtinguées par leur gout pour la Littérature & la Piété, ſe plaignent depuis long-tems, qu'on a ceſſé de travailler aux nouveaux Mémoires des Miſſions de la Compagnie de JESUS dans le Levant. Chargé depuis quelques mois de les continuer, je crois devoir reprendre les choſes d'un peu plus haut, & inſtruire le Public

de la naiſſance, des progrès & de l'interruption d'un Ouvrage qu'il a preſque perdu de vue, & lui en remettre ſous les yeux toute l'œconomie.

Comblés des libéralités du Clergé de France, nos Miſſionnaires de Grece envoyerent à Paris, ſur la fin du ſiecle paſſé, un état fidele de leurs Miſſions, & un détail exact des bénédictions abondantes que le Ciel répandoit ſur leurs travaux; ils demanderent qu'on imprimât & cet état, & ces détails, & qu'on dédiât l'Ouvrage à leurs Bien-

faiteurs les Archevêques & Evêques assemblés dans cette Capitale. On se conforma par inclination à leurs justes desirs. Le premier volume fut présenté à l'Assemblée de 1690. & le second à celle de 1695.

Ces intéressantes Relations que la piété saisissoit avec avidité, donnerent naissance aux Lettres édifiantes & curieuses, qui commencerent à paroître quelques années après, & qu'on a depuis continuées avec tant de succès. Pour remplir parfaitement le titre que porte cet Ouvrage,

on y rend un compte fidele de tout ce que les Missions peuvent fournir à l'édification chrétienne, & à une innocente curiosité.

Le Public reçut très-favorablement les trois premiers Tomes de ces Lettres : mais comme on n'y parloit que des Indes, de la Chine, de l'Amérique Méridionale & Septentrionale ; bientôt il se plaignit qu'on sembloit avoir oublié les Missionnaires d'Orient. On se crut en droit d'être instruit de ce qui se passoit à Alep & au Caire, comme de ce qui

ſe paſſoit à Goa & à Pekin, & l'on redemanda avec empreſſement des nouvelles du Levant.

La demande étoit équitable, & pour y ſatisfaire, le Pere le Gobien en 1704. conſacra tout le quatrieme Recueil des Lettres édifiantes & curieuſes, aux Relations envoyées par nos Miſſionnaires de Syrie, & il promit que les Miſſions de Tartarie, de Perſe, de Grece, d'Egypte, & d'Arménie auroient leur place dans la ſuite de l'Ouvrage. La mort l'empêcha de tenir ſa parole.

Les choſes en étoient là, lorſque le Pere Fleuriau Procureur des Miſſions de Grece, ſe trouva dépoſitaire de quantité de Manuſcrits curieux, qu'il vouloit mettre au jour. Il ſe perſuada que 50 ou 60 Miſſionnaires répandus dans l'Empire Ottoman, dans le Royaume de Perſe, dans les Etats d'Ethiopie & d'Abiſſinie, lui fourniroient abondamment de quoi faire un Ouvrage ſéparé.

Ce fut ſur ce riche fonds qu'il travailla, & il donna à ſon Recueil le titre de nouveaux Mémoires des

Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant.

Muni de l'Approbation de ses Supérieurs, & d'un Privilége du Roi, ce fut en 1715. qu'il fit paroître le premier Tome; l'établissement de la Religion dans la Crimée, les mœurs des Tartares, & leur Gouvernement, les Missions de Constantinople, de Smyrne, de Scio, de Naxie, de Thessalonique, & la Relation de la nouvelle Isle sortie de la mer, dans le nouveau Golfe de Santorin, en font la matiere. Un voyage d'Egypte de la main du sa-

meux Pere Sicard, fait la matiere du ſecond, qui parut en 1717. Ces premiers ſuccès enhardirent l'Auteur; il fit paroître en 1722. un troiſieme Tome, qui contient les Relations de Perſe & d'Arménie; le quatrieme parut deux ans après, & en 1729. on en comptoit déja ſept. Les Manuſcrits venus d'Orient depuis 1729. ſont reſtés en dépôt ſans voir le jour. Enfin on a jugé à propos de reprendre l'ouvrage interrompu, & l'on m'en a chargé. Je me crois heureux d'avoir quelque part aux bonnes œuvres

de tant de Miſſionnaires, en publiant du moins & leurs travaux, & leur zele.

En entrant dans cette nouvelle carriere, je comptois faire ma cour au Public & le dédommager avec avantage de ſa longue attente. On m'avoit toujours flaté qu'on me mettroit en main la deſcription de l'Egypte ancienne & moderne, Ouvrage qui a couté au Pere Sicard tant de recherches & tant de peines : mais quelques ſoins que nous nous ſoyons donnés pour recouvrer ce monument précieux, qui devoit faire

tant d'honneur à ſon Auteur & à notre Compagnie, il a échapé à toutes nos perquiſitions. Nous avons cependant encore quelque lueur d'eſpérance: on a écrit tout récemment aux Supérieurs de nos Maiſons du Caire & de Conſtantinople, & s'ils ont gardé par haſard quelque exemplaire du manuſcrit, on les conjure de nous l'envoyer; mais la ſituation où ſont les choſes ſur la Méditerranée, ne nous permet pas d'attendre ſitôt leur réponſe, & moins encore la piece : ils ſont trop ſages pour nous

l'envoyer par des voïes qui ne feroient pas sûres, & pour l'exposer à de nouveaux risques.

Nous serions inconsolables de cette perte. Le seul Plan que l'Auteur a donné de cet Ouvrage dans le cinquieme Volume des Mémoires du Levant, & que tous les gens de lettres ont pu y lire, suffit pour nous le faire infiniment regretter: d'ailleurs il n'est point nécessaire de développer ici le mérite littéraire du Pere Sicard: tout le monde sçait assez que c'étoit un homme exact dans ses recherches,

juſte dans ſes réflexions, judicieux dans ſa critique, heureux dans ſes découvertes ; & tout ce qui ſortoit de ſa plume étoit marqué à un coin qui lui étoit propre & ſingulier, & qui étoit toujours le coin du vrai beau. Quelles productions ne devoit-on pas attendre d'un Sçavant de ce caractere ?

Nous avons une autre raiſon d'être ſenſibles à cette perte : nous ſçavons que le Roi protecteur des beaux Arts, ayant été informé du deſſein du Miſſionnaire, & voulant en faciliter l'exécution, donna onze à dou-

de mille livres pour entretenir des Deſſinateurs qui accompagneroient le Pere dans ſes voyages, & qui, ſous ſa direction, leveroient des Plans, & dreſſeroient des Cartes de tout le Pays. Nous reconnoiſſons la dette, & nous nous trouvons dans l'impoſſibilité de l'acquiter, & de répondre aux louables intentions de Sa Majeſté. Le Miniſtre de la Marine, dont on connoît & le génie & le gout pour les belles connoiſſances, a demandé pluſieurs fois des nouvelles de cet Ouvrage, on n'a pu lui en rendre d'au-

tre compte, que celui que nous rendons aujourd'hui.

Au reſte, ſi jamais cette Deſcription voit le jour, de quelques mains qu'elle vienne, ſi ce ne ſont pas les nôtres, nous prevenons la Poſtérité, en criant d'avance au vol littéraire, & il ne tiendra pas à nous qu'au milieu d'une nation ſi éclairée, on ne ſoit point la dupe de quelque demi-ſçavant, qui voudroit ſe parer des dépouilles d'autrui.

Nous commençons par donner le huitieme Tome des nouveaux Mémoires du Levant, le neuvieme ſera

bien-tôt prêt, & nous comptons qu'il sera en état de paroître au plutard au mois de Juillet.

Avant de finir cette Préface, on me permettra de faire quelques réflexions, sur les Relations des Voyageurs. Par le peu de connoissances que j'ai acquises depuis que je m'occupe à feuilleter les papiers qu'on m'a confiés, je crois être en droit de juger que les Relations de ces Messieurs sont pour la plupart défectueuses. Pour se faire valoir, les uns inventent à plaisir ce qui ne fut jamais, & j'ai

lu dans une lettre écrite de Conſtantinople par un homme ſenſé, qu'un Théatin Italien étant venu de la Mingrelie, où il avoit demeuré pendant 25 ans, & qu'il avoit pluſieurs fois parcourue toute entiere, dit à nos Peres qui lui demandoient des nouvelles de cette Province, qu'il n'avoit jamais ni vu ni même entendu nommer aucune des prétendues villes marquées ſur les Cartes Géographiques.

D'autres par le même motif exagerent, ils ne voient qu'avec des lunet-

tes de multiplication, ou qu'à travers des Microscopes qui grossissent tous les objets; & quand les choses sont appréciées à leur juste valeur par des gens d'esprit & désintéressés, on trouve une diminution qui surprend. Quand je rencontrerai en mon chemin de pareils Ecrivains, je prendrai la liberté de les redresser, & de rectifier leurs mécomptes.

D'autres enfin parlent sans être instruits; & parce qu'ils ont passé par quelque coin d'une Province ou d'un Royaume, ils en don-

nent hardiment une description hasardée : c'est à peu près comme un Etranger, qui, après avoir touché à Marseille, & y avoir séjourné quelques jours, iroit sur des oui-dire incertains, faire dans son Pays une description de toute la France.

Il faut respecter bien peu le Public pour abuser ainsi de sa crédulité, & je ne suis plus surpris du proverbe qui dit : A beau mentir qui vient de loin. Je le crois mieux fondé que jamais.

J'appris l'autre jour dans

un Cercle de gens d'esprit, que ceux qui présidents à la République des Lettres, veulent faire faire une nouvelle édition de toutes les Relations de Voyages qui ont paru jusqu'ici ; on me nomma même le Sçavant qu'on vouloit charger de la direction de cet ouvrage ; c'est un homme éclairé, dont la plume légere & polie a deja enfanté plus d'un volume. Je le conjure de peser les autorités, de ne choisir qu'après avoir bien confronté, & de donner moins à l'amusement qu'à la vérité.

# RELATION
## D'UN VOYAGE DE CONSTANTINOPLE A ALEP.

## AVERTISSEMENT.

*CEux qui ont écrit avant moi les Mémoires du Levant, n'ont pas fait imprimer cette Relation, soit qu'elle ait échappé à leurs recherches, soit qu'ils aient cru n'y rien appercevoir de curieux & d'intéressant : pour moi j'en ai pensé autrement. Dès qu'elle m'est tombée entre les mains, j'ai reconnu dans son Auteur un Géographe exact, un Historien fidele, un Missionnaire zélé, un Voyageur attentif, un*

*homme ingénu, qui avoue juſqu'à ſes propres foibleſſes ; tout cela m'a paru précieux. Au reſte, il ne m'en a pas beaucoup couté pour la mettre en état de paroître ; j'en ai été quitte pour changer quelques expreſſions un peu ſurannées, quelques conſtructions louches, quelques phraſes embarraſſées ; mais j'ai tâché de conſerver ſcrupuleuſement & la ſimplicité du ſtyle, & ces graces naives qui plaiſent dans tous les tems. Voilà toute la part que j'ai à l'Ouvrage. Je ne veux point me faire plus d'honneur de mon travail que je n'en mérite : pourvu que le Public ſoit inſtruit & édifié, je ſuis content.*

# LETTRE
## D'UN
# MISSIONNAIRE,
## *AU P. PROCUREUR*
### *Des Miſſions du Levant,*

MON RÉVÉREND PERE,

VOUS voulez que je vous rende un compte exact du voyage que j'ai fait de Conſtantinople à Alep ; je ne puis vous refuſer cette ſatisfaction. Je ſçai

que vous ne desirez être instruit, qu'afin de prendre les arrangemens convenables pour contribuer à la conversion & au salut des ames, dans les divers pays dont j'aurai l'honneur de vous parler.

Destiné pour Alep, je demeurai près de cinq mois à Constantinople; j'étois chargé d'y obtenir de la sublime Porte des commandemens importans pour le bien de la Religion & de nos Missions. M. l'Ambassadeur devoit les demander de la part du Roi. Il avoit eu la bonté de dresser lui-même les Requêtes qu'il falloit présenter au Grand Visir, & elles étoient conçues dans les termes les plus avantageux & les plus favorables pour la Catholicité : mais quelques démêlés survenus au sujet du Cérémonial, en retarderent l'expédition. Comme je sentis qu'elles

qu'elles ne seroient pas sitôt répondues, je me lassai d'être inutile, & je fis agréer à son Excellence mon départ pour Alep. J'allai prendre congé de Madame l'Ambassadrice, qui me dit obligeamment, que comme nos affaires étoient celles de Dieu, elle vouloit que désormais elles fussent les siennes, & que je pouvois me reposer sur elle du soin de les poursuivre & de les solliciter. A qui les aurois-je mieux confiées? Les remettre entre ses mains, c'étoit les remettre entre les mains de la vertu même & de la piété. J'acceptai ces offres si gracieuses, je lui en témoignai toute ma reconnoissance, & je ne songeai plus qu'à partir.

On peut se rendre de Constantinople à Alep, par terre ou par mer. Je balançai quelque

tems sur la route que je devois choisir. Je crains la mer, elle me fatigue extraordinairement, & j'ai peine à la soutenir : j'étois presque résolu à faire le voyage par terre. Nous touchions au Printems, & je croyois trouver par-tout la saison aussi belle qu'à Constantinople : mais je fus désabusé par des voyageurs nouvellement arrivés d'Alep, qui, quoique bien montés, avoient eu beaucoup de peine à se sauver des neiges & du froid. Un autre voyageur qui avoit fait la même route, & qui les avoit précédés de quelques jours, me dit qu'il avoit trouvé dans le chemin des hommes & des animaux gelés & morts de froid. Il n'en fallut pas davantage pour me faire changer de résolution. Je ne me pique pas d'être brave hors de saison : malgré mes ré-

pugnances je me déterminai à aller par mer, & tout bien conſideré j'aimai mieux m'expoſer à ſouffrir qu'à périr.

On me propoſa de me rendre à Scio, de Scio à Rhodes, & de Rhodes en Chypre: on me fit entendre que le ſéjour que je ferois à Rhodes ne ſeroit pas inutile au bien des ames; que dans cette Iſle, il y avoit ſur les Galeres du Grand Seigneur, quantité d'Eſclaves Chrétiens, qui ſe trouvoient ſans Prêtres, que ces Eſclaves avoient leur Chapelle, où je pourrois faire librement les fonctions de la Religion; que Pâques approchant, ce ſeroit pour ces pauvres gens une conſolation de me voir, & de pouvoir par mon ſecours ſatisfaire entre mes mains à leur devoir Paſchal. Ce fut un attrait pour moi: mais vous verrez par

la suite de mes aventures, que si j'ai eu en cela quelque mérite devant Dieu, ce n'a été que le mérite de la bonne volonté.

J'avois besoin d'une lettre de recommandation : un Révérend Pere Capucin, Missionnaire zélé, m'en obtint une du Capitan Bacha, Grand Amiral de l'Empire, dont il est extrêmement considéré. Par cette lettre, ce Seigneur prioit les Cadis de Scio & de Rhodes, de me regarder comme un de ses domestiques, & de me procurer partout un libre passage. En reconnoissance des bons offices que m'a rendu ce R. Pere, permettez-moi un moment de vous parler de l'usage qu'il fait de sa faveur. Il s'est servi utilement de l'autorité du Bacha pour placer un Archevêque Catholique dans l'Eglise des Nestoriens de Diarbe-

kir, & il n'emploie ſa protection que pour le bien de la Religion & l'avancement du Chriſtianiſme. Il a accompagné ſon Protecteur dans la derniere campagne contre les Moſcovites; il eſt encore ici à ſa ſuite comme ſon Médecin: c'eſt une eſpéce d'eſclavage où le zele le retient; eſclavage, qui, pour être volontaire, n'en eſt pas moins rude à un homme de la vertu & du mérite de ce Pere. Son état m'a fait concevoir que ſi l'exercice de la Médecine eſt utile en ce pays, il faut prendre des précautions pour ne pas trop s'engager, ſur-tout avec les Grands. On commence par être leur Médecin, & on finit par être leur Eſclave. Quoi qu'il en ſoit, muni de la lettre qu'il m'avoit obtenue, je ne ſongeai plus qu'à m'embarquer: il ſe trouva une

grande Saïque Grecque prête à faire voile pour Scio ; à la recommandation d'un ami, j'y fus reçu ſans rien payer.

Je m'embarquai le 22. de Mars avec mes petites proviſions, réſolu de jeûner avec les Grecs, & de n'être pas moins auſtere qu'eux : ils ne mangent point de poiſſon, ſi ce n'eſt le jour de l'Annonciation, & du Dimanche des Rameaux, qui ſont deux jours privilégiés. La plupart ne mangent qu'un peu d'herbes, & de légumes. On leur permet les huitres & les coquillages, les écreviſſes & autres poiſſons qui n'ont point de ſang, & qui s'attachent aux Rochers. Ils ſont ſi rigides dans l'abſtinence d'œufs, de beurre, de laitages, qu'étant malades, ils aiment mieux ſe laiſſer mourir que de la violer. On ne ſçait

ce que c'eſt que d'accorder des diſpenſes, de quelque conſidération que ſoient les perſonnes qui les demandent, & pour quelque raiſon que ce ſoit. Je vous avoue, Mon Révérend Pere, que cette ſévérité, peut-être outrée, peut-être déplacée, me fait faire ſouvent d'affligeantes réflexions ſur l'audacieuſe liberté avec laquelle on inſulte aujourd'hui en France à ces ſaintes loix.

Une des choſes qui inſpire aux Orientaux le plus d'averſion pour l'Egliſe Romaine, eſt le relâchement où ils ſe perſuadent fauſſement qu'elle nous entretient ſur ce point. Quelque mal fondée que ſoit cette averſion, je ne voulus pas l'augmenter: elle eût été extrême, s'ils euſſent vû un Religieux comme moi auſſi immortifié que les ſé-

culiers ; & malgré toute ma régularité, il y avoit encore parmi les passagers des gens qui ne me regardoient pas de bon œil, & qui n'écoutant que leurs préventions, ne pouvoient se persuader que je fusse fidele à ces observances. Un jour que j'invitai une personne du Vaisseau à venir manger avec moi un peu de ris assaisonné avec de l'huile, un jeune enfant de huit à neuf ans, qui étoit, à ce que je crois, le fils d'un Prêtre, l'arrêta, & lui dit qu'il prît garde à ce qu'il alloit faire, que j'étois Romain, & que je mangeois gras ; on le désabusa, & cela rétablit un peu ma réputation.

Nous partîmes en assez bonne compagnie ; nous avions sur notre bord un Métropolite & quelques Ecclésiastiques ; la mere du Patriarche de Constantino-

ple, & quelques-unes de ſes parentes, qui retournoient à Scio, d'où il eſt natif, & qui étoient venues le féliciter ſur ſa promotion. L'équipage étoit compoſé de bonnes gens, preſque tous des Iſles de l'Archipel, & ſurtout de celle de Pathmos. Quelques-uns d'eux entendoient un peu l'Italien ; c'étoit à ceux-là que je m'adreſſois pour m'informer de diverſes choſes dont je voulois être inſtruit ; je leur rendois inſtruction pour inſtruction, en tâchant de leur inſpirer des penſées de ſalut, & ſi j'avois ſçu le Grec vulgaire, j'aurois pû faire beaucoup de bien, car ils étoient fort dociles & fort traitables.

Nous ſortîmes du Port de Conſtantinople avec un vent très-favorable ; ſecondés des courans nous fîmes bien du che-

min en peu de tems, & nous découvrîmes beaucoup de pays dans la Propontide. Nous cotoyions la Thrace, & nos Matelots qui connoissoient parfaitement cette route, me nommoient tous les lieux qui se présentoient. J'avois toujours la Carte & le Compas à la main : je fus bien surpris de trouver tant de mécompte ; & en vérité, n'est-il pas étonnant qu'on ait fait, & qu'on continue de faire tant de voyages dans ces Contrées, & que nous n'ayons encore rien d'exact ? Cela me mit de mauvaise humeur contre nos Géographes, ce n'étoit par-tout que villes omises ou déplacées, & c'est pour rectifier ces erreurs que j'entrerai dans certains détails Géographiques, ennuyeux peut-être, mais non pas inutiles.

A douze milles de Conſtantinople, on me fit remarquer *Agios Stephanos*; à deux milles plus loin, *Sicomeſé*; à ſix milles au-delà, *Milo*; & à une égale diſtance, *Sicomeſé grandé*: on trouve enſuite *Panagia*, qui n'en eſt éloignée que de trois milles; on voit à huit mille de-là *Penatis*: puis dans un égal éloignement, *Sileuria*, d'où *Héraclée* n'eſt éloignée que de dix-huit milles. Ce fut à la vûe de cette derniere place que nous jettâmes l'ancre pour y paſſer la nuit. La ſituation d'Héraclée eſt extrêmement belle. Cette ville eſt bâtie ſur une petite montagne qui s'avance dans la mer, & y forme un Cap. J'aurois bien ſouhaité d'y entrer, mais la mer étoit ſi agitée qu'il n'y avoit pas d'apparence de ſe haſarder à y aller avec la chaloupe : je me

contentai de la voir par les dehors, qui ne présentent à la vûe que de foibles murailles, & des maisons mal bâties. Celui qui en est Archevêque, est un des plus considérables Métropolites du Patriarchat de Constantinople, & c'est lui qui a droit de couronner le Patriarche, comme l'Evêque d'Ostie a droit de couronner le Pape.

Le lendemain nous mîmes à la voile après le soleil levé, & nous fîmes près de quatre-vingt-dix milles en 8 heures. Le premier lieu remarquable que nous apperçûmes sur la côte, fut *Rhodosto*, à quarante milles d'Héraclée, à sept milles de la *Suanderfi*, à pareille distance, *Ganofano*, *Mircophito* à trois milles plus loin, & dans un égal éloignement, *Peristasi* & *Panili* : enfin, après avoir fait encore vingt-six

milles, nous arrivâmes à *Callipoli*. Là tous les vaisseaux qui viennent de Constantinople, sont obligés de s'arrêter un jour entier. On les visite avec soin, pour voir s'ils n'ont point quelques Esclaves fugitifs, ou quelques marchandises de contrebande. Je trouvai un Prêtre Sciote du Rit Latin, qui y fait les fonctions de Consul pour les Vénitiens; il a sur chaque vaisseau un droit qui est fort modique, & s'il n'avoit point d'autre revenu, Monsieur le Consul seroit mal à son aise. Il n'y avoit dans toute la ville de Catholiques que lui & son valet. Je l'avois connu assez particulierement à Constantinople, il me fit tout l'accueil possible; il m'engagea à aller loger chez lui, j'y couchai même, & le lendemain qui étoit un Dimanche, j'eus le bon-

heur de célebrer la sainte Messe. C'est une grande consolation, Mon Révérend Pere, de pouvoir réparer par la célébration de cet auguste & divin Sacrifice, les outrages que Dieu reçoit des Infideles dans ces lieux, & d'ôter, pour ainsi dire, au démon, la prescription qu'il veut y établir. La Ville est de médiocre grandeur, & le Château qui la défend n'est pas fort. La mer qui s'enfonce là dans les terres, n'y forme pas un port parfait, & le lieu où les vaisseaux jettent l'Ancre, n'est proprement qu'une rade. Vis-à-vis de Callipoli, on voit les restes de l'ancienne Lampsaque, elle est située entre *Serrak*, qui tire vers Constantinople, & *Pregaz* qui tire vers les Dardanelles. De Callipoli aux Dardanelles, on ne compte guere que trente mil-

les. Avant d'arriver aux premiers Châteaux, nous passâmes à la vûe de *Mayto*, qui n'en est éloigné que de 4 ou 5 milles; c'est un Bourg situé en Europe. On y trouve du vin en abondance, ce qui est d'une très-grande commodité pour les vaisseaux, qui, en allant & en revenant, ne manquent pas d'y en faire de grosses provisions. Il fallut encore essuyer aux Dardanelles la même visite qu'à Callipoli. Enfin, délivrés de toutes ces maltôtes importunes, nous prîmes le large, & nous allâmes mouiller à *Ténedos*. Nous y restâmes à l'ancre un jour entier, pour laisser un peu abbattre le vent, qui étoit & fort violent, & presque contraire. De-là nous nous rendîmes à *Mételin*, c'est la fameuse Lesbos des Anciens: elle n'est plus ce qu'elle étoit autrefois;

elle ne commande plus à toute la Troade, elle ne domine plus sur l'Eolide; je ne vous dirai pas si elle est féconde en beaux esprits; je n'ai pû en faire l'épreuve : mais je puis vous assurer avec vérité, qu'on n'y trouve plus ni de Poëte Alcée, ni de sçavante Sapho, ni de docte Théophraste qui fasse des Commentaires sur Aristote, & qui enrichisse l'Isle de ses Ecrits. Les Muses sont amies de la liberté, & ce n'est pas ordinairement dans la servitude que fleurissent les beaux Arts. Lesbos fut la Patrie de Pittaque, l'un des sept Sages de la Grece. Il y vécut long-tems, & joignant la bravoure à la sagesse, il délivra son pays du joug des Tyrans. L'Isle paroît extrêmement fertile, elle renferme 360 Villages, elle a trois petits Ports, qui

ſont *Mételin*, *Navagia* & *Tokmak.*

Mételin eſt un gros Bourg, ou ſi vous voulez une petite ville, mais ſans murailles; elle eſt couverte d'une petite montagne, qui, en s'avançant dans la mer, fait un Cap. Sur le haut de ce monticule, il y a un grand Château bien bâti, c'eſt l'ouvrage des Génois, qui l'éleverent pour la défenſe de l'Iſle lorſqu'ils en étoient les maîtres. Cette montagne eſt comme une péninſule, & la langue de terre qui la joint au Continent, eſt couverte de maiſons qui forment la ville. Par-là Mételin a deux ports, l'un du côté du Nord, qui paroît n'être guere bon, parce qu'il n'eſt pas couvert; l'autre du côté du Midi, qui eſt à l'abri des vents. Il eſt bon pour les Galeres, mais il

n'y a pas assez d'eau pour y faire entrer les vaisseaux de haut-bord. Les habitans sont partie Chrétiens, partie Turcs. Les Chrétiens y sont en plus grand nombre, & ils sont tous du Rit Grec. Comme cette Isle n'est pas fort éloignée de Constantinople, & que souvent les Galeres du Grand Seigneur y viennent moüiller, les Corsaires n'osent presque y paroître, & les Turcs pouvant y vivre avec moins de crainte qu'ailleurs, s'y établissent volontiers, & ne s'y multiplient que trop. Il y a un Métropolite à Mételin, & un Evêque à Molino.

Nous demeurâmes là trois jours, en attendant que le vent changeât. Il devint meilleur, & plusieurs Saïques & Barques se disposerent à partir. Le Pilote de la petite Barque qui devoit

me porter, ne vouloit mettre à la voile que le lendemain : il souhaitoit que je fusse sur son bord. Je n'en devinois pas la raison ; je ne voyois pas de quel mal je pouvois le garantir, & à quoi je pouvois lui être bon : mais il me dit qu'il étoit persuadé que s'il rencontroit malheureusement des Corsaires Chrétiens, je le délivrerois de leurs insultes, & que je lui sauverois au moins son Vaisseau ; je ne jugeai pas à propos de me rendre à ses desirs. C'étoit le samedi au soir : impatient de partir, je voulois être à Scio le Dimanche matin, pour y dire la sainte Messe ; je me jettai donc dans une saïque qui levoit l'ancre, & je n'avois pour toute compagnie que quelques mariniers de Pathmos, qui retournoient dans cette Isle. Je fus bien mal payé de mon em-

preſſement, & il m'en coûta cher pour avoir voulu précipiter mon départ.

Le vent étoit extrêmement fort, & nous l'avions en poupe ; mais notre Pilote n'ayant pas bien diſtingué pendant les ténebres de la nuit, le canal que forme la mer entre Scio & la Terre ferme, prit ſa route par les derrieres de cette Iſle, & il ne s'apperçut de ſon égarement qu'au lever du Soleil. Il n'étoit plus tems de rebrouſſer chemin, & le vent ne nous permettoit pas de retourner en arriere : nous fûmes obligés de continuer ſur la même ligne, & de chercher quelque endroit où l'on pût jetter l'ancre, & ſe mettre à l'abri. Enfin on en trouva un, & l'on s'y arrêta. Ce fut là que je me rappellai & mis en pratique la belle maxime de Pittaque, ce

Sage de Mételin : Il faut ſe précautionner, dit-il, contre les accidens fâcheux, mais s'ils arrivent, il faut les ſupporter avec patience. Ayant mis pied à terre, nous montâmes par des rochers eſcarpés ſur des hauteurs, pour voir ſi nous y découvririons ou quelque maiſon, ou du moins quelque viſage humain ; mais nous ne vîmes que montagnes ſur montagnes, que précipices ſur précipices. Nous cherchâmes un peu d'eau douce pour boire, pendant tout le tems qu'il plairoit à Dieu de nous retenir dans ce déſert, nous n'en pûmes rencontrer, nous n'appercevions pas même un ſeul arbre qui pût nous défendre du ſoleil qui étoit fort ardent. Le Seigneur bénit cependant nos recherches, & je trouvai une grotte aſſez profonde, où j'eus

de l'ombre tant que je voulus, & plus de fraîcheur que je ne voulois. Ce qui nous inquiétoit davantage, c'eſt que le vent paroiſſoit être un vent de tenue, & nous avions lieu de craindre qu'il ne durât plus de huit jours. Cependant l'eau commençoit à nous manquer, & il falloit que j'en demandaſſe plus d'une fois pour en avoir. Après tout, rien ne troubloit davantage l'eſprit de nos pauvres gens, que la crainte des Corſaires: on ne doutoit point que ſi nous étions apperçus, ils ne vinſſent droit à nous, & ne pillaſſent au moins notre ſaïque. Je vous laiſſe à penſer ce que nous fuſſions devenus, nous ſerions morts de faim & de ſoif dans cette plage déſerte. Ce point de vûe n'étoit pas gracieux. Je conçus alors une plus haute eſtime que jamais de

la vertu de S. François Xavier, & de ſes généreux imitateurs, qui ſont morts avec joie dans un ſemblable abandon; celui où je me voyois n'étoit pas auſſi extrême que le leur. Je l'agréois par ſoumiſſion aux ordres de Dieu, mais je vous avoue de bonne foi, que j'avois peine à en gouter la douceur, & quoique par la grace de Notre-Seigneur je me dévouaſſe à tout, ce n'étoit qu'avec des répugnances de la nature, dont je me confeſſe avec honte.

Nous paſſâmes trois jours dans cette pénible ſituation; enfin ſur le minuit s'éleva un vent foible, à la vérité, mais aſſez fort pour nous tirer du lieu où nous étions, & nous faire avancer vers l'Iſle de Samos; notre Pilote y avoit ſa maiſon & ſes affaires, & c'étoit là qu'il étoit

réſolu d'aller, ſans ſe mettre en peine de toucher à Scio, & d'y débarquer ceux qu'il avoit reçus ſur ſon bord, avec promeſſe de les y porter : c'étoit une infidélité marquée, mais on ſçait aſſez que les Grecs ne ſont pas fort ſcrupuleux ſur l'article. Je m'apperçus dans cette traverſée combien ces pauvres Mariniers appréhendent les Corſaires. Quoique nous fuſſions aſſez avant en mer, ils gardoient & ils faiſoient garder un ſilence auſſi profond que ſi l'ennemi eût été tout proche. Quand il falloit parler, ils ne le faiſoient qu'à voix baſſe, & comme regardant ſi perſonne ne les entendoit. Quoique je ne fuſſe guere plus brave qu'eux, je fus tenté dans les premiers momens de rire de cette eſpece de Comédie, mais il fallut s'y faire.

Nous

Nous cotoyions toujours l'Isle de Scio, & je priois Dieu de tout mon cœur qu'il inspirât à notre Pilote d'aborder à la ville, ou en quelque lieu voisin d'où nous pussions facilement nous y transporter. Je crus être exaucé quand je vis souffler un vent qui nous éloignoit de Samos, mais ce vent cessa bien-tôt, & après une bonace d'environ une demi-heure, il redevint, malgré mes prieres, favorable à notre Pilote, & fraîchissant insensiblement, il le pousſa en très-peu de tems vers son Isle, dans un méchant port où il n'y avoit pas un seul habitant. De-là nous voyions l'Isle Icarie, & nous eûmes tout le loisir de la contempler pendant un jour entier: la mer étoit trop agitée pour pouvoir démarer. Le lendemain matin, je pris avec moi mon

petit bagage, & je me traînai comme je pus au village voisin. Les gens du pays me dirent que c'étoit un port ; mais c'est un port d'une nouvelle espece : ce n'est autre chose que la terre ferme où les mariniers mettent leurs barques à sec sur le rivage, de peur que s'ils les laissoient en mer dans une si mauvaise rade, les Corsaires ne vinssent s'en saisir & les enlever.

Je trouvai là un Pilote Albanois, qui devoit mettre à la voile au premier bon vent ; comme je crus qu'il s'éleveroit peut-être dès le lendemain, je ne me mis pas fort en peine de chercher de logis ; mais ayant fait mettre mes hardes dans sa barque qui étoit à sec sur le sable, je résolus d'y coucher, & d'y passer la nuit. Vous jugez bien, Mon Révérend Pere, que mon

lit fut bien-tôt fait, & qu'il n'étoit pas commode. Le lendemain, voyant que le vent tenoit toujours, j'allai à un Village qui se nomme *Carlovazi*, pour y trouver une retraite ou au moins du pain; mais par malheur, je ne pus trouver ni l'un ni l'autre, ni pour de l'argent, ni par charité; j'eus même de la peine à rencontrer mon Albanois; je le déterrai cependant, & je lui exposai mes besoins; il m'envoya chez un de ses amis, où je fis une légere colation, après laquelle il fallut me retirer dans ma barque, & en faire ma demeure trois jours & trois nuits. Enfin la place ne me parut plus tenable, & je commençois à être attaqué d'une grosse fluxion qui pouvoit avoir des suites fâcheuses. Le Dimanche après la Messe, je fis tant par mes sup-

plications qu'on me loua bien cher un petit logis, & une bonne vieille Sunamite s'offrit à faire ma cuisine. Il n'étoit pas nécessaire pour cet emploi qu'elle fût ni bien laborieuse, ni bien habile, il ne s'agissoit que de me faire cuire un peu de ris avec de l'huile, & quelquefois un peu de mauves.

Pendant mon séjour à Carlovazi, je fis connoissance avec un Caloyer, ou Religieux Grec, natif de Bologne en Italie. Après avoir servi dans les troupes de Venise, il étoit venu se marier dans cette Bourgade; après la mort de sa femme, il s'étoit fait Moine au Mont Athos, & il avoit quitté son Monastere pour venir prendre soin d'un enfant qui lui restoit de son mariage. Nous nous voyions presque tous les soirs: il gagnoit sa vie à cul-

tiver un jardin, & il m'apportoit de tems en tems un petit rafraîchissement de salades; c'étoit un homme fort simple, & je fus bien aise de le trouver de ce caractere, pour sçavoir plus au vrai les choses dont je voulois être informé. J'eus le tems de le questionner, car le vent retarda notre départ de plus de quinze jours.

Quoique je ne fusse pas fort à mon aise dans la position que je viens de vous dépeindre, mes réflexions n'étoient cependant pas toujours tournées sur moi-même; je m'attendrissois sur la triste situation de nos passagers de Pathmos; ils n'en étoient qu'à quinze lieues, & ils ne trouvoient aucune commodité pour s'y rendre; leur patience & leur résignation à la volonté de Dieu étoient admirables; j'en

étois édifié, & c'étoit pour moi une leçon que j'étudiai dans ma solitude, & dont je tâchai de profiter. Ils m'invitoient fort de les suivre jusqu'à leur Isle, pour avoir la consolation d'y visiter la grotte où S. Jean l'Evangéliste a écrit son Apocalypse : j'aurois été fort curieux de voir un monument si respectable ; mais je ne pouvois désemparer. Hors cette grotte & le Monastere des Caloyers, il n'y a rien à voir à Pathmos, ce n'est qu'un grand rocher habité par ces Religieux, & par quelques familles Chrétiennes : le terroir est ingrat, & l'on n'y peut rien recueillir pour les nécessités de la vie, les habitans vont chercher tout en terre ferme ; ils se louent pour matiniers à des Pilotes, & à leur retour ils rapportent de quoi vivre ; mes compagnons de

voyage étoient dans le cas.

Ces bonnes gens se plaignoient fort des Corsaires Chrétiens, qui, sans aucun respect pour un lieu si saint, & en quelque sorte consacré par le séjour d'un Evangéliste, étoient venus piller leur Isle, n'épargnant pas même les Autels, & traitant les Religieux & les habitans avec la plus barbare cruauté. Ils eurent un nouveau sujet de s'en plaindre à Samos. Ils avoient loué une petite barque pour les porter à Pathmos, mais un incident rompit leur voyage. Les Corsaires firent une descente dans un village éloigné de 3 lieues de celui où nous étions, & oubliant qu'ils étoient Chrétiens, ils enlevèrent tout, jusqu'aux femmes & aux filles, qui furent déshonorées, & retenues avec menaces de les em-

mener, si on ne leur donnoit de l'argent. Cette triste aventure m'attira une députation des plus considérables habitans de notre Bourgade: ils crurent que mon caractere me donneroit de l'autorité, & qu'en parlant à ces ravisseurs, je retirerois de leurs mains ces femmes & ces filles Chrétiennes: c'étoit une œuvre de charité; je m'y offris de bon cœur, mais je leur représentai que la négociation étoit difficile, que je ne pouvois pas leur répondre du succès de mon ambassade & de mes remontrances; que le Capitaine étoit Italien & moi François, que la plupart de ces aventuriers étoient des Magnotes, méchans Chrétiens de la Morée, dont leur chef n'étoit qu'à demi maître, & que ne craignant point Dieu, il n'y avoit guere d'apparence qu'ils eussent

beaucoup de considération pour son ministre; que cependant, j'étois prêt de partir, qu'il se pourroit faire qu'ils seroient plus traitables que je ne pensois, & que peut-être, le Seigneur qui tient les cœurs entre ses mains, donneroit sa bénédiction à mes paroles. Contens de cette réponse, ils se retirerent pour délibérer entre eux sur ce qu'ils avoient à faire. Leur conseil étoit encore assemblé, lorsqu'ils apprirent que les Pirates, après avoir ruiné le Village, avoient rendu les femmes & les filles, & que ne trouvant plus rien à piller, ils étoient allés, selon leur coutume, chercher à faire du mal ailleurs. La retraite inopinée de ces bandits, en me dépouillant du caractere d'Ambassadeur, m'épargna une disgracieuse entrevûe.

Peut-être, mon Révérend Pere, êtes-vous curieux de sçavoir quelles furent mes occupations pendant les deux semaines que je demeurai dans ce désagréable séjour. Comme je n'entendois pas assez bien la langue du pays pour pouvoir y exercer mon ministere, je m'entretenois pendant la journée avec S. Paul, dont je lisois les divines Epîtres, & le soir, j'avois une assez longue conversation avec mon Caloyer Boulonois, qui m'instruisoit de mille choses qui me faisoient plaisir. Ce fut de lui que j'appris l'état où se trouve aujourd'hui cette Isle: elle n'a plus de villes. L'ancienne Samos qui en étoit la Capitale, a perdu ce nom, & elle s'appelle aujourd'hui *Megali Khora*; elle est située sur le bord de la mer à l'Orient; c'est-là que le Métropo-

lite a ſon ſiége, & que réſide l'Aga Turc, chargé de percevoir les droits du Grand Seigneur. *Marato cavo* eſt au Septentrion; à l'Occident, *Karlovazi*, *Necori* & *Vati*. Toutes ces Bourgades ſont ſur la côte. Dans les terres on trouve *Platano*, *Caſtagne*, *Arvanito*, *Cori* & *Forni*. Les montagnes ſont habitées par une Colonie d'Albanois, qui s'y ſont refugiés depuis plus d'un ſiecle; on n'a pû me dire à quelle occaſion. Ils gagnent leur vie à entretenir des troupeaux, à peu près comme les Arabes.

L'argent eſt bien rare dans cette Iſle, & quand une fois le Turc en a tiré 15000 écus, comme il fait tous les ans, il n'en reſte guere. Cependant les terres & les montagnes même, ſont d'un aſſez bon rapport: ſa

fertilité & son abondance en faisoient autrefois un objet d'envie, & y attirerent les armes de divers peuples, qui vouloient s'en rendre Maîtres. Elles donnerent lieu à un proverbe rapporté par Strabon, & l'on disoit communément qu'à Samos, les Poules même avoient du lait. Les habitans qui sont tous Chrétiens, mettent en vignobles une bonne partie des terres qu'ils cultivent, parce que les Turcs ne levent aucun droit sur les vignes, & les laissent posséder aux héritiers après la mort de celui qui en étoit le maître. Il n'en est pas ainsi des terres ensemencées, outre qu'ils en tirent de grands droits, si le Chrétien à qui elles appartiennent vient à mourir sans enfans mâles, ils s'en saisissent & les vendent à qui il leur plaît. Vous me demanderez

pourquoi cette différence entre les vignobles & les terres labourables, j'en étois embarrassé comme vous, & voici ce qu'on m'a répondu. Cet usage différent est venu, m'a-t-on dit, de l'horreur qu'avoient pour le vin les premiers Turcs qui se sont emparés de cette Isle. Ils ont regardé comme des terres de malédiction celles où on le recueilloit ; cette tradition s'est perpétuée. Les habitans n'en pensent pas comme eux, & ils mettent cette abondante récolte au nombre des plus grandes bénédictions temporelles. Il faut que le terroir ou les façons aient changé depuis le siecle de Strabon, puisqu'il nous assure que de son tems, Samos étoit malheureuse en vin, tandis que les Isles voisines en produisoient d'excellent & en abondance : *Ex vino*

*infelix est cùm cæteræ circumvicinæ vino optimo abundent.* Le vin fait presque tout le revenu de ces Insulaires, ils vont le vendre à Scio, & sur-tout à Smyrne, où les vaisseaux d'Europe en font de grandes provisions; il est chargé en couleur, il porte bien l'eau, mais il n'est pas fort délicat: le Curé du Village où j'étois, m'en fit cependant boire d'assez bon, mais cette espece est rare; on le débite en France pour du vin de Scio, & je crois que nos gourmets François en font quelquefois la dupe. Le vin & un peu de soie, voilà tout le trafic de cette Isle. Le blé, l'huile, & les autres denrées qu'elle produit s'y consument. Il me semble qu'on m'a dit aussi, qu'on en enlevoit du bois pour bâtir des Saïques & des Barques: on le peut, car on

y voit des montagnes couvertes de beaux arbres, propres à cette sorte de bâtisse.

Je vous ai déja dit que toute l'Isle n'est habitée que par des Chrétiens, ils sont tous du Rit Grec, & de grands jeûneurs; ils passent tout le Carême avec un peu de légumes, ils n'usent pas même de la liberté que prennent les Grecs en d'autres endroits, de les assaisonner avec de l'huile; ils ne s'en servent que le Samedi & le Dimanche, qui sont des jours privilégiés, où le jeûne est défendu. Ils sont gouvernés par un Métropolite, dont le revenu, qui ne consiste presque qu'en casuel, est à peu près de deux cens écus; chaque famille lui donne cinq sols par an, & autant au Patriarche, & dix sols pour les autres droits de l'Eglise. Pauvres & riches, tous

doivent la même somme, & personne n'en est dispensé. Là, comme dans tout le district du Patriarchat de Constantinople, les Prêtres mariés n'ont permission de confesser que dans une grande nécessité. Le Patriarche & les Evêques ne confient cette importante fonction qu'à des Religieux, qui, aux grandes fêtes, vont par les villages & par les maisons entendre les confessions de ceux qui veulent s'approcher du Sacrement de Pénitence. Hors ces tems de solemnité, les confessions sont très-rares, faute de Pere spirituel, car c'est ainsi qu'on appelle le Confesseur : je puis ajouter, & plus souvent encore faute de dévotion.

Ce qui est digne de compassion, c'est que ces pauvres Grecs sont très-attachés à leur

religion, mais peu en obſervent les préceptes, & preſque perſonne n'en atteint la perfection. J'allai tous les Dimanches & toutes les Fêtes dans leurs Egliſes pour les prêcher d'exemple, ne pouvant le faire de paroles. On ne ſçauroit croire juſqu'où ils portent l'immodeſtie & l'irrévérence, leurs prieres peuvent paſſer plutôt pour une profanation du temple du Seigneur, que pour des actions de piété. On chante, on cauſe, on rit en même tems; & ce qui eſt plus ſcandaleux encore, c'eſt que les Prêtres ſont ſouvent de la partie: en un mot, on n'y voit preſque aucun ſigne d'ames vraiment touchées de Dieu, & qui paroiſſent avoir quelques ſentimens des divins Myſteres où elles aſſiſtent. Ils les appellent cependant comme nous, les re-

doutables Mysteres, tandis qu'ils les traitent avec la derniere indignité. Leur conduite est une énigme inexplicable; ce n'est que contradiction & qu'inconséquences, ils profanent les Eglises, & ils les réverent: il est rare qu'ils passent devant quelqu'une sans faire une profonde inclination & deux ou trois signes de croix, & sans réciter quelque courte priere, souvent même ils vont en baiser les pierres par dévotion; & ils se persuadent qu'à ces marques extérieures de respect, est attachée une bénédiction particuliere. Il y a cinq Monasteres dans cette Isle; des deux qui sont dédiés à la sainte Vierge, le plus considérable s'appelle *Panagia Megali*; les trois autres sont, *Stavros*, *Agè Elias*, *Agè Georgios*, parce qu'ils sont con-

sacrés en l'honneur de la croix, de S. Elie & de S. Georges. Les Religieux s'adonnent autant à la culture de la terre qu'à celle de leur ame, & plût à Dieu qu'ils euſſent une égale ardeur pour l'une & pour l'autre. Les connoiſſances ſaintes auſſi-bien que les profanes, ſont bannies non-ſeulement de cette Iſle, mais encore du reſte de l'Orient, tant il y a peu de gens qui ſoient inſtruits, & qui veuillent l'être.

Au reſte, je fus d'abord regardé là comme un Hérétique & un excommunié. Comme ces Chrétiens ne nous voient jamais, ils prennent pour des vérités conſtantes tout ce que leurs Prêtres & leurs Caloyers mal affectionnés leur débitent ſur notre compte, & ils entrent aveuglément dans leurs ſentimens. Quoiqu'ils viſſent que j'é-

tois Religieux, & que nous étions en Carême, ils crurent que je ne le gardois pas : on leur avoit fait entendre que tous les Francs mangeoient de la chair & des œufs pendant ce tems-là. Par bonheur la femme du Curé vint me demander de l'onguent pour guérir un de ses enfans d'une grande blessure qu'il s'étoit faite, je lui en donnai, & le remede réussit. La mere reconnoissante, vint me présenter des œufs, je les refusai ; elle fut surprise d'apprendre que je n'en mangeois pas, & encore plus édifiée de voir que c'étoit par pure charité que je lui avois rendu ce service. L'exemple de désintéressement fait toujours ici de fortes impressions, parce qu'il y est toujours nouveau.

Cet acte prétendu héroïque, me mit en honneur dans le vil-

lage, & l'on commençoit à s'apprivoiſer peu à peu avec moi : mais moi je commençois à m'ennuyer ; j'aurois trouvé de quoi m'occuper, ſi j'avois ſçu aſſez de Grec vulgaire pour pouvoir faire quelques inſtructions, mais à peine pouvois-je en bégayer trois ou quatre mots de ſuite. C'eſt une grande peine, mon Révérend Pere, d'avoir des oreilles & de ne pouvoir entendre, de n'être pas muet & de ne pouvoir parler : je le ſentis bien alors par mon expérience. Je n'avois de reſſource que dans mon Caloyer, mais il paſſoit toute la journée à ſon jardin : il eſt vrai que quand il étoit revenu de ſon travail, je me dédommageois de mon mieux du ſilence forcé que j'avois gardé pendant tout le jour, & que je lui faiſois mille & mille queſ-

tions. Je m'informai de lui, si, lorsqu'il embrassa le Rit Grec pour se marier, on lui avoit fait faire quelque abjuration de la Doctrine de l'Eglise Romaine, & si on lui avoit parlé de le rebaptiser, ou de le confirmer une seconde fois; il m'assura qu'on ne lui en avoit jamais fait la proposition, ni à Samos quand il se maria, ni au Mont Athos quand il se fit Religieux; & il m'ajouta que jamais il n'y auroit consenti. Je voulus aussi sçavoir de lui des nouvelles du Mont Athos, que les Grecs appellent *Agion oros*, c'est-à-dire, la sainte Montagne, il satisfit parfaitement ma curiosité sur cet article: je vous avoue qu'avant mon départ j'en avois lu bien des Relations, mais que je n'ai rien vu de si détaillé que ce qu'il m'en a raconté, & il l'a fait d'un air

si naif & si ingénu, que je me voudrois du mal de soupçonner son récit d'infidélité.

L'Athos est cette fameuse montagne que Xerxès Roi des Perses sépara autrefois du Continent par un détroit de 1500 pas, à ce que dit Pline : elle est si élevée, dit le même Auteur, qu'au solstice son ombre arrive jusqu'à l'Isle de Lemnos, qui en est éloignée de 87 milles : sa hauteur, selon le rapport qu'en a fait au Pere Riccioli le Pere Loredano, qui l'a exactement mesurée, est de 10000 pas Italiques ; elle porte sa cime au-dessus des vents & des nues. La preuve certaine qu'on en apporte, c'est que ce qu'on y a écrit sur la cendre ou sur le sable, se retrouve long-tems après dans le même état. Ce n'est pas de mon Caloyer que j'ai appris

ces particularités, jamais il n'a eu la curiosité de faire de ces sortes d'expériences. Cette montagne, ou plutôt cette chaîne de montagnes qui forme une espece de péninsule, & qui joint la Macédoine à la mer, est habitée par un peuple entier de Religieux Grecs. De 22. Monasteres qu'ils y avoient autrefois, deux ont été ruinés, & il en reste encore 20. La longueur des Offices qu'on y chante à diverses heures du jour & de la nuit, fatigue beaucoup, & la rigueur des jeûnes rend la vie fort austere.

Au commencement du grand Carême, on est presque trois jours entiers sans boire & sans manger; c'est-à-dire, le Lundi, le Mardi, & le Mercredi de la Quinquagésime: la cuisine, la dépense, & le réfectoire, tout est

eſt fermé, & ce n'eſt que le Mercredi ſur les trois ou quatre heures du ſoir qu'on va prendre le premier repas. Mon Caloyer m'avoua que tous n'étoient pas ſi mortifiés, & que quelques-uns réſervoient dans leur chambre de quoi ſe donner en ſecret quelques petits ſoulagemens. La même auſtérité ſe pratique à la fin du Carême; & après avoir pris un repas le Jeudi-Saint, on demeure ſans boire ni ſans manger juſqu'au Samedi au ſoir. Ce dernier jeûne, quoique moins long, eſt plus rude que le premier, & parce qu'on eſt alors affoibli par les jeûnes paſſés, & parce qu'on demeure plus long-tems au Chœur. L'huile eſt défendue pendant tout le Carême, auſſi-bien que le vin. Le reſte de l'année on jeûne le Lundi, le Mercredi & le Ven-

dredi, comme en Carême, excepté le tems Paschal, qui finit à la Pentecôte. Tous ces jeûnes sont de regle, & quelque rigoureux qu'ils soient, il se trouve encore des Religieux plus mortifiés, qui enchérissent sur tant d'austérités. Il est étonnant qu'ils puissent soutenir jusqu'à la plus décrépite vieillesse une vie si pénitente. Rappellez-vous ce qui se pratique à la Trappe & à Sept-Fonds, on n'y voit rien de semblable; & il faut nécessairement que le climat, le tempérament, l'habitude y aient part. Permettez-moi de faire en passant une réflexion qui m'afflige: Que de mérites perdus, & que de vertus anéanties par l'esprit d'erreur & de schisme!

Les Supérieurs de ces Monasteres sont électifs, & l'Assemblée Capitulaire en choisit

de nouveaux tous les ans. On n'eſt pas ordinairement diſpoſé à avoir tant de reſpect pour une autorité de courte durée, & preſque toujours prête à expirer: mais les Caloyers qui ſont en place, ſçavent bien ſe faire obéir, & ils puniſſent ſévérement les inférieurs qui leur manquent. La priſon n'eſt la punition que des fautes grieves: mais au moindre mécontentement, ils mettent leurs inférieurs en pénitence, & cette pénitence eſt d'un gout ſingulier. C'eſt un grand nombre de baſtonades qu'ils leur font décharger ſous la plante des piés; & ſi le coupable eſt trop rebelle & veut s'enfuir; on a recours au bras ſéculier, on le livre entre les mains de l'Aga Turc, qui en fait bonne & prompte juſtice, & qui ſur le champ le remet aux

exécuteurs de ses volontés, qu'une longue expérience rend extremement habiles à jouer du bâton. C'est ainsi qu'on maintient la discipline Monastique: il n'est point nécessaire pour cela d'assembler de Chapitre, de faire de Procès, de prononcer de Sentence; je ne dis pas on abrege, mais on ignore toutes ces formalités.

Cet Aga est envoyé par la Porte, & prépose par le Grand Seigneur pour lever le tribut annuel qu'on fait payer à ces pauvres Religieux: ce tribut est de 20000 écus; il n'y a pas longtems qu'il leur a été imposé. Mon Caloyer n'a pu me dire à quelle occasion; il m'a seulement assuré qu'on le levoit avec la derniere exactitude & la derniere rigueur. Je n'ai pas de peine à le croire: on peut s'en rap-

porter aux Turcs sur l'article. Il n'est point de nation dans le monde plus intéressée : en voici un trait qui paroît incroyable, & qui cependant est vrai, je le tiens de témoins oculaires, & c'est à Scio que la scene s'est passée. Deux Grecs porterent une affaire devant le Cadis, c'est-à-dire, devant le Juge de la ville. Une des Parties avoit des papiers & des raisons qui décidoient en sa faveur ; il plaida sa cause avec toute l'éloquence que peuvent inspirer & l'esprit d'intérêt, & l'assurance du bon droit ; les assistans croyoient le plaidoyer sans réplique, & condamnoient déja son adversaire. La Partie adverse se présenta cependant avec un air de confiance qui se ressentoit un peu du triomphe : pour toutes pieces justificatives, il n'avoit à la main qu'un

simple papier blanc, dans lequel il avoit enveloppé quelques pieces d'or. Après que le premier eut dit tout ce qu'il avoit à dire, il s'avance, & sans perdre le tems à haranguer, il va droit au fait. Présentant au Cadis ce papier plein de pieces d'or: Seigneur, dit-il, tout ce que ma Partie vient d'avancer est faux; en voici la preuve par témoins; je vous prie de l'examiner vous-même. Le Cadis reçut le papier, il le déploya, & après avoir compté les sequins, il dit au premier: Mon ami, tes raisons sont bonnes; mais celui-ci a quarante témoins d'une sincérité éprouvée, qui déposent contre toi: je suis obligé de te condamner, à moins que tu n'en fournisses d'aussi bons & en aussi grand nombre. Comme ce misérable n'en avoit ni le pouvoir,

ni la volonté, les quarante ſequins l'emporterent ſur le bon droit. Pardonnez-moi cette petite digreſſion. Je revions à mon Caloyer, ou plutôt à ce qu'il me racontoit de l'Aga : il oblige les Religieux de payer, & ils ſont obligés de le défrayer. On eſt convenu de ce qu'on doit lui donner par ſemaine de vivres & d'argent, & ce n'eſt qu'à ce prix qu'ils achetent ſa protection. Pour ſubvenir à ces dépenſes multipliées, les Supérieurs envoient un certain nombre de Religieux faire la quête, non-ſeulement dans la Grece & dans les Iſles de l'Archipel, mais juſque dans Conſtantinople & la Moſcovie. Ils choiſiſſent pour cet emploi ceux qui ont le plus d'adreſſe & le plus d'eſprit : & c'eſt ce qui perdra un jour ces Monaſteres, & en

bannira la régularité. Il est bien difficile que le commerce du siecle, toujours contagieux pour des personnes Religieuses, ne leur fasse perdre la pureté d'ame que la retraite entretient; & que pleins de ce qu'ils ont vû dans le monde, ils ne reviennent au Monastere moins Caloyers qu'ils ne l'étoient. Ils avouent eux-mêmes de bonne foi, que cela leur porte un préjudice très-considérable, mais que la nécessité les force à exposer leurs sujets aux malheurs & aux dangers qui suivent la dissipation de l'ame. D'ailleurs quand ces quêteurs réussissent dans leur emploi, il se croient nécessaires, ils font les importans, ils deviennent insolens, & ils s'accoutument insensiblement à mépriser leurs freres, & à ne pas respecter des Supérieurs qui les

ménagent par foibleſſe, & qui les careſſent par intérêt.

Ces Monaſteres ſont trop pauvres pour que la pauvreté y ſoit bien gardée ; & comme la Communauté ne fournit pas aux particuliers certains beſoins, chacun tâche de faire un petit amas d'argent pour s'acheter des habits, & ſe pourvoir de je ne ſçai combien de commodités. Le Monaſtere où ils meurent, hérite après leur mort de tout ce qu'ils ont, & il y en a tels à qui l'on trouve juſqu'à mille & deux mille écus de réſerve, dont le procureur ne manque pas de ſe ſaiſir auſſi-tôt au nom de la Maiſon. Les cottes mortes les plus conſidérables, viennent ordinairement de ceux à qui on a donné à vie pour une ſomme modique quelque terre du Monaſtere qu'ils font valoir, &

qu'on laisse les maîtres de tout ce qu'ils en peuvent tirer par leur travail & par leur industrie.

On ne voit point régner parmi ces Religieux cette uniformité si désirable & si précieuse dans les Communautés. Ceux qui en se faisant Caloyers donnent quelque somme considérable, vivent presque à discrétion : on ne les oblige pas aux observances régulieres avec autant de sévérité que les autres, ils se dispensent plus aisément d'assister à tous les Offices divins, sur-tout quand ils sont trop longs; en un mot, ils se donnent des libertés & des douceurs qu'on ne permettroit pas aux autres, & il semble que leur titre de bienfaiteurs les exempte de bien faire : je ne crois pas que Dieu ratifie ces exemptions & ces dispenses.

Il y a des Caloyers de toutes sortes de métiers, chez qui les autres vont acheter leurs besoins : la plupart de ceux-là sont hors des Monasteres, ils rempliſſent le lieu où l'Aga Turc fait sa demeure ; ils y ont leurs boutiques, & le marché se tient une ou deux fois la semaine. Tous les Monasteres ont l'usage des cloches comme dans les Pays Chrétiens : on en obtient facilement la permiſſion ; & en cela comme en tout le reſte, les Turcs sont toujours de bonne compoſition, quand on traite avec eux l'or ou l'argent à la main. Nos voyageurs François qui aiment à exagérer & à peindre les choſes en beau, font monter le nombre de ces Religieux, juſqu'à dix ou douze mille. Je les avois crus sur leur parole : mais mon Caloyer, hom-

me vrai & bien instruit m'a détrompé ; & m'a dit qu'il en falloit retrancher plus de la moitié ; il n'en compte que 4 ou 5 mille, & c'est encore beaucoup, puisque c'est plus de 200 par Monastere.

Ces grands jeûneurs ne sont pas toujours les plus humbles & les plus patiens de tous les hommes ; leur bile échauffée s'allume aisément, & à la moindre contradiction, ils s'injurient les uns les autres, & se chargent d'imprécations : Puisse-tu avoir une mauvaise année, se disent-ils, puisse-tu être anathême. Mon Caloyer m'a dit que les quêteurs dans leurs courses, scandalisent souvent par de honteuses foiblesses, & que pour éviter les châtimens rigoureux que pourroient leur attirer leurs désordres connus, ils font ban-

queroute au Monaſtere, ils apoſtaſient & ſe retirent dans des terres étrangeres ; il m'ajouta que pareilles ſcenes n'étoient point à craindre à *Monte Santo*, qu'on y prenoit des meſures infaillibles pour y parer, & qu'on ne permettoit point qu'aucune femme parût ſur cette montagne.

Il n'étoit pas aſſez habile en Architecture pour me faire une deſcription juſte des Egliſes & des Bâtimens : mais il ſçavoit aſſez ſa Religion, & c'eſt ce qui m'intéreſſoit le plus, & ce qui piquoit d'avantage ma curioſité. Je lui fis l'ouverture d'un projet que méditoient nos Peres : ils voudroient, lui dis-je, s'établir à *Monte Santo*, y former une Ecole, y enſeigner le Grec littéral, & la Théologie, & élever dans les principes de la Communion Romaine de jeunes Ca-

loyers, qui, devenus maîtres, répandroient par-tout la bonne Doctrine. Rien ne seroit plus avantageux pour la destruction du Schisme. Vous avez raison, me répondit-il : ici les peuples suivent aveuglément les impressions de leurs Pasteurs ; ce sont les Prêtres, & sur-tout les Religieux, dont les discours, soutenus par une régularité constante & d'excessives austérités, accréditent l'erreur. On donne facilement dans ce piége ; on se persuade difficilement que ceux qui paroissent bien vivre puissent mal penser, & je ne doute pas que la conquête de *Monte Santo* ne fût suivie de celle de presque toute la Grece. Je conviens que le projet est admirable, mais l'exécution n'en seroit pas aisée : il faudroit trouver des Missionnaires qui fussent aussi abstêmes

& auſſi grands jeûneurs que nos Grecs ; cela n'eſt pas donné à tout le monde. Ce n'eſt pas là ce qui nous arrêteroit, lui repliquai-je : nos Peres dans les Miſſions de Malabar & de Maduré, vivent comme les pénitens du pays ; l'abſtinence & le jeûne n'effrayent point des hommes vraiment Apoſtoliques ; un zele ardent ſçait forcer la nature, & ſe fait à tout comme à tous.

A la bonne heure, me dit-il : mais comment vaincre l'averſion inſurmontable qu'ils ont pour vous ; vous ne vous imagineriez jamais juſqu'à quel point ils la portent, & de quel œil ils vous regardent. Ils ont un livre qu'ils appellent les Monocanons, c'eſt leur unique Caſuiſte, & pour eux comme un ſecond Evangile Pour le

rendre plus respectable, ils défendent aux séculiers de le lire, & il faut qu'ils les en croient sur leur parole. J'en ai eu par hasard un exemplaire entre les mains : je tombai sur un chapitre qui avoit pour titre : περὶ τῶν φραγκῶν καὶ λατινῶν, c'est-à-dire, des Francs & des Latins. Je le lus avec attention, & je me l'imprimai dans l'esprit de façon à ne l'oublier jamais. On nous y traite de Loups, c'est la favorable épithete qu'on nous donne, & on y établit pour premier principe, que tous ceux qui sont soumis au Pape, & reconnoissent sa primauté, sont depuis long-tems hors de la tradition des Apôtres & de l'Eglise Catholique, & vivent sans Loi comme des Barbares : ce sont les propres termes. Outre l'accusation ordinaire d'avoir ajou-

té au *Credo*, que le S. Esprit procéde du Pere & du Fils, & de célebrer la Messe en azimes, on y avance comme un fait certain, que Notre Seigneur consacra du pain levé, que Judas en ayant reçu un morceau, sortit incontinent, & l'alla montrer aux Juifs, & en cela ils justifient le traître, & rendent J. C. criminel & prévaricateur de la Loi. Ils nous font passer pour Nestoriens, & ils nous reprochent de ne point appeller la sainte Vierge Mere de Dieu, mais seulement sainte Marie; de jeûner les Samedis, lors même que Noël tombe un de ces jours; de ne commencer la sainte Quarantaine que le Mercredi de la Quinquagésime; de ne pas chanter en Carême *Alleluia*; de ne pas faire le signe de la Croix jusqu'à terre; de ne pas oindre les pé-

cheurs avant de leur donner la Communion ; de ne pas faire peindre dans nos Eglises l'histoire du martyre des saints, mais seulement la figure de la Croix ; ils nous font un crime de permettre à nos Prêtres de se raser, & de leur défendre de se marier. Ce chapitre renfermoit encore d'autres chefs d'accusation : mais comme l'exemplaire que j'avois étoit déchiré en cet endroit, je n'ai pu en apprendre davantage.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que ce qu'il me dit de ce livre, me parut nouveau, & je suis surpris que le Sçavant Allatius, qui a composé de si beaux Traités sur les Hérésies contenues dans les Ouvrages Ecclésiastiques des Grecs, ne l'ait point cité ; apparemment qu'il n'avoit point découvert cette source venimeuse, d'où

cependant coule le poiſon dans toute la Grece. Avec de pareils préjugés, m'ajouta mon Caloyer, comment nos Religieux voudroient-ils vous écouter? Je lui repartis que l'obſtacle n'étoit pas inſurmontable; qu'en s'établiſſant chez eux, qu'en vivant au milieu d'eux, on viendroit inſenſiblement à bout de leur faire ſentir ou la fauſſeté de ces ſuppoſitions, ou l'injuſtice de ces reproches. Tout ſeroit inutile, me dit-il, en vain combattriez-vous leurs pratiques par les raiſons les plus claires & les plus convaincantes, en vain les preſſeriez-vous d'y répondre. Ils vous diront ce grand Apophtegme pour toute réponſe: C'eſt ainſi que notre Loi le commande. Ils s'en tiennent-là, & ils s'y tiennent opiniâtrément. J'ai ſçu des vieux Caloyers,

qu'un de vos Confreres, & après lui le Docteur Rhodino, natif de l'Isle de Chypre, ont fait autrefois la tentative dont vous me parlez. On répondit à leur proposition, qu'on ne pouvoit leur accorder ce qu'ils demandoient; que si les jeunes Caloyers devenoient une fois sçavans, ils mépriseroient les anciens qui sont ignorans; que quand ils auroient pris du gout pour l'étude, ils ne voudroient plus bêcher la terre, ni s'apliquer aux œuvres serviles; que l'ambition s'emparant de ces jeunes têtes, les porteroit peut-être à quitter les Monasteres pour être Evêques; que la jalousie se glisseroit insensiblement parmi les jeunes Religieux; que la distinction qu'on mettroit entre eux seroit odieuse, & que ceux qui ne seroient destinés qu'à chanter au Chœur,

ou à travailler à la campagne, ne verroient pas de bon œil leurs freres, occupés aux hautes sciences. Ce récit de mon Caloyer ne me surprit point; je trouvai ses réponses très-vraisemblables, & je crus y reconnoître le génie & le style de certaines Communautés, peu régulieres: l'ignorance en place étouffe autant qu'elle peut les mérites naissans, & elle craint que le mépris que l'on feroit d'elle, ne soit suivi de la perte de l'autorité. Ils ajouterent, continua-t-il, que s'ils recevoient dans l'enceinte de leurs Monasteres des Religieux Francs, ils seroient suspects aux Turcs, & se feroient des affaires avec les Czars de Moscovie dont il est de leur intérêt de se ménager la protection & les bonnes graces. Ces réponses fermerent la bouche aux sup-

plians, & firent échouer le projet.

Je lui demandai s'il n'y avoit point quelque objet particulier de culte, ou quelques reliques conſidérables. Pardonnez-moi, me dit-il, ils réverent une ancienne Image de Notre-Dame, qui, ſelon la tradition du Pays, fut jettée à la mer par les Iconoclaſtes, & qui de Conſtantinople, vint ſurgir au Mont Athos. Un ſaint Hermite nommé Gabriel, marcha ſur les eaux, la retira, & l'apporta dans une Egliſe; elle eſt ornée de quantité de perles & de pierres précieuſes, & devant elle ſont allumées jour & nuit pluſieurs lampes d'or & d'argent: ce ſont des préſens des Princes & Seigneurs qui ont reçu de Dieu par l'interceſſion de la ſainte Vierge quelques faveurs ſingulieres.

Outre cette Image miraculeuſe, ils conſervent encore dans le Monaſtere de la ſainte Laure, le Chef du Bienheureux Michel de Smnaze. On attribue à ce Chef ſacré la vertu de faire mourir les Chenilles, les Sauterelles & les autres Inſectes qui déſolent les champs & les vignes. Il y a quelques années que les habitans de l'Iſle de Rhodes affligés de ce fléau, envoyerent une députation ſolemnelle pour demander cette Relique; ils l'obtinsent & la porterent proceſſionellement autour de leurs terres: auſſi-tôt tous ces animaux diſparurent, au grand étonnement des Fideles & des Infideles. Quelque tems après on accorda la même grace au Vaiwode de Valachie: le même prodige s'opéra; & ce Prince reconnoiſſant donna dequoi bâ-

tir dans l'enceinte du Monaſtere une Egliſe en l'honneur de ce Thaumaturge. C'eſt tout ce que j'ai pu tirer de mon bon Caloyer; & voilà à quoi je me déſennuyois.

Peut-être voudriez-vous que je vous diſe des nouvelles de ces fameux vaſes de Samos, dont on ſe ſervoit aux Tables des Princes & aux Sacrifices même des Dieux: non-ſeulement il ne s'en trouve plus de cette fine Argile, mais je ne ſçache pas qu'on y en faſſe même de terre commune; au moins les gens de notre Saïque, en paſſant aux Dardanelles en firent leur proviſion, pour eux, pour leurs amis, & même pour leur trafic; s'il s'en étoit trouvé dans leur Iſle, l'emplette eut été fort inutile. On y trouve quelques inſcriptions anciennes, & quelques reſtes

reſtes du Temple bâti par les Argonautes en l'honneur de Junon. Perſonne n'ignore que cette Reine des Dieux de la Fable, étoit née dans cette Iſle, qu'elle y avoit été mariée avec Jupiter, & qu'elle y étoit adorée plus qu'en aucun autre lieu.

Samos eſt célebre dans l'hiſtoire chez les Poëtes. Ce fut là que Bacchus fit une ſanglante boucherie des pauvres Amazones, qui s'y étoient retirées en fuyant d'Epheſe. Ce fut là que régna Policrate, qui paſſoit pour le plus heureux mortel qui eût jamais paru ſur la terre : il ſe vantoit de ſon bonheur, & ſe croyoit au-deſſus de tous les revers & de toutes les diſgraces ; mais Dieu le punit de ſa préſomption, & lui fit ſentir qu'il n'eſt point ici bas de bonheur parfait. Il fut pris par Oronte, Satrape de Per-

se qui le traita cruellement, & le fit enfin pendre. Le Roi d'Egypte sembloit avoir prévû ce fâcheux retour ; entendant un jour louer la félicité de ce Prince : Un homme, dit-il, qui mene une si heureuse vie, ne peut finir ses jours que par une mort malheureuse.

Cette Isle a eu la gloire de donner la naissance au Philosophe Pythagore, & à Créophile, qui fut le maître d'Homere, & à la fameuse Sibylle *Pytho*, dont on cite cette Prophétie : *Folle Judée, tu n'as pas connu ton Dieu ; tu l'as couronné d'épines, & tu lui as présenté une boisson mêlée de fiel ?* Fut-il jamais, mon Révérend Pere, prédiction plus claire & plus marquée ? Je vous ennuie, mais pardonnez à un homme désœuvré, qui trouve un peu de consolation à raconter ses aventures.

Enfin au bout de 15 jours le vent changea, nos mariniers pouſſerent leurs barques en mer. Là je fus témoin d'une cérémonie inconnue en Europe, du moins pour les Vaiſſeaux qui ont déja fait quelques courſes : les Prêtres vinrent ſur le rivage avec l'encens & l'eau bénite, ils réciterent des prieres, & firent ſur chaque petit Bâtiment quantité de bénédictions. La cérémonie achevée, nous fîmes voile au ſoleil couchant : nous n'oſions partir de jour, de peur d'être apperçus des Corſaires. Nous voguâmes toute la nuit par un tems aſſez rude ; le vent varia, mais enfin il nous conduiſit au Port de Scio. Nos Peres à qui j'étois annoncé depuis long-tems, me croyoient perdu. Quelle fut leur joie quand ils me revirent ! Il fallut m'arracher à



ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

leurs empressemens, & m'embarquer sur une Galere du Grand Seigneur, qui devoit partir le lendemain. Je m'y rendis dès le soir, & j'y fus reçu avec bonté: ainsi en usent toujours les Turcs avec nos Missionnaires, quand ils ont à passer d'une Isle à une autre, ou des Isles à la terre ferme. Ces Infideles les prennent volontiers sur leurs galeres, ils leur font des amitiés, & ils leur laissent du moins une liberté entiere de consoler & d'instruire la Chiourme Chrétienne. Nous partîmes à deux heures après minuit, & nous n'arrivâmes à Smyrne que sur les neuf heures: j'y étois annoncé comme à Scio, & l'on fut bien surpris de me voir. L'accueil fut des plus gracieux.

J'arrivai à Smyrne le 18. d'Avril, & j'appris en arrivant qu'u-

ne caravane devoit partir pour Alep le 13. de Mai: je profitai de l'occaſion. Quelques Correſpondans de mes amis d'Alep me joignirent à des Marchands Arméniens de leur connoiſſance, à qui ils me recommanderent; ils ne pouvoient me procurer une meilleure compagnie: c'étoit de fort aimables gens, & pendant tout le voyage, j'en reçus toutes les careſſes & toutes les civilités poſſibles. Ils étoient Perſans, & preſque tous d'Erivan. Je fus ſurpris du peu qu'il en coute par ces caravanes: notre maître muletier ne prenoit que huit écus pour le mulet, qu'il fourniſſoit pendant trente-quatre jours de marche. Je lui en donnai dix, afin qu'il eût un peu ſoin de moi; & je remarquai que cette petite gratification l'avoit affectionné. Dans

toute notre caravane, qui étoit composée d'une centaine de personnes, il n'y en avoit aucun qui sçût les Langues que je sçavois. On n'y parloit que Turc & Arménien : ainsi je me vis encore réduit à garder forcément un profond silence. Je crus en vérité, que j'avois commis autrefois quelques péchés de paroles, dont Dieu vouloit me faire faire pénitence. Cependant deux ou trois Mahométans qui sçavoient l'Arabe, se joignirent à nous dans la route. Je me trouvai alors un peu plus à l'aise ; je fis connoissance avec un des trois, qui me témoignoit beaucoup d'amitié, & qui me servoit de truchement toutes les fois que je l'en priois.

On mene une vie très-frugale dans ces caravanes ; on n'y mange rien de chaud qu'une fois le

jour, & ce bon repas consiste en un peu de ris qu'on fait cuire à demi, & qu'on arrose d'un peu de beurre: quand on peut avoir un peu de viande, on la fait bouillir, on se sert du bouillon pour faire cuire le ris, c'est alors ce qu'on appelle faire un repas délicieux. L'eau, telle qu'elle se rencontre, est la boisson ordinaire.

On couche au milieu de la campagne, & le plus que l'on peut auprès des ruisseaux & des rivieres. On n'a pour lit que la terre couverte d'un petit tapis; & pour se mettre à couvert de la rosée & de la pluie, on n'a que ses habits & la patience. Le jour, quand il falloit camper au soleil, nous faisions une espece de tente avec deux petits tapis de Bergame, qu'on attachoit à de grands bâtons. Malgré tant

d'incommodités, & la délicateſſe de mon tempérament, Dieu m'a fait la grace de me conſerver toujours en parfaite ſanté. Comptez, mon Révérend Pere, qu'il y a des graces d'état.

La premiere journée nous n'allâmes qu'à Poüarbacha, à deux lieues de Smyrne; la traite n'étoit pas longue, & c'étoit ſeulement pour nous mettre en haleine. Ce fut là où s'aſſembla la caravane, & où je commençai à voir quantité de Grues qui avoient leurs nids ſur les arbres, & qui ſe tenoient dedans & deſſus de la maniere la plus niaiſe qui ſe puiſſe imaginer: Ce ſpectacle me réjouiſſoit. Je me rappellois nos proverbes François, & j'en reconnoiſſois la vérité. Les petits oiſeaux venoient en grand nombre inſulter

ces nids, qui ſont extremement gros, & faits de petits branchages fort proprement entrelaſſés; je ne ſçai s'ils y trouvoient des vers ou quelqu'autre choſe à manger, mais je ſçai qu'ils s'y attachoient, qu'ils ſembloient y gagner leur vie, & s'y divertir; & les nonchalantes Grues qui en étoient témoins, ne s'oppoſoient point à leurs plaiſirs.

Le ſecond jour nous marchâmes huit heures ſeulement, & nous fîmes halte qu'il n'étoit pas encore midi. La coutume de ce pays eſt de mettre tous les ans les chevaux & les mulets à l'herbe au Printems pendant un mois. Les conducteurs des caravanes qui voyagent en ce tems-là, pour ne pas ôter tout-à-fait à leurs bêtes le droit qu'elles ont de ſe refaire, ne font or-

dinairement que de fort petites journées, pour leur donner le loisir de paître, & pour s'épargner la dépense de l'orge qu'il faudroit leur fournir; je dis de l'orge, car on ne trouve presque point d'avoine en ce pays, & celle qu'on voit en quelques endroits, est vuide & sans grain. Nous passâmes ce jour-là un petit fleuve, ou pour mieux dire un gros ruisseau, qui fait plusieurs détours: on me dit qu'il s'appelloit *Nif*; je le pris pour le Méandre, mais je me trompois.

Le troisieme jour, nous n'avançâmes notre chemin que de deux lieues, & nous campâmes à la vûe de Dorgot; nous y demeurâmes le reste du jour, & le lendemain, pour attendre des marchands qui étoient à Thyatire, & qui devoient venir

groſſir notre caravane. Quoiqu'il n'y eût point là de pâturages, les herbes ne manquerent pas : auſſi-tôt que les gens de la ville nous apperçurent, ils en apporterent en abondance pour de l'argent. Je profitai de ce ſéjour pour aller me promener dans Dorgot, & y chercher des Médailles : on m'en préſenta quelques-unes qui ne valoient rien. Je crois cependant qu'il doit s'en trouver en quantité dans ces pays ruinés de l'Aſie mineure. C'étoit autrefois le Pérou des Romains, & l'on en briguoit les Proconſulats pour s'enrichir ; ainſi la monnoie Romaine & les Médailles y avoient grand cours. Ni les Anglois, ni les Venitiens, ni nos Curieux de France n'en ont point encore été chercher là, & par conſéquent, c'eſt une mine toute neu-

ve qu'on ne fouilleroit pas inutilement.

Il n'y a presque dans Dorgot que des Mahométans ; les Chrétiens & les Juifs n'y sont que comme en passant & pour y trafiquer : aussi les uns y sont-ils sans Eglise, & les autres sans Synagogue. Les Chrétiens sont tous Arméniens, & ils demeurent dans ces sortes de grands logis qu'on appelle *Kates* ; ils y entretiennent avec eux un de leurs Prêtres, pour en être sécourus en cas de nécessité ou de mort. Ils font leurs prieres en secret dans une chambre ; ils n'y disent point la Messe, parce qu'ils n'ont coutume de la dire que dans des Eglises consacrées ; ils n'y gardent pas même le S. Sacrement : un Prêtre va le prendre à Smyrne pour la communion Paschale, & pour le don-

ner en Viatique aux malades. Cet éloignement eſt ſujet à bien de fâcheux inconvéniens. Ces honnêtes Arméniens me firent mille politeſſes ; j'y répondis de mon mieux par geſtes & par ſignes. Je fus édifié du ſoin qu'ils ont de prier pour les morts. Le ſoir du jour que nous arrivâmes, un de leurs Prêtres qui étoit de notre caravane, aſſembla les plus dévots, & alla faire ſa priere avec eux dans un Cimetiere qu'ils ont acheté des Turcs bien cherement, & qu'ils conſervent par un Catakerif du Grand Seigneur ; c'eſt ainſi qu'on nomme les Commandemens que ce Prince ſigne de ſa main.

A quatre lieues de Dorgot, du côté du Nord, il y a une Ville conſidérable, nommée *Manaſa*, où le Bacha fait ſa ré-

sidence, & à une petite lieue du côté du Sud, sur la frontiere de Mysie, est Thyatire, qu'on appelle aujourd'hui Tyra. C'est à l'Evêque de cette ville qu'on reproche dans l'Apocalypse, son peu de fermeté à réprimer les erreurs & les débauches d'une scandaleuse Jézabel. Lydie, cette vertueuse marchande de Pourpre que S. Paul convertit à Philippes, étoit de cette ville. Un de nos marchands qui en venoit, me dit qu'elle étoit encore aujourd'hui considérable, quoique de médiocre grandeur.

De Dorgot nous allâmes à Sardes cette ville si renommée. Elle étoit jadis, la Capitale de la Lydie, & le Siége du riche Empire de Créfus; ce n'est plus aujourd'hui qu'un village: mais on voit par les grandes & super-

bes ruines qui en reſtent, que c'étoit une ville d'une étendue & d'une magnificence extraordinaire. J'avois bien envie de les aller voir, d'y lire de rares Inſcriptions, & d'y chercher des Médailles : mais nos muletiers qui étoient les maîtres, en avoient une plus grande encore d'aller chercher auprès d'un gros ruiſſeau un excellent pâturage pour leurs mulets ; & les beſoins l'emporterent ſur ma curioſité.

Le lendemain nous vîmes dans notre route une ville nommée *Alachabar*, je crois que c'eſt le rendez-vous général des Grues ; toutes les murailles en étoient couvertes. De-là nous gagnâmes le fleuve Ghiadès, qui ne peut être à mon avis que le Méandre des Anciens, au moins à en juger par les

Cartes. Son eau eſt trouble & mauvaiſe à boire, & elle étoit d'autant plus mauvaiſe à notre paſſage, qu'elle étoit infectée d'une prodigieuſe quantité de Sauterelles qui, après avoir déſolé la campagne, venoient s'y noyer. Ces animaux ruineroient le pays ſi l'aimable providence de notre Dieu ne fourniſſoit une reſſource contre ces ennemis ſi foibles, & cependant ſi invincibles à toutes les forces de l'homme: j'en ai vû quelquefois en l'air des nuées entieres qui déroboient le Soleil aux yeux; elles mangerent cette année-là toutes les herbes, & juſqu'aux feuilles des arbres, & même des Oliviers. De leurs œufs on en vit renaître après leur mort une effroyable quantité qui acheva de tout gâter.

Dans cette calamité publique

le remede que Dieu envoie de tems en tems, eſt une eſpece de petits oiſeaux qui viennent du côté de la Perſe, & qui ont un cri à peu-près ſemblable à celui de nos Martinets : en voltigeant ſur les terres couvertes de ces Sauterelles, ils les mettent en déſordre, ils les dévorent, & la digeſtion eſt faite en un inſtant. On va chercher dans le pays d'où viennent ces oiſeaux une certaine eau, & on la garde précieuſement dans les grandes villes de l'Orient, ſurtout à Damas & à Alep, qui ſont plus ſouvent affligées de ce fléau. On prétend ici avoir reconnu par une expérience conſtante que dès qu'on remue cette eau, ces oiſeaux viennent en foule, comme s'ils la ſentoient & étoient attirés par ſon odeur.

Au reſte on ne compte pas tellement ſur ce ſecours, qu'on n'implore en même tems le ſecours du Ciel. Il n'y a pas encore vingt-cinq ans que les Sauterelles déſolerent les environs d'Alep, cela donna occaſion à une cérémonie aſſez biſarre & aſſez ſinguliere : les Turcs obligerent les Chrétiens & les Juifs à faire avec eux une proceſſion publique & ſolemnelle. Tel fut l'ordre de la marche. Les Mahométans alloient en tête, portant leur Alcoran, & demandant à Dieu miſéricorde avec un chant & des cris qui tiennent un peu du hurlement. Les Chrétiens & leurs Papas ſuivoient avec le ſaint Evangile, les Croix, les Reliques, les Images ſacrées & les Prêtres en chapes, chacun d'eux faiſant leurs prieres en

leur langue Greque, Syriaque & Arménienne. Les Juifs venoient les derniers de tous avec leur Tora ou Pentateuque, chantant à leur mode, qui n'eſt pas fort harmonieuſe. Vous jugez, mon Révérend Pere, que tous ces différens chœurs étoient ſéparés & éloignés l'un de l'autre pour éviter la cacophonie. Malgré ce bel arrangement, une jalouſie mal entendue troubla la fête & mit quelque confuſion. Les Juifs contre nos idées en matiere de proceſſion, crurent que la queue n'étoit pas la place honorable, ils cédoient volontiers aux Turcs qui étoient les dominans; mais ils ſe crurent mépriſés, voyant qu'on leur préféroit les Chrétiens: ils voulurent prendre le pas ſur eux, & uſer de violence. Les Chrétiens

ſe crurent en droit de défendre leur terrein, & de conſerver leur préſéance, il y eut quelques coups donnés; & les Turcs qui ſavent profiter de tout, ſe les firent payer bien cherement. Du reſte toutes choſes demeurerent dans l'arrangement preſcrit. On ne devoit pas ſe flater que ce mélange de cultes, que cet appareil mal entendu de Religion pût attirer les bénédictions du Ciel: auſſi la principale confiance étoit-elle en l'eau dont j'ai parlé; on en avoit envoyé chercher, on l'apporta, on la remua, les oiſeaux parurent, ils dévorerent les inſectes, & bien-tôt le fléau ceſſa. Raiſonnez là-deſſus comme il vous plaira. Ces oiſeaux ſe nomment *Zémarmar*. Nous eûmes le plaiſir de les voir arriver en groſſes troupes: mais nous n'eû-

mes pas celui d'être témoins de leurs terribles exécutions, car il étoit tard, & après nous être reposés une partie de la nuit, nous partîmes avant le jour.

Depuis Smyrne nous avions toujours marché pendant trente lieues dans des plaines également agréables & fertiles : mais enfin nous trouvâmes ce jour-là des Montagnes où les chemins étoient fort difficiles, & le lendemain nous nous retrouvâmes dans des campagnes encore plus belles. Je vis en passant beaucoup d'Inscriptions Greques : mais nos conducteurs qui marchoient fort vîte, ne me donnoient pas le tems de les lire, j'en lus quelques-unes à demi, & il me parut que c'étoit des épitaphes.

L'onzieme jour de notre

voyage nous arrivâmes à un passage dangereux au pied d'une petite Montagne couverte d'arbres : les voleurs y ont souvent pillé les caravanes, & dévalisé les voyageurs ; ce lieu se nomme *Hamamelou - Bogaz*, comme qui diroit le passage étroit de Hamamelou. Là, notre petite troupe se mit sous les armes, & fit diverses décharges pour avertir les voleurs, s'il y en avoit dans le voisinage, qu'il n'y avoit rien à faire pour eux, & qu'on ne les craignoit pas : nous étions braves, nous aurions été deux cens contre dix. Après cette inutile bravade, on alla camper sur le bord d'un très-beau ruisseau, honoré comme les autres du nom de fleuve. Une petite caravane de chameliers y arriva un peu après nous, & ce fut de ces

nouveaux hôtes que j'appris une nouvelle maniere de boulanger. Quelques-uns d'eux commencerent à mettre la main à la pâte, & à faire ſans four du pain pour leur dîner. Ce pain ſe fait en moins de rien: la pâte étant faite & bien pétrie, ils en prennent un petit morceau qu'ils étendent ſur une platine de fer ſous laquelle il y a du feu; quand elle eſt à demi-cuite d'un côté, ils la tournent de l'autre, ils la laiſſent ſe cuire pendant quelques momens, & leur pain eſt fait. Il eſt fort mince, on le plie comme l'on veut, on y enferme ſon fromage, ſa viande, ſes œufs; il ſert de plats, d'aſſiettes, & même de ſerviettes pour eſſuyer les doigts; cela vous dégoute, mais je vous aſſûre qu'en caravane tout cela eſt bon. Quoique je

fusse avec de riches marchands, nous avions un autre mets qui n'étoit guere plus ragoutant, & que nous mangions cependant avec délices. Après le repas, on gardoit les restes du pain, & quand on trouvoit l'occasion d'acheter d'un certain lait aigre qu'on appelle *laban*, on le mêloit avec plus de moitié d'eau dans un bassin de cuivre étamé, on y jettoit ces morceaux de pain moitié gras moitié moisis, & tout cela faisoit un potage rafraîchissant que nous trouvions de grand goût: tant il est vrai que la faim est le meilleur de tous les assaisonnemens. Pour le ris, on ne le fait pas en bouillie, on le laisse en son grain, qui s'enfle dans l'eau bouillante; on l'en tire dès qu'il est devenu tendre, ou qu'il l'a bûe; on verse dessus un

un peu de graisse, de beurre ou d'huile cuite avec un peu d'oignon, on le laisse mitonner: c'est un mets excellent qu'on nomme *pilau*; on en sert aux tables des plus considérables de l'Empire, & même à celle du Grand-Seigneur. A vous dire vrai, je crois qu'il est plus délicatement assaisonné, & fait plus proprement que celui dont dont nous usions; mais je ne crois pas qu'on l'y mange avec plus d'appétit & tant de plaisir: ne trouvez-vous point en cela un peu de sensualité?

Le douzieme jour nous arrivâmes à Balmamont qui est un des riches Timars du favori du Grand Seigneur. Y ayant trouvé une belle prairie & beaucoup d'eau, nous y demeurâmes tout le jour suivant, & on laissa vivre nos bêtes à discrétion dans

ces prés à deux sols par tête.

Le seize nous trouvâmes à un petit Village nommé *Capicadoukan* quatre ou cinq voleurs empalés : jamais je n'avois vû un tel spectacle ; c'est en vérité quelque chose d'horrible, & j'en frémis encore. Ils étoient chacun plantés sur leur pal, qui passoit aux uns par derriere le dos, aux autres par la poitrine vers le cou. Quoique le pal, lorsqu'on l'enfonce, rompe nécessairement les boyaux & le diaphragme, on vit quelquefois un ou deux jours dans ce supplice, & des gens m'ont dit qu'après tout, ces malheureux ne se plaignoient que de la soif extreme qu'ils endurent : vous sçavez qu'on dit la même chose en France des criminels qui expirent sur la roue.

Nous eûmes un spectacle

plus agréable en ce même endroit, ce fut une groſſe caravane d'Egypte qui portoit au Sultan le Thréſor des oiſeaux de proie: c'eſt de ce nom précieux qu'on appelle le tribut annuel que cette Province d'Afrique paie aux plaiſirs du Grand Seigneur. Il y en avoit une très-grande quantité; tel homme monté ſur ſon mulet en portoit juſqu'à quatre ou cinq; ils en avoient ſur le poing, ſur les bras, ſur les épaules. Le Sangak qui conduiſoit la troupe, étoit renfermé dans ſa litiere, ſuivi & précédé de ſes domeſtiques; un Maure monté ſur un chameau, battoit devant lui à coups lents une eſpece de tambour ou de timbale: les grands Officiers de la Porte ſe diſtinguent dans leurs marches par cette marque d'honneur.

De-là nous nous rendîmes à Ladik, qui est une des anciennes Laodicées; les Inscriptions Greques qui s'y lisent, les colonnes & les tables de marbre renversées & semées par-tout, annoncent qu'elle fut autrefois une Ville considérable : elle n'est fameuse aujourd'hui que par la détestable apostasie de ses habitans. Il n'y a pas quarante ou cinquante ans qu'ils étoient tous Chrétiens du rit Grec, & qu'un beau jour, ou pour mieux dire, qu'un malheureux jour ils s'accorderent tous ensemble à renier la Foi, & à embrasser le Mahométisme : il n'y eut que deux ou trois familles qui tinrent ferme contre la défection générale.

Je ne trouvai rien de curieux ni à Caraponger ni à Héraclée; mais nous approchions d'*Ico-*

nium. Je désirois voir cette ville, célebre dans les Actes des Apôtres. Nos marchands l'éviterent, & pour ne point payer le tribut qu'on exige des Chrétiens dans toutes les Villes, quand ils n'y demeureroient qu'un seul jour, & pour ne point s'exposer à quelque avanie dans un pays où une caravane aussi nombreuse que la nôtre auroit pû réveiller l'avarice des Ministres Turcs.

Le vingt-cinq & le vingt-sixieme jour nous traversâmes des Montagnes & des Vallées épouvantables, & nous gagnâmes les bords d'un fleuve qu'on passe à gué quantité de fois; on l'appelle en Turc *Herkeakir*; c'est-à-dire, les quarante passages, comme si on le passoit quarante fois. Nous passâmes ensuite une Montagne fort hau-

te, d'où nous descendîmes dans une Vallée profonde, toute couverte de pierres & de rochers.

Le vingt-huitieme jour, après avoir passé le fleuve Cydnus, renommé par le danger qu'y courut Alexandre, & par la mort de l'Empereur Frédéric, nous vînmes à Adena. C'est dans cette Ville que s'opéra par l'interceſſion de la sainte Vierge ce miracle si célebre dans toute l'Asie. Le Diacre Théophile s'étoit donné au Démon, & avoit signé sa donation de son sang. Le terme expiré, le tyran de l'Enfer voulut se mettre en possession de sa conquête; mais la Reine des Cieux la lui arracha d'entre les mains, & le força de rendre cette sacrilége obligation. Ce pénitent d'Adena devint dans la suite un grand Saint, dont l'Egliſe révere la

mémoire. Adena eſt une ville fort jolie & aſſez commerçante, ſur-tout en cire, en ſoie & en coton.

Nous paſſâmes à Maſis le Gehan ou l'ancien Sarus, & le trentieme jour nous deſcendîmes une montagne qui fait partie du Mont Taurus. Vers l'extrémité de cette montagne on trouve dans un paſſage fort étroit une Porte d'une ſtructure fort ancienne, qu'on nomme *Caraulac Capi*: c'eſt une de ces Piles ou Portes célebres de la Cilicie par leſquelles ſeules on peut entrer dans la Syrie. Un Fort bâti dans cet endroit en ſeroit le boulevart, & arrêteroit & feroit périr de groſſes armées.

A quelque diſtance de-là nous trouvâmes Payas, qui pourroit bien être l'*Iſſus* des Latins. Les

Grecs & les Maronites y ont chacun leur Eglise, les Arméniens ont emprunté celle des Maronites ; & comme ils sont plus riches & plus puissans qu'eux, ils s'en sont presque rendus les maîtres. Nous fîmes encore cinq ou six milles, & nous allâmes camper dans des prairies fort marécageuses près d'un Château bâti sur la pente d'une haute montagne qui regne le long de la mer. Là je quittai la caravane, & comme nous n'étions qu'à deux lieues d'Alexandrette, j'y arrivai le soir même.

Alexandrette, que les Turcs appellent *Scandaronne*, n'étoit, il y a cinquante ou soixante ans, qu'un amas de chaumines; mais depuis qu'on en a fait le Port d'Alep, on y a beaucoup bâti, & c'est maintenant un gros

Bourg : il y a des Vice-consuls de France, d'Angleterre & de Venise. Les François y ont une jolie Eglise. Je crois que c'est-là qu'Alexandre livra bataille à Darius, & que ce lieu doit à cette mémorable journée le nom d'*Alexandrette*. On trouve dans la campagne un Fort autrefois bâti par Godefroy de Bouillon ; du moins le juge-t-on ainsi, parce qu'on y voit encore les armes de Lorraine. Il y a quelque tems qu'un Bacha avoit commencé d'y élever une Fortereſſe ſous prétexte de ſe défendre contre les Corſaires, mais la Porte n'approuva pas ce projet, & lui envoya ordre de raſer & de détruire ce qui en étoit déja fait.

L'air eſt fort mal-ſain à Alexandrette, & ſur toute la Côte ; on ne ſçauroit y demeurer même

un jour sans en être incommodé, & sans contracter des maladies dont on a peine à revenir; bien des gens en meurent en très-peu de jours, & ceux qui en sont quittes à meilleur marché, sont tourmentés pendant un ou deux mois de fievres malignes d'une espece inconnue en Europe; les plus fortes complexions en sont altérées. On se fait cependant quelquefois à cet air, mais après tout on n'y voit guere de vieillards: ce qui est admirable, c'est que si on demeure sur la mer dans un Vaisseau, on n'est point incommodé. C'est à Alexandrette que nos marchands, pour porter des nouvelles à leurs correspondans d'Alep, se servent de ces fameux pigeons de Bagdad, les plus prompts & les plus rapides messagers de l'Uni-

vers : ils font en trois heures ce que nos cavaliers ne font qu'en trois jours.

La caravane vint me reprendre la nuit en paſſant; nous marchâmes à Beilom, où l'air, les eaux, le vin, tout eſt bon. Pour abréger la route, nous laiſſâmes Antioche ſur notre gauche, & nous choiſîmes notre gîte auprès d'un beau ruiſſeau, que les Turcs appellent *Saouq ſou*, c'eſt-à-dire, eau froide. Effectivement l'eau en eſt extremement fraîche.

Le trente-quatrieme jour, après avoir paſſé le fleuve Areſin, nous arrivâmes à la montagne que S. Siméon Stylite a ſanctifiée par ſa pénitence : elle porte encore aujourd'hui ſon nom, & les Turcs l'appellent *Giabal Scheyks Semaon*, c'eſt-à-dire la montagne de S. Siméon.

Ceux qui m'environnoient, ignoroient l'origine de ce nom; je la leur appris en leur racontant l'hiſtoire du Saint. Ils l'écouterent avec joie, & me donnerent mille bénédictions pour leur avoir fait ce plaiſir. Vous voyez, mon Révérend Pere, qu'on paſſe ici pour ſçavant à peu de frais. Vous ne ſçauriez croire combien ces peuples ſont ignorans, ſur-tout en matiere de Religion: jugez-en par ce trait. Un Grec me dit un jour fort ſérieuſement, qu'on pouvoit faire pénitence de ſes péchés après la mort. La propoſition vous paroît extravagante; la preuve qu'il en apporta ne l'eſt pas moins. N'eſt-il pas vrai, dit-il, qu'auſſi-tôt que Judas eut vendu J. C. il alla ſe pendre? cela eſt vrai, lui répondis-je. Et pourquoi le fit-il? N'eſt-ce

pas, ajouta-t-il, parce qu'il étoit convaincu que s'il se trouvoit dans les Limbes lorsque J. C. y descendroit, & qu'alors il lui demandât pardon de son crime, il l'obtiendroit, & iroit dans le ciel jouir de la gloire avec les ames des Saints Peres ! Ce n'est pas tout, me dit-il encore ; J. C. qui ne vouloit pas lui pardonner, permit que la branche de l'arbre à laquelle il s'étoit pendu, penchât presque jusqu'à terre, de maniere qu'il ne pouvoit pas être étranglé, & il demeura en cet état jusqu'après la Résurrection du Sauveur : alors la branche se redressa, & il mourut. Je suis sûr que vous ne vous attendiez pas à ce dénouement, ni moi non plus ; & je vous avoue que cette histoire me fit rire, & que je demeurai sans réponse.

Revenons à l'inimitable Stylite : le lieu qu'il avoit choisi, est en Eté comme une fournaise ardente. Je ne fis qu'y passer, & toute la peau de mon visage fut enlevée par la violence de la chaleur. En Hiver c'est le regne des frimats, des neiges & des vents ; & cependant ce Saint y a passé 80. ans, exposé à toutes les injures de l'air sur le haut d'une colonne si étroite, qu'on ne pouvoit s'y coucher tout de son long ; jeûnant toute l'année ; passant les Carêmes entiers sans boire & sans manger ; ayant eu pendant long-tems à la jambe un ulcere plein de vers, qui lui causoit des douleurs extrêmes ; & faisant tous les jours plus de mille prosternations pour adorer Dieu. Je ne suis pas surpris après cela des conversions innombrables qu'il opéroit. Un prédi-

cateur qui du haut d'une pareille Chaire annonce des vérités qu'il autorise par ses exemples, est bien capable de faire impression sur l'esprit & sur le cœur de ses Auditeurs.

De cette montagne nous descendîmes dans des campagnes vastes & fertiles, qui nous conduisirent au terme de notre voyage; & le trente-cinquieme jour nous arrivâmes à Alep. C'est delà que j'ai l'honneur de vous assurer du profond respect avec lequel je suis,

MON REVEREND PERE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur .....

# HISTOIRE
## DE LA CONVERSION
## ET
## DU MARTYRE
## DE FATINE.

### AVERTISSEMENT.

*ON a donné dans le quatrieme Tome des Mémoires du Levant, un abrégé de cette Hiſtoire, mais on y a omis mille circonſtances intéreſſantes. Et comme j'en ai recouvré des Mémoires plus détaillés, j'ai cru que le Public ne me ſçauroit pas mauvais gré de les lui préſenter dans toute*

*leur étendue. C'eſt un morceau trop précieux pour le laiſſer échapper, & je me ferois un très-grand ſcrupule d'en fruſtrer la piété des Fideles.*

# LA CONVERSION ET LE MARTYRE D'UNE JEUNE INFIDELE.

*Histoire tirée d'une Lettre écrite de Seyde, ou Sidon, au Procureur des Missions du Levant.*

MON RÉVÉREND PERE.

*P. C.*

LORSQUE je vous dis à Paris le dernier adieu, vous me recommandâtes très-instamment de vous faire part

des choses les plus particulieres qui se passeroient dans l'étendue de notre Mission. Je vous tiens aujourd'hui parole. Voici un évenement des plus singuliers ; évenement digne des premiers siecles de l'Eglise. Je crois que tous ceux qui en entendront parler, en seront édifiés ; & il est trop glorieux au Christianisme, pour n'en pas conserver la mémoire à la Postérité. Vous y reconnoîtrez la vérité de cet Oracle de l'Evangile : Que l'Esprit de Dieu souffle par-tout où il lui plaît ; & nos Dames Françoises, si jalouses aujourd'hui de l'honneur de leur Sexe, y verront avec plaisir jusqu'où ce sexe si foible en tout le reste, peut porter l'héroïsme en matiere de sentimens & de Religion. Je raconterai simplement les faits tels qu'ils m'ont été ren-

dus par des témoins oculaires, par des bouches non ſuſpectes; & je me flate que la fidélité du récit, ſuppléera à la politeſſe du langage.

Il y a environ deux ans que les troubles du Mont Liban ayant obligé pluſieurs familles de la campagne à ſe réfugier dans la ville de Tripoli, la Providence conduiſit une femme Chrétienne dans la même maiſon où étoit logée une jeune Infidele nommée Fatiné, âgée d'environ vingt ans. Cette femme Chrétienne qui ſe nommoit Umm Jouſſeph, avoit un mari capable de laſſer & de rebuter la plus ſolide vertu: outre qu'il étoit lépreux, c'étoit un homme dur, chagrin, & toujours mécontent, quelque ſoin qu'on prît de lui plaire. Elle avoit elle-même de très-grandes infirmi-

tés ; ſon corps étoit preſque tout couvert d'ulceres, & au caractere d'eſprit près, l'union étoit aſſez bien aſſortie. Un peu d'aiſance auroit pu adoucir peut-être leur ſituation, & la rendre ſupportable ; mais pour ſurcroît de peine, leur indigence étoit extreme ; la pauvreté aigriſſoit encore l'humeur fâcheuſe de l'époux ; & comme il arrive aſſez ordinairement dans ces ſortes d'états & de conditions, le contre-coup retomboit toujours ſur l'épouſe.

Ne croyez pas, mon Révérend Pere, que ce tableau ſoit un tableau fait d'imagination. Quoique vous viviez au milieu de la plus polie de toutes les Nations, je ſuis ſûr que de tels exemples ne vous ſont pas inconnus ; & les fonctions du ſacré Miniſtere que vous exercez

avec tant de zele depuis si longtems, vous auront mis plus d'une fois à portée d'être le dépositaire de pareilles scenes.

Au milieu de ces accablantes disgraces, la vertueuse Umm Jousseph, attachée par des liens indissolubles, & résignée aux ordres du ciel, ne chantoit que des Cantiques de bénédictions & d'actions de graces. Sans ressource dans une terre étrangere, elle ne cherchoit de consolation que dans sa Religion & sa patience; & au lieu de se répandre en plaintes inutiles, en murmures superflus, seule confidente de ses malheurs, en femme sage & Chrétienne, elle taisoit prudemment ses chagrins (discrétion bien rare dans les personnes du sexe); mais les éclats violens d'un mari brutal & emporté, décélerent enfin, malgré elle,

leurs dissensions domestiques. La jeune Fatiné, qu'une curiosité naturelle à son âge & à son sexe portoit à s'attacher à tous les objets étrangers qui l'environnoient, en fut bien-tôt instruite. Naturellement compatissante, aussi-tôt elle sentit que son cœur s'intéressoit pour une voisine malheureuse, qui ne méritoit pas de l'être, & que la bonté de son caractere rendoit digne d'un meilleur sort : elle crut la consoler, la soulager du moins en lui témoignant affectueusement la part qu'elle prenoit à sa peine.

Un jour qu'elle la trouva seule & sans témoins, elle crut pouvoir lui faire l'aveu de sa sensibilité. Vous souffrez, lui dit-elle, ma pauvre Umm Jousseph; en vain prétendez-vous me cacher plus long-tems les

traverſes qui vous affligent. Le bruit de vos démêlés eſt parvenu juſqu'à mes oreilles, & déja vos malheurs ont touché mon cœur : la douleur s'exhale en ſe découvrant ; ouvrez-vous à moi, ne craignez rien ; toute jeune que je ſuis, je ſuis incapable d'abuſer de vos confidences. Que je vous plains ! Aux diſgraces de la nature & de la fortune, ſe joignent encore les manieres choquantes & les mauvais traitemens d'un époux. Tant de maux réunis enſemble, doivent vous abbattre & vous accabler. Que je vous plains !

Charmée & attendrie de cette ouverture, la généreuſe Umm Jouſſeph crut lire dans l'air ingénu de Fatiné la ſincérité de ſes ſentimens, & elle ſe crut obligée d'y répondre par une confiance proportionnée. Ceſſez de

me plaindre, lui dit-elle : je ſouffre, il eſt vrai, mais je ne ſouffre pas ſans adouciſſement & ſans conſolation. Il eſt une main charitable qui eſſuie mes larmes ; il eſt un cœur tendre qui partage mes douleurs ; & appuyée ſur le bras puiſſant qui me ſoutient, toute foible que je ſuis, je ſuis encore plus forte que mes malheurs & que mes diſgraces. Quel ſeroit votre étonnement, ſi j'ajoutois qu'il m'eſt doux de ſouffrir, & que, maîtreſſe de mon ſort, je ne voudrois pas changer mon état pénible, pour ſa ſituation la plus heureuſe en apparence ! Mais, chere Fatiné, ce ſont-là des myſteres que vous ne concevez pas. Faſſe le ciel que vous puiſſiez un jour les comprendre.

La jeune Infidele fut frappée de ce langage, qui lui parut

nouveau ; elle ne put refuſer ſon admiration à de ſi héroïques ſentimens : elle ſentoit dans cette réponſe, je ne ſçai quoi de noble, de ferme, d'élevé, qu'elle ne développoit pas encore. Et comment eût-elle pénétré ces ſecrets ? Toujours adorée d'un pere infidele, dont elle faiſoit les plus cheres délices, toujours environnée d'une troupe d'eſclaves ſoumiſes, qui reſpectoient ſes volontés, & qui prévenoient même ſes vœux ; elle ne connoiſſoit point d'autre bonheur, que celui qu'on trouve ou dans l'éclat flateur d'une condition opulente, ou dans le commerce paiſible d'une aimable ſociété. Jamais elle n'avoit entendu parler de la Religion Chrétienne. Et vous le ſçavez mieux que moi, mon Révérend Pere, il faut que l'eſprit ſoit

éclairé des plus vives lumieres de la foi, pour découvrir le tréſor caché que renferment les ſouffrances; & il n'appartient qu'à un cœur véritablement Chrétien, de gouter au milieu des tribulations les douceurs les plus conſolantes. Non, la nature ne va pas juſques-là. Abandonnée à elle-même malgré tous ſes efforts, toujours elle retombe dans l'abbattement par ſon propre poids.

La Réponſe d'Umm Jouſſeph, prononcée avec une eſpece d'enthouſiaſme, piqua la curioſité d'un eſprit vif, qui aimoit à percer toutes les obſcurités; & la patience inaltérable de cette généreuſe Chrétienne parmi tant d'afflictions, fit naître dans le cœur de Fatiné l'envie d'entretenir plus particuliérement celle dont elle admiroit

déja la vertu. Elle vouloit ſur-tout ſçavoir d'où pouvoit lui venir tant d'égalité, tant de fermeté, tant de tranquillité; & comme jamais l'Infidélité ne lui avoit préſenté de ſemblables ſpectacles, c'étoit en elle une curioſité bien pardonnable. Elle fit pluſieurs queſtions aſſez embarraſſantes : pour y répondre d'une maniere ſatisfaiſante, il falloit avoir une certaine étendue de connoiſſance, & ſon eſprit naturellement droit & ſolide, étoit de trempe à ne pas prendre aiſément le change. Mais heureuſement la Chrétienne étoit inſtruite au-delà de ſon état. Elevée par les Miſſionnaires du Mont Liban, cultivée par ceux de Tripoli, elle ſçavoit parfaitement ſa Religion; elle étoit même en état d'en faire aux autres d'utiles leçons, & ſur-tout

en matiere de ſouffrances, la pratique en elle avoit perfectionné la ſpéculation. Elle ſe haſarda donc de contenter les deſirs empreſſés de ſon amie, & de lier avec elle une converſation dont elle ſe flatoit que la véritable Religion pourroit tirer avantage. Ses eſpérances ne furent pas trompées. Ces entretiens, en portant la lumiere dans l'eſprit de Fatiné, préparerent inſenſiblement ſon cœur aux opérations de la Grace, & occaſionnerent ſa converſion.

Pour lui rendre plus ſenſible, & lui faire mieux gouter la morale du Chriſtianiſme ſur les afflictions, il fallut commencer par lui tracer un plan exact & ſuivi de notre ſainte Religion; lui peindre avec les traits les plus vifs & les plus touchans les grandeurs & les bontés

du Dieu que nous adorons ; l'initier dans le myſtere ineffable de l'Incarnation du Verbe ; lui faire remarquer que cet Etre impaſſible de ſa nature, a pris, pour pouvoir ſouffrir, un corps paſſible & mortel ; lui apprendre que tous les Chrétiens regardent cet Homme-Dieu ſouffrant, comme leur Chef & leur Modele ; que leur ſouveraine perfection conſiſte à l'imiter ; qu'il eſt avec eux dans la tribulation par la force de ſon Eſprit ; qu'il adoucit leurs maux par l'onction de ſa grace, qu'il verſe dans leur ſein les plus abondantes conſolations, qu'il les anime par ſes exemples ; qu'il leur promet enfin, que s'ils partagent avec lui ſes ſouffrances, il partagera avec eux ſa couronne. Et quelle couronne ? Ici elle lui ouvre le ciel ; elle en étale

à ſes yeux toutes les richeſſes & toute la magnificence ; elle lui donne un avant-gout de ſes plaiſirs ; elle lui en développe la douceur & la durée. Un poids immenſe de gloire, s'écria-t-elle, eſt donc deſtiné à la patience Chrétienne ! Un moment de douleurs eſt donc payé d'une éternité de délices ! Je vous le demande : que penſez-vous des ſouffrances enviſagées ſous ce point de vûe ? Peuvent-elles n'avoir pas pour moi des attraits & des charmes ? Auriez-vous encore la cruauté de me plaindre dans mes malheurs, & de m'envier la ſource de mon bonheur ?

Fatiné l'écoutoit avec attention ; & ſurpriſe de tant de merveilles inouies, elle ne pouvoit revenir de ſon étonnement. Umm Jouſſeph s'en apperçut ;

elle en profita : elle l'augmenta même par le récit de tant de faits illuſtres conſacrés dans nos faſtes. Elle lui parla de la conſtance invincible d'un Job, d'un Tobie, d'un Joſeph, de la fermeté inébranlable des Apôtres & des Martyrs. Pour rendre l'exemple plus intéreſſant & plus proportionné, elle appuya en particulier ſur le courage des Machabées, qui ſe conſoloient dans les tourmens, par la vûe des biens éternels ; & ſur la généroſité de tant de Vierges Chrétiennes, qui, à la fleur de l'âge, animées des mêmes eſpérances, ont affronté les bourreaux, les ſupplices, & la mort.

La jeune Infidele n'eut rien à repliquer à des réponſes dont elle ne pouvoit raiſonnablement conteſter la vérité ; & pleinement ſatisfaite, elle fut con-

trainte d'avouer que dans les afflictions, nous avons, nous autres Chrétiens, des sources de force & de consolation qu'on ne trouve point ailleurs.

Notre Doctrine sur les souffrances lui plut tellement, qu'elle demanda à être instruite plus à fond d'une Religion qui lui paroissoit établie sur de si beaux principes, & qui élevoit les hommes si fort au-dessus des foiblesses de l'humanité. La conversation les conduisit insensiblement sur le chapitre de la pureté : & elle souhaita avec empressement qu'on lui expliquât quelles étoient sur un point si délicat, les maximes du Christianisme. C'étoit ouvrir un beau champ à son amie, & lui donner une grande supériorité : car enfin, nous pouvons le dire ici à l'honneur du Christianisme,

quoique la morale Chrétienne soit toute pure & toute sainte, c'est cependant quand il s'agit de cette angélique vertu qu'elle triomphe ; & en matiere de continence, & de chasteté, elle porte la sévérité de ses loix jusqu'à de saints excès, qui font frémir la nature corrompue, & qui sont inconnus à toutes les autres Religions !

Umm Jousseph fut d'autant plus éloquente sur l'article, qu'elle avoit toujours mené une vie innocente & pure, & elle donna à Fatiné tous les éclaircissemens qu'elle pouvoit désirer. La Loi que nous professons, lui dit-elle, est la Loi de pureté par excellence ; elle borne la nature raisonnable à ses justes & légitimes droits ; elle lui interdit tout le reste. Non contente de proscrire ces déreglemens hon-

teux, qui font rougir la pudeur, ces désordres extérieurs qui allarment l'innocence, elle étend son empire jusques sur les désirs & les pensées : le cœur comme le corps, tout est de son ressort. Pour nous mettre à couvert de toute surprise, objets lubriques, œillades déplacées, spectacles dangereux, paroles libres, discours hardis, libertés indécentes, elle condamne tout, elle défend tout. En pareille matiere, rien n'est léger à ses yeux, & dans ses principes tout ce qui n'est point permis devient un crime. Si elle ne prescrit pas une virginité perpétuelle, elle y exhorte du moins, & il n'est point de couronne plus brillante, que celle qu'elle promet à ces ames généreuses, qui, constamment fideles à leurs sermens, sçavent par d'héroïques efforts,

s'élever au-dessus de la chair & des sens, & dompter la plus brutale & la plus tyrannique de toutes les passions.

Fatiné avoit atteint cet âge, où le plus enchanteur de tous les plaisirs prend ordinairement possession d'un jeune cœur, & où la passion animée ne connoît point d'autre regle que l'intempérance & la vivacité des désirs. La santé, la bonne grace, la beauté, l'esprit, les agrémens, l'opulence, tout sembloit devoir contribuer à fomenter en elle ce penchant dangereux, & une si austere morale devoit naturellement la rebuter : au contraire elle la gouta. N'en soyez point surpris, mon Révérend Pere : malgré les exemples domestiques, malgré les préjugés de l'éducation, née sage, elle avoit toujours conservé une ex-

treme horreur de tous les déréglemens, ou tolérés, ou même permis par les fausses loix de la Religion qu'elle professoit. Sa propre mere lui étoit devenue odieuse par son libertinage connu, par ses débauches excessives. Choquée de ce qu'elle ne gardoit pas même les bienséances, elle se servit de divers prétextes, pour engager son pere à la répudier; mais en effet, elle ne sollicitoit son éloignement, que parce qu'elle lui voyoit faire des choses qui blessoient sa délicatesse naturelle. Elle sollicitoit cette séparation, elle l'obtint; & la complaisance paternelle ne put refuser ce divorce à une fille chérie, dont il ignoroit cependant les véritables motifs.

L'amour de la pureté dans le cœur d'une infidele est un

grand acheminement au Chriſtianiſme : auſſi Fatiné, loin d'être révoltée des ſaintes rigueurs que Umm Jouſſeph venoit de lui expoſer, en fut ſi charmée, que ſur l'heure même elle déclara qu'elle vouloit être Chrétienne. La religion la plus pure, s'écria-t-elle, eſt infailliblement la meilleure, voilà ce que je cherche depuis long-tems. A ce cri Umm Jouſſeph ne put contenir la joie que lui donnoit l'eſpérance prochaine d'une ſi belle conquête ; elle arroſa la nouvelle proſélite des larmes de ſa tendreſſe, & elle l'exhorta à perſévérer conſtamment dans les ſentimens que le vrai Dieu lui inſpiroit : elles ſe ſéparerent bien contentes l'une de l'autre. Fatiné rentra dans l'appartement de ſon pere ſans laiſſer appercevoir ni altération

sur son visage, ni changement dans son extérieur. Il n'étoit pas encore tems de se déclarer, le secret étoit nécessaire, & il falloit écarter jusqu'aux moindres soupçons.

Umm Jousseph n'étoit pas obligée à garder les mêmes mesures, & l'affaire étoit trop intéressante pour n'en pas faire part à quelque personne discrete : d'ailleurs elle croyoit avoir besoin de secours étrangers pour conduire plus sûrement l'entreprise. Elle accourt précipitamment à notre Maison, elle fait appeller le Missionnaire son Directeur. C'étoit un homme sage, capable par ses lumieres de la guider dans ses démarches : c'étoit un homme ferme, capable de la soutenir dans les obstacles qu'elle prévoyoit bien que l'Enfer ne

manqueroit pas de ſuſciter. Elle lui donne avis de cette heureuſe nouvelle, elle lui en raconte toutes les circonſtances, elle lui rend toute la converſation; le détail fut exact, mais diffus: c'eſt aſſez la méthode des Orientaux, chez eux les narrations ſont longues dans la bouche même des hommes. Le Directeur approuva ſes réponſes, il y applaudit, & il fut étonné de trouver tant de juſteſſe & de ſolidité dans les raiſonnemens d'une femme, & ſur-tout d'une femme de cet étage: mais comme il ſçavoit que le zele aime à ſe flater, il ne penſoit pas tout-à-fait comme elle ſur l'article de la prétendue converſion. Il ſe perſuada qu'une démonſtration momentanée pouvoit n'en être qu'une marque fort équivoque, que l'ouvrage

n'étoit peut-être pas encore si avancé qu'elle le croyoit ; enfin il jugea qu'il ne falloit pas encore triompher ; soit qu'il craignît que s'il lui prodiguoit des louanges, même justes & méritées, un secret retour d'orgueil, de vanité, d'amour propre, ne lui fît perdre le mérite de la bonne œuvre, & ne la fît même échouer, soit qu'il crût qu'il ne falloit pas beaucoup compter sur les sentimens d'une fille, qui changent aisément, & dont la ferveur passagere expire souvent avec le moment qui l'a vû naître, soit enfin qu'il fût accoutumé à entendre les infideles tenir de pareils discours sur notre sainte Religion ; car il y en a peu parmi eux qui n'en admirent la pureté. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, il exhorta la Chrétienne

zélée à continuer ſes inſtructions ſur les vérités contenues dans le Catéchiſme que nous mettons entre les mains de nos diſciples. Il lui recommanda ſur-tout de redoubler ſes prieres & ſes vœux pour attirer les bénédictions du Ciel, & de conjurer le Pere des miſéricordes de conduire à ſa perfection un ouvrage ſi heureuſement commencé. Docile aux avis de ſon Directeur, elle ſuivit ſes ordres de point en point, & jamais elle ne s'écarta de la route qu'il lui avoit tracée. Aſſociée au miniſtere glorieux de la converſion des ames, devenue l'inſtrument de la puiſſance de ſon Dieu, elle avoua depuis qu'elle avoit été tentée de s'en glorifier, mais qu'elle avoit trouvé le ſecret de s'humilier & de ſe confondre, en faiſant réflexion

que ce grand Dieu se sert quelquefois des instrumens les plus vils & les plus foibles pour opérer les plus éclatantes merveilles.

De retour chez elle, elle saisit la premiere occasion d'entretenir son éleve dans la foi, elle lui donna de nouvelles leçons & des instructions plus régulieres. Elle le fit avec un zele & une ardeur digne d'un Apôtre. Elle commença par une exposition nette & précise des Mysteres de la Trinité & de l'Incarnation. Fatiné l'écoutoit toujours avec un nouveau plaisir : mais toute prévenue qu'elle étoit en faveur de notre sainte Religion, elle étoit arrêtée par l'obscurité de ces vérités incompréhensibles qu'elle ne pouvoit percer, & formoit de grandes difficultés. Umm

Jouſſeph y répondoit avec une facilité & une juſteſſe qui faiſoit aſſez ſentir qu'elle étoit inſtruite par le plus grand de tous les maîtres, & qu'elle avoit puiſé tant de lumieres dans le ſein même de celui qui a les paroles de la vie éternelle. Le Miſſionnaire à qui elle venoit rendre compte de tems en tems de ce qu'on lui avoit objecté, & de ce qu'elle avoit répondu, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer les connoiſſances extraordinaires que Dieu communiquoit à une ſimple femme.

Fatiné étoit ébranlée, mais elle n'étoit pas encore tout-à-fait convaincue ; toujours il reſtoit quelques nuages qu'elle avoit de la peine à diſſiper. Pour achever de la convaincre, Umm Jouſſeph eut recours aux motifs de crédibilité ; elle les

lui remit devant les yeux, elle lui en fit une exposition fidele, & elle ajouta qu'un Dieu auteur de toutes nos facultés & de toutes nos puissances, exigeoit des sacrifices de notre esprit, comme il en exige de notre cœur, & qu'il veut qu'on croye ce qu'il a révélé, comme il veut qu'on pratique ce qu'il ordonne; que pour rendre méritoire la soumission de l'entendement, les objets de la foi doivent nécessairement avoir de l'obscurité, & qu'on n'auroit nul mérite à croire ce qu'on comprendroit facilement. Ces réflexions sensées acheverent de la déterminer, & fixerent ses incertitudes. Impatiente d'entrer dans l'heureuse liberté des enfans de Dieu, elle demanda avec empressement la grace du baptême; mais Umm Jousseph

toujours guidée par ſon Directeur, jugea à propos, ſelon les ordres ſecrets qu'elle en avoit reçus, de la lui différer, & de la rendre plus précieuſe & plus eſtimable, en la lui faiſant attendre quelque tems. D'ailleurs elle comptoit ſe ſervir de cet intervalle pour mieux préparer à un ſi grand bienfait & ſon eſprit & ſon cœur.

Les choſes en étoient là lorſque la Providence ménagea un de ces contre-tems imprévûs, qui en déconcertant les vûes & les projets des hommes relevent l'éclat des entrepriſes, & font ſentir que, ſur-tout en matiere de ſalut & de converſion, nous pouvons planter, nous pouvons arroſer, mais qu'il n'appartient qu'à Dieu de donner l'accroiſſement, & qu'à lui ſeul doivent en être rapportés

& le succès & la gloire. Fatiné n'avoit plus besoin d'instruction; les dernieres conversations avoient répandu dans son esprit un jour lumineux qui avoit achevé d'en écarter tous les nuages, & il n'étoit point de vérités essentielles qu'elle ignorât: mais foible dans la foi, elle avoit encore besoin de secours & d'appui; & comme la contradiction est le propre de la bonne œuvre, elle pouvoit à tout moment se trouver dans certaines circonstances délicates où le conseil seroit plus nécessaire que jamais; c'est ce qui arriva. Des affaires domestiques & indispensables rappellerent Umm Jousseph à la campagne: l'ennemi du salut qui n'attendoit que le moment favorable pour détruire l'ouvrage de Dieu, profita de cette absence,

ſence, & peu s'en fallut qu'il n'y réuſſît.

Un jeune infidele d'une des plus conſidérables familles de la Ville, ſe crut en droit de prétendre à l'alliance de Fatiné: il ſe mit ſur les rangs, & la fit demander en mariage. L'âge, les biens, la naiſſance, tout étoit ſortable, le parti étoit même fort avantageux pour elle; & comme dans les idées des parens, l'ambition & l'intérêt préſident ordinairement à ces ſortes d'engagemens, on la preſſa extremement de donner ſon conſentement. A cette propoſition, quelle fut, je ne dis pas ſa ſurpriſe, mais ſon embarras! Elle ne ſçavoit comment s'en défendre, & elle n'avoit perſonne à qui elle pût s'ouvrir, & qu'elle pût conſulter ſur une démarche ſi déciſive. Sa pre-

mière idée fut de refuser absolument le parti proposé, & de ne laisser au prétendant aucune espérance : mais elle fit réflexion qu'un refus destitué de raisons plausibles, trahiroit peut-être le mystere qu'elle vouloit cacher; que du moins il indisposeroit contre elle un pere dont elle étoit chérie, & à qui elle ne vouloit déplaire que quand elle y seroit forcée par sa religion & par sa conscience : elle crut gagner beaucoup, en gagnant du tems : elle se contenta donc de s'excuser modestement, de faire naître des difficultés, de laisser entrevoir quelques répugnances, & de demander quelques jours pour se déterminer. Elle attendoit toujours le retour de son oracle, & elle comptoit trouver en elle des ressources : mais en-

fin le tems accordé expira. On revint à la charge ; les délais n'étoient plus de saison, il fallut s'expliquer ; elle refusa de le faire. Surpris de ce refus auquel il ne devoit pas naturellement s'attendre, son pere pouvoit la faire contraindre par le Juge de la Ville à accepter cette alliance & à la contracter : mais il voulut sauver un éclat, & épargner cette confusion à une fille qu'il avoit toujours tendrement aimée, & il espéra qu'un peu de patience la ramèneroit à son devoir. Caresses, menaces, promesses, tout fut employé : il lui fit parler sur le même ton par ses parens & par ses amis ; mais tout fut inutile, & rien ne put ébranler la constance de l'inflexible Fatiné. Seule contre tous, elle étoit occupée à soûtenir ces combats domestiques, lorf-

que Umm Jouſſeph reparut. Elle la regardoit comme ſon Ange tutélaire, comme ſa mere & ſa maîtreſſe dans la foi. Elle ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'elle alla ſe jetter à ſon cou. Ah ! je vous l'avois bien dit, s'écria-t-elle, en l'embraſſant, je vous l'avois bien dit que vous tardiez trop à me donner le baptême. Si j'avois été baptiſée, je ſerois déja morte pour Jeſus-Chriſt. Pendant votre abſence on m'a voulu faire épouſer un infidele : vous ſçavez que dans la réſolution où je ſuis, je ne puis contracter une telle alliance. Je n'ai pu dire autre choſe, ſinon que je ne voulois pas encore ſonger à m'établir : mais ſi j'avois été Chrétienne, je me ſerois déclarée plus hardiment, plus ouvertement ; on m'auroit conduite devant le Juge, il n'au-

roit pas manqué de faire son devoir, il m'auroit condamnée à la mort, & selon toutes les apparences je serois maintenant avec Jesus-Christ dans le Ciel. Voyez, ma chere amie, le tort que vous m'avez fait. Quels sentimens, mon Révérend Pere, dans une jeune Néophyte ! Il faut l'avouer, il n'y a que notre Dieu qui puisse imprimer dans une ame naturellement foible, tant de courage & tant de fermeté.

Consolez-vous, reprit Umm Joussef avec un air prophétique, ce que vous souhaitez avec tant d'ardeur arrivera peut-être un jour, & la couronne du martyre, après laquelle vous soupirez, n'est pas si éloignée que vous le pensez : mais il est de la gloire de Dieu que vous demeuriez encore quelque tems

ſur la terre ; il a ſes deſſeins ſur vous, bien-tôt il les manifeſtera. Il ne nous appartient point de vouloir connoître des heures & des momens dont il s'eſt réſervé à lui ſeul la connoiſſance ; & ſans nous arrêter à ſonder curieuſement l'abîme impénétrable des ſecrets de la Divinité, ne ſongeons qu'à parer le coup fatal dont on vous menace. Ne déſeſpérez point ; il n'eſt pas impoſſible, il n'eſt pas même difficile de vous tirer d'embarras. Ecoutez l'innocent ſtratageme que je vais vous propoſer : la plus auſtere vertu ne ſe feroit pas un ſcrupule de l'adopter. Il y a en cette ville un jeune homme converti depuis quelques années à la foi de Jeſus-Chriſt, qui paſſe encore pour infidele dans l'opinion des hommes, & qui eſt cependant

un très-fervent Chrétien : si l'on vous parle encore d'établissement & de mariage, dites que vous y consentez, mais que vous voulez vous-même vous choisir un époux. Votre pere y consentira ; il vous aime trop pour ne pas vous laisser maîtresse d'un choix d'où dépend le bonheur & la tranquillité de votre vie. Libre de suivre votre inclination, vous nommerez celui dont je vous parle, & vous déclarerez que jamais vous ne donnerez à un autre & votre cœur & votre main : au reste il n'est pas inconnu à votre famille ; & à tous égards il est digne de vous. Si votre pere accepte la proposition, votre foi sera en sûreté ; s'il la rejette, son refus autorisera le vôtre. En effet ce nouveau Chrétien étoit connu du pere de Fatiné, mais il

en étoit fort peu estimé ; il le regardoit même comme un impie, parce que depuis plusieurs années on ne le voyoit jamais assister aux cérémonies profanes.

Fatiné témoigna à sa bonne amie toute la reconnoissance que méritoient de si sages conseils, & ravie de cette ouverture, elle en profita. Elle prévint elle-même son pere, & lui dit que ce n'étoit point pour s'opposer à ses volontés qu'elle avoit refusé le parti qu'il avoit eu la bonté de lui offrir il y avoit quelque tems ; mais qu'elle ne pouvoit en cela forcer son inclination, & qu'elle avoit engagé sa parole à un autre. Quoique cette déclaration eût de quoi surprendre, sur-tout dans un pays où les filles ne parlent jamais aux hommes, le pere ce-

pendant n'en parut point étonné ; au contraire il fit sentir à sa fille combien il étoit charmé de la voir raisonnable, & il lui ajouta qu'il étoit prêt de lui donner là-dessus toute sorte de satisfaction ; & que comme il connoissoit sa sagesse, il ne doutoit pas qu'elle n'eût fait un choix qui convînt. Sur qui avez-vous jetté les yeux, lui dit-il, parlez, & nommez-moi le gendre que vous me destinez ; quand il ne seroit pas si avantagé des dons de la fortune, vous serez un jour assez riche pour rendre un époux heureux : mais quand il eut appris de qui elle vouloit parler, bien-tôt il changea de sentimens & de langage. Pour celui-là, dit-il, je n'y consentirai jamais. Ce seroit vous sacrifier, & trahir vos intérêts les plus chers. Quoi ! je

vous donnerois l'homme de la ville le plus décrié, un homme qui témoigne hautement son mépris pour notre religion, & qui depuis près de trois ans n'en fait aucun exercice. Vous ne le connoissez pas sans doute, & c'est pour cela que je vous pardonne d'en avoir fait la proposition. Je vous aime en pere tendre, mais en même tems en pere sage : ne croyez pas que je donne aveuglément dans un choix si déplacé & si dangereux. La parfaite union & la bonne intelligence font la plus douce félicité des époux. Ignorez-vous donc, ma fille, que la diversité de sentimens, surtout en matiere de religion, enfante ordinairement la division des cœurs ?

Plus le pere de Fatiné s'acharnoit à décrier celui qu'elle lui

avoit demandé pour époux, plus il augmentoit l'affection qu'elle avoit pour ce jeune homme; elle se confirmoit par-là dans la pensée qu'il avoit entierement renoncé à la superstition. Comme elle fut quelque tems sans répondre, & qu'elle fit même paroître du trouble sur son visage, son pere la pressa de dire son sentiment. Mon pere, lui répondit-elle modestement, je vous conjure de me laisser dans l'état où j'ai vécu jusqu'à présent. Mais vous sçavez bien, repliqua-t-il, que ce n'est point là notre usage, & que quand j'y consentirois, la chose ne dépendroit point de moi; le Juge protecteur & vengeur de notre Loi s'y opposeroit. Ne vaut-il pas mieux que vous receviez aujourd'hui de ma main un homme qui a du bien & de

l'honneur, que de vous voir contrainte de recevoir un jour avec affront d'une main étrangere le premier qui ſe préſentera ? Au reſte, ajouta-t-il, où eſt donc la reconnoiſſance ? Devois-je m'attendre à un pareil retour ? Eſt-ce ainſi que vous payez mes bontés & ma tendreſſe ? Vous ſçavez ce que j'ai fait juſqu'à préſent pour vous, & la complaiſance que j'ai eue pour toutes vos inclinations. J'ai répudié une femme, dont tout le crime étoit de vous déplaire ; j'ai déshérité votre ſœur, & je l'ai renvoyée chez vos parens. De tous les enfans que le ciel m'a donnés, vous êtes la ſeule qui me reſte, & j'eſpérois trouver en vous de quoi me conſoler de la perte ou de l'éloignement de tous les autres : je vois bien que je me ſuis

trompé, & que ma tendreſſe m'a ſéduit; puiſque vous êtes inſenſible à l'amitié, puiſque la douceur & les bonnes manieres ne font aucune impreſſion ſur vous, j'agirai d'autorité. Vous oubliez que je ſui svotre pere: vous apprendrez que je ſuis votre maître. En un mot, il s'agit aujourd'hui de me marquer votre ſoumiſſion, & je veux que vous m'obéiſſiez.

Fatiné avoit le cœur trop bien fait, pour ne pas ſentir comme elle le devoit les préférences dont ſon pere l'avoit honorée: elle fut touchée de ſes reproches, & elle en fut touchée juſqu'aux larmes. Mon pere, lui dit-elle, en fondant en pleurs, vous faites injure à mes ſentimens: s'il falloit ici répandre mon ſang pour vous témoigner combien je ſuis ſenſible aux

marques d'amitié que vous m'avez données, je le ferois volontiers ; mais puisque vous m'obligez enfin à parler, vous m'arrachez un secret que je voulois vous cacher, & dont la connoissance va couter bien cher à votre amour pour moi : il faut donc vous le dire ; je suis Chrétienne, au moins je la veux être, & je mourrai Catholique. Vous m'êtes bien cher, mais ma Religion m'est encore plus chere.

Quel coup de foudre pour un pere Infidele ! Il demeura quelque tems immobile & sans parler. Etant ensuite revenu de son étonnement, il envoya quérir son frere, auquel il fit part de tout ce qui étoit arrivé. Ils conférerent ensemble, ils convinrent des mesures qu'il falloit prendre pour détromper

cette fille séduite ; & pour vaincre son obstination, il fut résolu d'en venir jusqu'aux dernieres extrémités. Mais que peuvent les hommes contre Dieu ? Ils appellerent Fatiné, & l'interrogerent long-tems sur les habitudes & les correspondances qu'elle pouvoit avoir. Ils lui demanderent si elle n'avoit pas vu quelque Européen, sur-tout quelqu'un de leurs Missionnaires ; & ils lui firent plusieurs autres questions semblables. Elle répondit à tout, sans se troubler, sans se déconcerter. Elle leur dit, qu'il importoit peu de sçavoir de quel moyen Dieu s'étoit servi pour l'éclairer ; mais enfin qu'elle étoit Chrétienne, qu'elle s'en faisoit gloire, & quelle en feroit toute sa vie une profession publique.

Mais ma Niece, repliqua

l'Oncle, à quoi nous exposez-vous ? A quoi vous exposez-vous vous-même ? Sçavez-vous qu'il ne s'agit ici de rien moins que du feu, & que si l'on vous défere au Juge, vous serez brûlée toute vive ? Je le sçai, répondit-elle d'un ton ferme & assuré ; & si je connoissois celui qui doit mettre le feu au bucher, j'irois dès ce moment même me jetter à ses pieds, pour le prier de se hâter : en avançant mon supplice, il avanceroit ma couronne. Oh que je serois heureuse, si, à l'exemple de tant de Martyrs, je pouvois donner mon sang pour Jesus-Christ !

Le Pere & l'Oncle frémissoient de colere, & comme ils vouloient à quelque prix que ce fût, connoître l'auteur d'un changement si étrange, & sévir

contre lui, ils conclurent enſemble qu'il falloit aller conſulter le Devin.

L'Art de deviner eſt ici fort en uſage : on trouve des gens qui font publiquement profeſſion de ce métier ; on en raconte tous les jours des faits qui paroiſſent extraordinaires, & qui ſervent à entretenir la crédulité populaire. Je ne voudrois pas les garantir : je ſçai qu'ordinairement l'Oracle trompeur s'explique par des vraiſemblances ménagées, par des ambiguités affectées, & que, dupe & victime de ſa curioſité, ſans en être plus inſtruit, on n'en eſt que plus coupable. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt un moyen dont le Démon s'eſt toujours ſervi parmi les Infideles, pour ſe les attacher. Plût à Dieu, mon Révérend Pere, que cet Art dia-

bolique fût inconnu du moins dans le Christianisme.

On s'adressa donc à celui de tous qui passoit pour le plus habile; on apprit de lui que les Missionnaires n'avoient eu en effet aucune part au changement de Fatiné; qu'une femme Chrétienne avoit seule conduit toute l'intrigue; qu'il connoissoit cette femme, mais qu'il ne pouvoit la nommer, & qu'une force supérieure l'en empêchoit. Je ne sçai pas si ce fut par hasard ou autrement que le Devin fut si sçavant: mais il ne mentit en rien, & ayant un jour rencontré Umm Jousseph dans une rue, il lui dit, en se servant de termes injurieux: Te voilà; c'est toi qui m'as donné tant de peine: tu as pu arrêter une fois l'effet de mes sortiléges, mais je sçaurai m'en venger. Je ne vous

dirai point qu'Umm Jouſſeph mépriſa ces impuiſſantes ménaces : elle étoit trop inſtruite de ſa Religion, pour ignorer qu'un Chrétien n'a rien à craindre de tous les efforts de l'enfer, quand il ſçait ſe ſervir avec avantage & du bras de ſon Dieu pour en repouſſer les aſſauts, & du bouclier de ſa foi pour en émouſſer tous les traits.

Comme on avoit perdu toute eſpérance de découvrir l'auteur de la converſion de Fatiné, & que d'ailleurs on la voyoit d'une fermeté inébranlable, on eut recours à des partis violens, & l'on ſe détermina à la dénoncer au Juge. Il eſt certain que ſelon la Loi du Pays, elle étoit digne de mort ; & que ſans attendre d'autres témoignages, le Juge pouvoit ſur l'heure même la faire conduire au ſuppli-

ce : mais comme il avoit toujours eu de la considération pour le pere, il ne voulut rien précipiter, & même pour ne se pas mettre dans la nécessité d'agir, il se contenta de la faire interroger par celui, qui, en son absence, tenoit sa place dans la ville. On convint pour cela du jour & de l'heure. Le Pere & l'Oncle de la fille accompagnerent le Délégué du Juge, & ils se présenterent tous trois à la porte de sa chambre pour y entrer. Umm Jousseph étoit pour lors enfermée avec elle, & elle l'exhortoit à la persévérance. Si elle y eût été surprise, ou elle auroit payé pour les deux, ou du moins elle auroit partagé avec son amie la glorieuse couronne du Martyre. Elle en étoit digne : mais Dieu qui dispense ses faveurs comme il lui plaît,

ne vouloit faire cette grace qu'à la seule Fatiné. Le bruit qui se fit à la porte, avertit la Chrétienne de se cacher, & elle se jetta précipitamment dans un réduit, d'où elle pouvoit tout entendre sans être vûe.

Ici, je crois qu'il est à propos de prevenir les Lecteurs; ils pourroient peut-être s'imaginer qu'on a inventé à plaisir ces embarrassantes situations, pour rendre l'histoire plus intéressante : mais je puis leur protester, que s'ils connoissoient comme moi la droiture & le sérieux de celui dont nous tenons ce narré, ils seroient bien persuadés que jusqu'aux moindres circonstances, tout est raconté dans l'exacte vérité. Je leur demande la même grace pour la nouvelle intrigue qui va bien-tôt paroître sur la scene, & dont le Marty-

re de Fatiné fera le dénouement. Cette intrigue ſemble exiger les mêmes précautions & les mêmes préſervatifs. Reprenons la ſuite de notre narration.

On commença par faire à la prétendue coupable les mêmes queſtions qu'on lui avoit déja faites, & elle fit toujours les mêmes réponſes. Elle ajouta ſeulement, ſur ce qu'on lui avoit demandé d'où lui étoit venu la penſée de renoncer à la Religion de ſes peres : qu'il n'appartient qu'à Dieu d'inſpirer une telle penſée, & qu'il ne falloit point chercher ailleurs l'auteur de ſa converſion. Mais, reprit cet officier, ce Dieu dont vous parlez n'eſt pas deſcendu du ciel pour vous inſtruire par lui-même ; il s'eſt ſervi de quelqu'un pour cela. Quel eſt-il ? Il eſt vrai, répondit Fatiné, que

quelqu'un m'a parlé de la part de Dieu : mais il n'eſt pas juſte que je vous livre la perſonne du monde à qui j'ai le plus d'obligation ; vous ne me pardonneriez pas cette indiſcrétion, je ne me la pardonnerois pas moi-même. Au reſte, je ſuis entre vos mains ; diſpoſez de moi comme il vous plaira : vous pouvez m'arracher la vie, mais jamais vous ne m'arracherez un ſecret que l'honneur & la conſcience m'obligent de garder inviolablement. Mais encore, continua le Délégué, qui vous a portée à ce changement ? Ce fut alors qu'elle prit occaſion de raconter tout ce qu'elle avoit appris de la ſainteté, & ſur-tout de la pureté du Chriſtianiſme ; des miracles de J. C. de l'établiſſement miraculeux de la Religion ; du nombre preſqu'infini

de Martyrs qui ont donné leur sang pour la défense de leur foi; du zele des Apôtres & de leurs successeurs; de l'union des sentimens qui est entre tous les Fideles, & généralement de tous les autres motifs de croyance dont nous avons coutume de nous servir. Elle en parla si bien & avec tant de force, que le Délégué fut surpris de voir une fille qui parloit de la sorte. Vous avez eu, lui dit-il, un bon maître, quel qu'il soit, & vous en sçavez assez pour en pervertir plusieurs autres: mais, ajouta-t-il, ce n'est pas là le sujet qui nous amene. Il s'agit de nous répondre nettement, & de déclarer vos sentimens. Que pensez-vous de notre Religion? La regardez-vous comme la véritable, & êtes-vous résolue d'en observer les Loix?

Sommée

Sommée juridiquement de s'expliquer, Fatiné se persuada que la dissimulation seroit un crime ; elle ne chercha ni feintes ni détours : elle n'attendoit que l'occasion de rendre à Jesus-Christ un glorieux témoignage, & de confesser publiquement & généreusement la foi qu'elle avoit embrassée. A cette espece de sommation, elle est saisie d'un saint transport ; son zele s'enflamme, & haussant le ton & la voix : Je ne connois, dit-elle, de vraie Religion que la Religion Chrétienne, & le Dieu des Chrétiens est le seul Dieu véritable. Périssent toutes les autres Divinités ; j'abhorre & j'anathématise toutes les autres Loix. Cette réponse mit l'Oncle en fureur ; il tira son poignard, & sur le champ il en eut percé le sein de sa Niece, si son

Pere qui étoit préſent n'eût arrêté la main qui portoit le coup. Vous devinez aiſément, mon Rev. Pere, combien de divers mouvemens agitoient le cœur d'Umm Jouſſeph pendant tout cet interrogatoire. Elle trembloit pour les jours de ſa généreuſe éleve, & en même tems elle étoit ravie de voir qu'elle n'avoit pas oublié ſes leçons, & qu'elle ſçavoit en profiter.

Le Député du Juge après avoir fait à la fille les plus terribles menaces, ſe retira pour aller faire ſon rapport à ſon Maître. Le Juge fut fort chagrin de ce qu'il apprit, & il craignit d'être forcé de ſuivre cette affaire dans toutes les regles de la Juſtice. Il étoit ami du pere de Fatmé; ainſi il ſe contenta d'avertir ſon ami de prendre garde que la choſe ne devînt publique,

& il l'assura que de son côté il ne diroit mot tant qu'elle seroit secrete ; mais il lui ajouta qu'il feroit son devoir, si elle venoit à éclater.

L'éloignement des Interrogateurs tira Umm Jousseph de la situation gênante où elle se trouvoit, & la mit à l'aise. Sortie de son réduit, elle accourut à sa fille spirituelle ; elle la félicita sur sa fermeté, sur sa générosité, & cependant elle ne parla point encore de lui donner le Baptême. Après un court entretien, comme elles craignoient d'être observées, elles s'embrasserent tendrement l'une & l'autre, & se séparerent ; & dans la suite, ce ne fut que très-rarement, & avec beaucoup de circonspection qu'elle revit son amie.

Cinq à six mois se passerent sans qu'on parlât de rien. Les

parens qui ſe repentoient de la fauſſe démarche qu'ils avoient faite, affecterent là-deſſus un profond ſilence. Le Juge de ſon côté ne diſoit mot, & l'on croyoit l'affaire entierement aſſoupie, lorſque le pere étant tombé dangereuſement malade, toute la famille entra dans de nouvelles allarmes. On ne doutoit point que le Juge, après la mort de ſon ami, n'étant plus retenu par les mêmes conſidérations, ne dût rechercher la coupable, & lui faire éprouver toute la rigueur des loix: ſon intérêt devoit naturellement l'y engager. Comme les parens étoient gens opulens, il n'auroit ſauvé leur fille qu'en tirant ſecretement d'eux des ſommes conſidérables. Ne vous ſcandaliſez point de cette propoſition; ce n'eſt pas ici comme en Fran-

ce. Le déſintéreſſement eſt une vertu preſque inconnue aux Magiſtrats & aux gens en place.

On ne ſongea donc plus qu'à trouver les moyens de garantir la famille du malheur dont elle étoit menacée. Pour cet effet, on eut recours à un ſtratageme qui paroîtra ſingulier; & je vous avoue de bonne foi, que j'aurois moi-même peine à croire la choſe, ſi elle ne s'étoit paſſée ſous les yeux de toute une ville, & ſi elle n'étoit atteſtée par autant de bouches qu'il y a d'habitans. On eut donc recours à un ſtratageme bien ſingulier. Mais que ne peut pas inventer la crainte du déshonneur! On s'aviſa de faire revenir la ſœur de Fatiné, qu'on avoit reléguée, de la mettre ſur la ſcene, & de la marier ſous le nom de celle-ci: on alloit par-là au-devant de

toutes les recherches & de toutes les poursuites. Si l'on redemandoit Fatiné, on avoit à représenter sa sœur, qui portoit le même nom, & qui étoit fort attachée à la Religion de ses peres, & le Juge n'ayant jamais connu ni l'une ni l'autre, la supposition étoit facile à faire; mais on n'étoit pas sans inquiétude: on appréhendoit tout de la véritable Fatiné, tant qu'elle seroit en vie. On craignoit ou que par indiscrétion elle ne se vantât de la prétendue victoire qu'elle avoit remportée sur ses parens, & sur le Lieutenant du Juge, ou que par zele elle ne fît quelque éclat en faveur de la Religion nouvelle qu'elle avoit embrassée. La famille allarmée, résolut donc d'immoler cette victime à sa sûreté: mais elle vouloit qu'un ordre si cruel & si

barbare partît de la bouche du malade, qui s'affoibliſſoit à vûe d'œil, & qu'on jugeoit bien n'avoir plus que quelques jours à vivre. Les diſpoſitions étoient favorables. Dans le cœur du pere, la haine avoit pris la place de l'amour, & cette fille auparavant ſi chere à ſa tendreſſe, étoit devenue l'objet de ſon averſion. Obſédé, importuné, il ſe rendit, & l'on obtint de lui tout ce qu'on voulut : il commanda donc qu'on l'empoiſonnât, & que ſi le poiſon trop lent à agir, n'avoit pas encore eu ſon effet, lorſqu'il ſeroit lui-même prêt d'expirer, on la jettât telle qu'elle ſe trouveroit alors dans un puits ſec & profond, qui n'étoit pas éloigné du logis.

Cet ordre inhumain ne put être ſi ſecret que Fatiné n'en fût inſtruite. Tous les cœurs ne ſont



BIBLIOTHEQUE IMPERIALE OXFORD MUSEUM

pas de même trempe; il en eſt toujours, même au milieu de l'Infidélité, qui s'intéreſſent pour les malheureux, & par-tout l'humanité reclame ſes droits. Elle fit incontinent avertir Umm Jouſſeph, à qui elle avoua ingénûment que l'image d'une mort certaine n'étoit pas ce qui l'effrayoit; qu'elle faiſoit volontiers à ſon Dieu le ſacrifice de ſa vie, mais que ce qui lui faiſoit le plus de peine, étoit de ſe voir jetter dans une foſſe, ſans ſçavoir ni combien elle y avoit à vivre, ni comment elle finiroit ſes jours; ſur-tout n'ayant perſonne auprès d'elle pour l'encourager: mais, diſoit-elle en même-tems, j'eſpere que celui pour lequel je veux mourir, ne m'abandonnera pas.

Umm Jouſſeph applaudit à ſes ſentimens; & la courte &

pathétique exhortation qu'elle lui fit, ne servit qu'à enflammer davantage en elle le désir du martyre. Ma chere amie, lui dit-elle, ah, que votre sort est digne d'envie ! Vous êtes condamnée à mourir, & à mourir pour Jesus-Christ ! Ce n'est point le genre de mort, c'est uniquement la cause du supplice qui fait les Martyrs. Mourez, & abandonnez le reste à la Providence d'un Dieu qui ordonne tout pour le bonheur de ses élus. Il ne délaissa ni les enfans dans la fournaise, ni le jeune Daniel dans la fosse aux Lions; & il est écrit qu'il descend avec le Juste dans les cavernes les plus profondes. Encore quelques jours de persévérance, ajouta-t-elle, en l'embrassant tendrement, encore quelques jours de persévérance, & vous

êtes heureuse à jamais. Prenez cependant toutes les précautions nécessaires pour vous mettre à couvert de l'attentat qu'on médite : le ciel ne condamna jamais un soin raisonnable de conserver ses jours ; & ne l'oubliez jamais, craindre extraordinairement la mort, c'est une foiblesse naturelle ; l'accepter volontairement, c'est un acte de vertu ; s'y exposer témérairement c'est un crime. Telles sont les maximes & les loix du Christianisme. Elles mêlerent quelque tems leurs larmes ensemble, & l'entrevûe finit.

La mort de Fatiné étoit donc résolue, mais le projet étoit difficile à exécuter, parce que prévenue, elle étoit sur ses gardes. On prépara tout pour les nôces de sa sœur ; toute la famille y fut invitée, & quoique

disgraciée de son pere, elle n'en fut pas exclue. Ses défiances se dissiperent insensiblement, & elle ne s'imagina pas qu'on voulût marquer un si beau jour par un crime si noir : c'étoit cependant celui qu'on avoit choisi pour le parricide. Pendant le Festin, elle mangea indifféremment & sans précaution de tous les mets qui furent servis, & rien ne l'incommoda. Sur le soir, comme on servoit le caffé à tout le monde, on lui en donna à son tour ; mais à peine l'eût-elle bu, qu'elle dit tout haut : Je suis empoisonnée. Puis sans rien ajouter davantage, sans faire le moindre reproche à ses assassins, elle se retira dans sa chambre. Prosternée aux pieds d'un Crucifix qu'Umm Jousseph lui avoit donné secretement, elle passa toute la nuit en prieres

& en actions de graces, bénissant Dieu d'avoir été jugée digne, comme les Apôtres de souffrir quelque chose pour J. C.

Si-tôt qu'il fit jour, elle fit informer Umm Jousseph de l'état où elle étoit. Umm Jousseph vint aussi-tôt en informer les Missionnaires. Ces Peres avertis, jugerent qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il falloit lui donner le saint Bapteme; qu'elle n'avoit point cessé de demander avec toute la ferveur possible : mais la difficulté étoit de trouver le moyen de lui administrer en secret ce Sacrement. Il n'y en avoit pas un parmi nous qui ne voulût très-volontiers, & au péril même de sa vie, mettre cette généreuse Vierge au nombre des enfans de Dieu. Mais comme cette sainte action pouvoit attirer une persécution à

tous les Missionnaires, & causer un grand mal à la Mission, on jugea plus à propos de charger de cette consolante commission, celle dont Dieu s'étoit servi pour amener cette jeune Infidele à la connoissance de la vraie Foi. Ainsi Umm Jousseph, dont on ne se défioit point dans la maison, eut ordre de prendre son tems pour aller régénérer dans les eaux salutaires du Baptême sa chere fille & sa bonne amie.

Le hasard voulut, ou plutôt Dieu permit qu'elle se trouvât seule dans sa chambre; & sans s'amuser à pleurer sur sa situation, elle lui dit en l'abordant: Je viens de la part des Missionnaires vous apporter la grace que vous avez si ardemment désirée, & si long-tems demandée. A ces mots, Fatiné, toute

moribonde qu'elle étoit, parut reprendre de nouvelles forces. Elle se jetta à ses pieds, les arrosa de ses larmes, lui baisa les mains, & toute transportée de joie elle lui dit: Ah! c'est donc maintenant que j'aurai l'honneur de porter le nom de Chrétienne. Le Démon n'aura plus d'empire sur moi, & je jouirai de la liberté des enfans de Dieu. Je serai à J. C. & J. C. sera à moi. Quel bonheur! Qu'ai-je fait à mon Dieu pour mériter une faveur si singuliere, & que puis-je faire pour vous en marquer ma reconnoissance?

Elle parloit encore, lorsque Umm Jousseph après avoir fait une courte priere au S. Esprit, répandit sur sa tête l'eau du saint Bapteme. Elles firent ensuite à Dieu leurs actions de graces, & passerent en prieres le reste de

la journée & les deux jours ſuivans.

Sur la fin du troiſieme jour, le pere de Fatiné, qui étoit toujours extremement malade, & ſans eſpérance de guérir, demanda des nouvelles de ſa fille, & ayant appris qu'elle vivoit encore, il ordonna à un de ſes eſclaves, de la prendre en quelque état qu'elle fût, & de la jetter dans le puits. Fatiné le laiſſa faire ſans ſe plaindre, ayant toujours devant les yeux l'exemple de J. C. ſon divin Maître, qui s'étoit laiſſé conduire à la mort ſans dire un ſeul mot pour ſa défenſe. Elle cherchoit des yeux ſa bienfaitrice pour lui dire le dernier adieu; mais le Seigneur lui refuſa cette conſolation. On a ſçu depuis qu'elle avoit expiré en chemin. Dieu voulut apparemment lui épargner l'horreur

d'une fin si cruelle. Son pere eut le tems d'en apprendre la nouvelle avant sa mort, qui suivit de près, & qui fut aussi malheureuse que celle de sa fille fut précieuse devant Dieu. Ainsi finit le Martyre de Fatiné; sur la fin du mois de Juillet.

Umm Jousseph qui fut presque jusqu'au dernier moment la dépositaire fidele de ses sentimens, nous a fait souvent verser des larmes de consolation, en nous faisant le récit de tous les Actes de foi, d'amour, de confiance en Dieu que formoit continuellement cette ame prédestinée, de la joie qu'elle avoit de mourir pour Jesus-Christ, de son desir ardent de le voir & de le posséder bien-tôt; de sa reconnoissance envers la bonté divine, qui l'avoit retirée préférablement à tant d'autres, de l'a-

bîme de l'Infidélité ; de ſon zele pour ſes freres qu'elle laiſſoit dans l'erreur, & ſur le malheur deſquels elle gémiſſoit continuellement ; des ferventes prieres qu'elle adreſſoit au ciel pour les auteurs de ſa mort, auxquels elle ſe diſoit redevable du plus grand bien qu'elle pût jamais ſouhaiter ; enfin du ſacrifice de ſa vie qu'elle offroit à ſon Créateur.

Voilà, mon Révérend Pere, l'hiſtoire de la Converſion & de la ſainte mort d'une Fille infidele, qui mérite d'être miſe au nombre des Martyrs de Jeſus-Chriſt. Si de pareils évenemens ſont glorieux à la Religion, ils ſont en même tems bien conſolans pour les Miſſionnaires. C'eſt, il eſt vrai, l'ouvrage de la grace de notre Dieu, mais il eſt bien doux de pouvoir ſe

dire à ſoi-même qu'on en a été les coopérateurs. La vie apoſtolique a ſes croix & ſes peines; mais l'onction qui les accompagne, en adoucit la rigueur & l'amertume. Témoins de ces ſpectacles, on ſe ſçait bon gré d'être entré dans cette épineuſe carriere, & l'on oublie aiſément ce qu'il en a coûté pour défricher le champ du Seigneur, quand on y recueille des fruits ſi précieux. Le zele n'eſt que trop bien récompenſé par de pareilles conquêtes. Ah! que ne puis-je faire entendre ma voix juſqu'aux extrémités de la Terre! Venez, dirois-je volontiers à tous ceux que le Ciel deſtine au miniſtere évangélique, venez être témoins comme nous des merveilles extraordinaires que notre Dieu opere au milieu des Nations;

venez partager nos travaux, & au milieu des plus accablantes fatigues vous éprouverez par vous-mêmes, du moins en certains momens, combien le Seigneur eſt doux.

Je finis, mon Révérend Pere, & je vous conjure, en finiſſant, de vouloir bien faire part au public de cette relation : les impreſſions qu'elle fera ſur les eſprits & ſur les cœurs, ne peuvent être que ſalutaires. Je connois le caractere & le génie de notre Nation. Il faut néceſſairement à la jeuneſſe Françoiſe de l'amuſement, il ne s'agit que de le choiſir, & je ſuis ſûr que dans Paris & dans les Provinces il ſe trouvera quantité de jeunes perſonnes qui dans leurs momens de loiſir aimeront mieux s'inſtruire & s'édifier par la lecture utile d'une

hiſtoire pieuſe & véritable, que de ſe perdre & ſe corrompre par la lecture dangereuſe de tant d'hiſtoires impies & fabuleuſes dont on nous dit que la France eſt aujourd'hui inondée : vous n'en ferez cependant que ce qu'il vous plaira. Quelque parti que vous preniez, ſoyez perſuadé que rien ne ſera jamais capable d'affoiblir les reſpectueux ſentimens avec leſquels je ſuis dans l'union de vos ſaints Sacrifices,

MON REVEREND PERE,

DE V. R.

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur .....

# LETTRE
## D'UN
## MISSIONNAIRE
## DE DAMAS.

# EXTRAIT
## DE LA LETTRE
*D'un Miſſionnaire de Damas au Pere Procureur des Miſſions du Levant.*

MON RÉVÉREND PERE.

*P. X.*

J'ÉTOIS à Seyde ſur le point de partir pour Damas, ſelon l'ordre que j'en avois reçu de mes Supérieurs, lorſque ma deſtination changea; je fus obligé de prendre une autre route, & d'aller paſſer quelque mois dans les

montagnes de l'Anti-liban. Comme le Patriarche des Maronites devoit faire bien-tôt publier le Jubilé dans toute l'étendue de son Patriarchat, on crut que je pourrois aider nos Missionnaires qui alloient être extraordinairement occupés. Quoiqu'on m'eût beaucoup vanté le séjour de Damas, je vous avoue, mon Révérend Pere, que je sentis plus de penchant pour les montagnes ; c'est-là que l'on peut dire avec vérité que l'on sert Dieu pour lui-même & avec un parfait désintéressement. La délicatesse n'a aucune part à la vie qu'on y mene, & l'amour propre ne sçauroit se retrouver dans les fonctions qu'on y exerce. J'étois charmé d'ouvrir par-là ma carriere, & de consacrer par une si pénible Mission les prémices de mon apostolat.

Pour

Pour m'y préparer, on m'envoya à notre réſidence d'Antoura : dès que je fus arrivé, je me mis à étudier l'Arabe. Je le fis avec application, & même avec avidité, & bien-tôt j'en ſçus aſſez raiſonnablement pour ne pas être tout-à-fait inutile. Cependant comme j'étois encore bien neuf dans une langue étrangere & difficile, & que j'en ignorois les délicateſſes, je m'imaginai que je n'aurois autre choſe à faire dans ces montagnes qu'à pratiquer la patience : mais j'appris par mon expérience qu'il eſt bon de s'abandonner aveuglément à la conduite de la Providence, & que pour peu que l'on ait de bonne volonté, on trouve toujours du bien à faire. Le zele peut ſuppléer à tout. On proportionna mes emplois à mes talens. Tan-

dis que nos Peres alloient avec des fatigues incroyables faire de tous côtés des excursions évangéliques pour engager les Fideles à profiter de la grace annoncée, on me chargea d'instruire la jeunesse des vérités de notre sainte Religion ; & des enfans grossiers & ignorans furent la portion chérie du troupeau qu'on me confia. Ce n'est pas à la vérité ce qu'il y a de plus brillant dans le ministere, mais c'est peut-être ce qu'il y a de plus essentiel : ainsi en ont pensé les Ignaces & les Xaviers nos peres & nos maîtres, & je ne crains point de le dire, si cet exercice n'étoit pas quelquefois un peu négligé, certaines Missions ne feroient pas tant de bruit, mais elles feroient souvent plus de fruit : quoi qu'il en soit, j'avois part au bien qui se

faiſoit, j'étois content. Je commençai d'abord par me preſcrire dans mes inſtructions une méthode facile, nette, préciſe; & Dieu bénit ce travail. Je parcourus différens villages; j'y aſſemblai les enfans; je trouvai par-tout peu de lumieres, mais beaucoup de docilité. Au reſte je comptois n'avoir ſous ma direction que la tendre jeuneſſe: mais les peres & les meres deſtitués de tous ſecours ſpirituels, n'étoient pas plus éclairés que leurs enfans, & ils avoient plus beſoin de caréchiſtes que de prédicateurs. Par-là mes fonctions furent plus étendues: mon travail augmenta, & je devins, ſinon l'homme univerſel, du moins l'homme néceſſaire de la Miſſion. Mais, graces en ſoient rendues au Pere des miſéricordes, je fus en état de faire face

à tout, & le succès surpassa mes espérances.

Des villages, je me transportai dans les cabanes : là, recommencerent mes occupations. Cette distinction de villages & de cabanes vous surprend sans doute : je vais vous expliquer ce mystere. C'étoit le tems auquel on commençoit de travailler aux soies. Quand une fois cette saison est venue, la plupart de nos montagnards quittent leurs habitations, & se retirent à la campagne dans des jardins remplis de meuriers blancs uniquement destinés à la nourriture des vers à soie : c'est dans ces vastes jardins que chaque famille dresse sa cabane faite de branches d'arbres de 15 à 20 pas en longueur sur 6 à 7 en largeur. Ils nourrissent dans ces cabanes quantité de vers à

ſoie qu'ils mettent ſur des eſpeces de claies faites de joncs & de roſeaux à 5 ou 6 étages les unes ſur les autres. Ces compartimens occupent toute la cabane, à la réſerve de deux chemins étroits pratiqués à droite & à gauche pour porter à manger aux vers ; ce qui ſe fait régulierement deux fois le jour, à ſix heures du matin & à ſix heures du ſoir.

Un jour que j'étois à la porte d'une de ces cabanes, le maître à qui elle appartenoit, me pria d'y entrer, & d'y donner ma bénédiction : je n'étois pas encore fait aux mœurs du pays ; j'eus quelque répugnance à faire cette cérémonie ; un de nos Peres avec qui j'étois lorſqu'on m'adreſſa la parole, s'apperçut de mon embarras, & me dit que les Maronites avoient

une si haute estime des Missionnaires, que si quelqu'un d'eux n'étoit venu les visiter, & bénir leurs cabanes dans le tems des soies, ils augureroient mal de leurs travaux. Ce discours m'enhardit, j'entrai, & je fis ce qu'on souhaitoit de moi. J'avois souvent visité nos Manufactures en France, & jamais aucun ouvrier ne m'avoit fait pareille proposition. Pardon, mon Révérend Pere, je ne me rappellois pas en ce moment l'oracle de Jesus-Christ, qui nous assure qu'on trouve quelquefois plus de foi chez les étrangers que parmi les enfans d'Israël. Après avoir prié Dieu selon la coutume, j'examinai cette petite maison bâtie à la hâte, & je la trouvai faite avec beaucoup d'industrie : les vers à soie sur-tout attirerent ma cu-

riosité, & fixerent mes regards. Je remarquai qu'ils étoient immobiles, & qu'ils tenoient la tête élevée. J'en demandai la raison à celui qui présidoit aux ouvrages; il me fit entendre que ces vers étoient dans leur premier jeûne, qui duroit environ trois jours; qu'ils avoient encore deux autres jeûnes à passer, que ces jeûnes ne seroient pas de si longue durée que le premier; qu'après le troisieme ces vers s'attacheroient à de petits faisceaux d'épines, & que sur ces faisceaux ils fileroient leurs soies: c'étoit un homme du métier, je le crus sur sa parole, & je ne jugeai pas à propos de pousser plus loin mes questions.

C'est ainsi que les Chrétiens des Montagnes s'occupent pendant deux ou trois mois de l'année à cultiver ce qui fait leurs

plus grandes richesses, c'est-là proprement le tems de leur récolte, & c'est pour les Missionnaires le tems d'une abondante moisson. Au reste ces Missions sont extremement pénibles, & ces premiers essais de mon zele m'ont fait sentir la vérité de ce que j'avois entendu dire autrefois en France à un de nos Peres: que les croix sont par-tout l'apanage de l'Apostolat, & qu'on a beaucoup à souffrir ailleurs qu'au Maduré & qu'en Canada.

Ces cabanes sont souvent fort éloignées les unes des autres; quelquefois même elles sont placées sur des rochers escarpés & presque inaccessibles. Le croiriez-vous, mon Révérend Pere, c'est-là où la charité de Jesus-Christ porte avec plus d'ardeur nos ouvriers évangéli-

ques : ils comptent pour rien les plus accablantes fatigues quand il s'agit d'établir ſolidement le Royaume de Dieu parmi tant de gens dont il ſemble que le Ciel nous ait particulierement confié les ames. Helas ! ſans nous, ils n'entendroient jamais parler de la Religion, & environnés de Nations infideles, peut-être retomberoient-ils dans l'infidélité. Nous ne les quittâmes que quand ils quitterent la plaine pour retourner dans leurs montagnes, & nos travaux ne finirent qu'avec les leurs.

A peine cette Miſſion fut-elle achevée, que mes Supérieurs m'en deſtinerent une autre, & me firent l'honneur de m'aſſocier à un Confeſſeur de Jeſus-Chriſt. C'étoit un Miſſionnaire fervent & intrépide qui, allant il y a quelques années en Mé-

ſopotamie pour conſoler les Chrétiens de cette Egliſe abandonnée, eut le bonheur & la gloire de ſouffrir la priſon, les fers, & d'autres incommodités pour la querelle de ſon cher Maître ; quel aiguillon pour mon zele naiſſant, mon Révérend Pere !

On nous envoyoit à la découverte d'un pays où nous n'avions encore pu pénétrer juſqu'alors. Pour réuſſir plus ſûrement dans cette ſainte entrepriſe, nous cultivions depuis long tems l'amitié d'un Chrétien accrédité dans le canton, & c'étoit lui qui devoit nous en faciliter l'entrée, & nous ſervir d'introducteur auprès de ſes compatriotes. Nous eûmes bien de la peine à le gagner : d'abord il paroiſſoit entierement éloigné de nous, il ne vouloit point re-

connoître Athanase pour le vrai Patriarche, & donnoit aveuglément dans les erreurs du schismatique Cyrille, dont il avoit épousé le parti. Quel obstacle à vaincre! Il falloit l'affectionner à la Catholicité avant de l'affectionner aux Catholiques: aussi ne fut-ce pas l'ouvrage des hommes, ce fut l'ouvrage du Tout-puissant. Dieu qui tient en main la clef des cœurs, & qui des pierres sçait, quand il lui plaît, en faire des enfans d'Abraham, changea tellement ce schismatique entêté, qu'il l'engagea à renoncer à ses erreurs, lui & toute sa famille. Revenu dans le sein de l'Eglise, la premiere & la plus sûre marque qu'il voulut donner de la sincérité de sa conversion, ce fut de nous appeller, & de nous promettre un libre accès chez eux

de sa nation. Il nous a depuis tenu parole : il nous a accompagné par-tout, & toujours il a exhorté ceux qui l'environnoient à nous écouter favorablement.

Quand le moment heureux marqué par la Providence fut arrivé, nous partîmes avec des transports incroyables de joie pour aller travailler à cette vigne nouvelle : nous prîmes les habillemens des gens du pays pour pouvoir passer plus librement, & ce fut au commencement de l'année derniere que nous nous mîmes en marche. Sur notre chemin nous vîmes de grandes campagnes toutes remplies de coton. En ce pays le coton ne vient point sur les arbres comme en Amérique : on le seme tous les ans, & chaque grain de semence jetté en terre

pouſſe une tige haute de deux pieds avec quantité de branches, ſur leſquelles croît un fruit de la groſſeur d'une noix. Ce fruit étant mûr, on en tire cinq ou ſix petits grains de ſemence avec le coton blanc comme la neige, & la coque qui l'environne, n'eſt pas plus épaiſſe que le parchemin le plus fin.

Nous arrivâmes enfin au terme fortuné de notre Miſſion, après bien des fatigues cauſées & par la longueur du voyage & par les chaleurs qui étoient encore grandes en ce tems-là. C'eſt un pays où il y a pluſieurs gros Villages au pied d'une haute Montagne que les Arabes appellent *Jubal Chek*, c'eſt-à-dire la montagne du Vieillard, parce que pendant toute l'année elle eſt toujours couverte de neige: vous ſentez l'alluſion. A notre

arrivée nous allâmes droit chez ce brave Chrétien, sur lequel nous comptions beaucoup. Nous ne fûmes pas trompés, il nous reçut avec des démonstrations de joie & une effusion de cœur qu'il est difficile d'imaginer : il étoit presque nuit quand nous arrivâmes.

D'abord qu'il sçut que nous étions les Missionnaires qu'il attendoit, il accourut avec empressement pour nous recevoir à la porte de son logis. La premiere chose qu'il fit en nous abordant, ce fut de nous prendre la main droite, de la baiser & de la porter sur sa tête en signe de respect : il s'adressa ensuite au Pere que j'accompagnois, & il lui parla en ces termes : Pere, que tu sois le bien venu ; au moment que tu arrivois, je te portois dans mon

esprit & dans mon cœur ; la bénédiction du Ciel est descendue sur moi & sur toute ma famille par ta présence & celle de ton compagnon que voilà : je compte ce moment pour un des plus heureux de ma vie, puisqu'enfin voici les Anges du Seigneur qui viennent m'honorer de leur visite, & qui apportent dans notre pays l'abondance & la paix. Je loue l'Auteur de toutes choses, & je le remercie d'avoir procuré aujourd'hui un si grand bonheur à ma nation : entre, Pere, entre dans ma maison, où tu pourras commander, & tu seras obéi. Ces complimens qui nous paroissent avoir quelque chose d'emphatique, sont du goût des Orientaux ; & ils ont en Arabe une noblesse, des beautés, des graces que notre langue ne sçau-

voit rendre. Le Pere y répondit de son mieux, & rendit politesses pour politesses.

Après les premieres civilités on nous conduisit dans un grand appartement où étoient assemblées plusieurs personnes, qui, à l'exemple du Pere de famille, vinrent tous nous baiser la main. Nous remarquâmes parmi ces Chrétiens un jeune enfant de cinq ans qui s'approcha de nous, se mit à genoux, & nous demanda notre bénédiction: nous fûmes surpris de voir tant de sagesse dans un âge encore si tendre. Cet enfant avoit été nommé Jean au Baptême, & *Richesses de Dieu* étoit son surnom. La coutume est parmi les Arabes qu'aucun enfant mâle ne porte le nom de son pere; le chef de la famille en impose un autre que le sien à l'enfant nouvel-

lement né ; alors le pere de l'enfant perd son surnom, & n'est plus appellé que Pere de tel, par exemple, *Pere de Richesses de Dieu.*

*Richesses de Dieu* étoit un de ces beaux caracteres que la nature & la grace semblent avoir formés comme de concert pour le bonheur & la consolation d'une famille chrétienne ; à une physionomie heureuse, à une ingénuité charmante il joignoit & un naturel doux & un grand desir d'apprendre. Il nous fit sur la religion plusieurs questions que nous eussions admirées dans un âge plus avancé ; il nous conjura de l'instruire, jusqu'à nous causer une espece d'importunité toujours agréable à des Missionnaires qui cherchent Dieu. Je vis bien que dans cette nouvelle Mission j'allois

reprendre mon emploi de Catéchiste. Je jettai les yeux sur lui pour m'aider dans mes fonctions ; vous verrez par la suite qu'il me servit utilement.

Il y avoit dans la chambre où nous fûmes introduits, un grand tapis fait de poils de chevre ; nous nous y assîmes à la mode du pays. Le Pere s'informa de la disposition des esprits à notre égard : on lui répondit que nous aurions tout lieu d'être contens de notre voyage ; qu'on nous écouteroit volontiers, & que nos instructions seroient bien reçues. On servit ensuite le souper ; on apporta un panier de jonc rempli de grands pains plats, & déliés à peu près comme du parchemin ; on n'en mange point d'autres à la campagne : le maître du logis nous en distribua fort abondamment, & plus

que nous n'en eussions pu manger en quatre jours : c'est la maniere des Arabes ; ils prétendent par-là faire connoître qu'ils sont libéraux, & que l'abondance regne chez eux. Vous allez voir qu'un peu plus de gout & de propreté ne gâteroit rien. Chacun prit sa place autour du panier ; on servit en même-tems trois plats de terre en forme de coupes, le premier étoit rempli de ris si mal assaisonné, qu'il n'y a que les Arabes qui en puissent manger ; dans le second étoit une espece de vin cuit, qui a assez de rapport avec le miel, & dans le troisieme, il y avoit quantité de morceaux de fromage, qui nageoient dans de l'huile : un François délicat auroit été embarrassé de choisir. Tout cela fut servi sans nappes, sans assiettes, sans cuilliers, sans

fourchettes. Pour boisson, nous avions de l'eau dans un grand vase de terre, où tout le monde buvoit. Voilà le repas de réception, & le plus grand régal que nous fimes pendant la Mission; car les Arabes qui se contentent de peu, ne font guere de plus grands extraordinaires. Comparez cette vie avec celle de nos Missionnaires de France, quelque dure, quelque mortifiée qu'elle soit, & vous en sentirez aisément la différence. Il est vrai qu'après le repas on apporta une pipe de Tabac; le maître de la maison l'alluma, & nous la présenta pour fumer. Nous nous en excusâmes le mieux qu'il nous fut possible; nous lui fîmes entendre que ce n'étoit point la coutume de notre pays. Il parut satisfait de nos excuses, & il les accepta.

Tandis qu'on fumoit, il nous faisoit mille questions sur la France, dont il avoit oui raconter beaucoup de merveilles. Nous vîmes entrer une troupe de Chrétiens, qui venoient nous témoigner la joie qu'ils avoient de notre arrivée; ils étoient tous Grecs & Suriens. Leurs démonstrations nous firent d'autant plus de plaisir, que nous n'espérions pas d'abord faire chez eux de grands fruits, à cause des mauvaises impressions que leur laissent de nous certains Curés Schismatiques qui les visitent de tems en tems, & qui dans leurs visites, songent moins à les instruire de la Religion, qu'à les prévenir & à les indisposer contre les Religieux Missionnaires: mais Dieu rendit inutiles, & fit même tourner à notre avantage ces sourdes pratiques du

Schisme & de l'impiété.

Déja le bruit de notre arrivée s'étoit répandu, & le lendemain tout le village vint à nous avec confiance. Comme il n'y avoit point d'Eglise dans cette Bourgade, nous fûmes obligés de dresser dans une grande salle la Chapelle que nous avions apportée avec nous; c'étoit là où l'on s'assembloit. Le Pere ouvrit la Mission par un discours si vif & si pathétique, que la plupart de ses Auditeurs fondoient en larmes. Que ne nous promettoit pas un pareil début? Voici l'ordre des exercices. La Priere du matin étoit suivie de la Messe, & la Messe d'un Sermon. Après le Sermon, ces bonnes gens qui étoient avides d'apprendre le chemin du ciel, se partageoient; les uns alloient au Pere, qui leur faisoit une instruction fami-

liere ; les autres venoient à moi : je leur expliquois & les points capitaux de la Religion, & la maniere de prier. Je ne ſçavois guere d'Arabe, je m'exprimois aſſez mal ; cependant j'étois écouté. La ſimplicité de mes Auditeurs me charmoit : il ſe trouvoit parmi eux des gens âgés, qui, après avoir appris le *Pater*, l'*Ave* & le *Credo*, me prioient de les leur faire répéter devant tout le monde ; & bien-tôt ceux qui étoient moins avancés en âge, les imitoient. Toute la matinée ſe paſſoit dans ces ſaints exercices. Après dîner, tandis que le Pere alloit viſiter les malades & conſoler les affligés, j'aſſemblois mes chers enfans, & je commençois le Catéchiſme. *Richeſſes de Dieu*, à qui j'avois donné des leçons particulieres, faiſoit le petit Apôtre ;

il se transportoit dans tous les lieux où l'on avoit coutume de jouer ; il haranguoit ses camarades. Le jeu, leur disoit-il, est défendu pendant la Mission ; c'est offenser Dieu de s'y amuser jusqu'au départ des Peres. Dieu donnoit de la force aux paroles de cet enfant Missionnaire : ses Compagnons le suivoient. A la tête de sa troupe, il entroit dans la Chapelle les yeux baissés, les mains jointes : Pere, me disoit-il, apprens-nous à connoître, à aimer, à servir, à prier le grand Dieu que tu nous prêches. Son exemple inspiroit à toute sa suite de la modestie, de l'attention, de la docilité, & en ce moment je croyois être non pas au milieu d'une troupe d'enfans légers, mais de petits Anges ; & ce spectacle m'a tiré plus d'une fois les larmes des

yeux,

yeux. Jugez, mon Révérend Pere, avec quelle ardeur, quelle affection, quel zele je me livrois alors à mes fonctions. A l'inſtruction Chrétienne ſuccédoit une Prédication; nous finiſſions par la Priere du ſoir, & chacun ſe retiroit en nous donnant mille bénédictions. Chacun ſe retiroit; je me trompe, il en reſtoit pluſieurs qui nous retenoient bien avant dans la nuit, & qui ne pouvoient ſe laſſer d'entendre parler de Dieu. Nous étions ſi accablés, que nous avions à peine le tems de ſatisfaire à nos exercices ſpirituels, & de prendre, couchés ſur la dure, quelques momens de ſommeil. Ah! que des jours ſi pleins nous paroiſſoient couler vîte! Malgré les bénédictions abondantes que Dieu répandoit ſur cette Miſſion, nous laiſſâ-

mes cependant l'ouvrage imparfait. Des besoins plus pressans obligerent nos Supérieurs à nous rappeller ; il fallut malgré nous, nous arracher à un troupeau si cher : mais nous ne désespérons pas de revenir un jour couronner la bonne œuvre, & y mettre la derniere main. Je ne vous parlerai point des regrets dont on nous honora, des larmes dont on nous arrosa ; ce sont de légeres consolations que Dieu ménage quelquefois aux Missionnaires, moins pour les récompenser de leurs travaux, que pour animer leur zele, & le soutenir.

De retour à Damas, nous n'y fîmes pas un long séjour ; & l'obéissance qui nous y avoit rappellés, nous renvoya bien-tôt dans un village pour visiter quelques familles Chrétiennes qui

demandoient depuis long-tems des Miſſionnaires. C'eſt en ce lieu que ſont les fameuſes ſources de Damas : il y en a une entre autres qui jette de l'eau en ſi grande abondance, qu'on croiroit que c'eſt un grand fleuve qui ſort du creux d'un rocher.

Les habitans de ce village ſont preſque tous Turcs, mais beaucoup plus humains, & moins ennemis des Chrétiens que ceux de Damas : nous l'avons éprouvé par nous-mêmes. Nous allâmes rendre viſite au Chef de la Bourgade. Il paſſe pour une des meilleures têtes du pays, & pour un de ceux qui entend le mieux ſa Loi. Nous en fûmes favorablement accueillis ; il nous dit obligeamment, qu'il avoit beaucoup de conſidération pour des perſonnes comme nous, & qu'une des

choses que leur Prophete leur avoit recommandées plus instamment, c'étoit de nous traiter avec bonté; qu'au reste, il nous prenoit sous sa protection; que nous pouvions aller en liberté par-tout où nous voudrions, sans craindre que personne dans tout son district osât nous faire insulte. Ce langage nous surprit, & ce qu'il nous dit de son Prophete, nous parut une énigme difficile à deviner. Je vous en donnerai bien-tôt l'explication. Nous le remerciâmes de ses bontés, & nous nous servîmes avantageusement de cette permission pour exercer nos fonctions auprès des Chrétiens, & pour avoir un accès facile auprès des Turcs, qui nous recevoient volontiers, & sembloient nous écouter avec plaisir: deux même d'entre eux, nous avoue-

rent que la véritable Religion étoit celle des Chrétiens.

Nous eûmes dans cette petite excursion, un sujet de consolation bien sensible : c'est un de ces coups de miséricorde, qu'un Dieu infiniment bon, & qui ordonne tout pour le bonheur de ses élus, ménage quelquefois à certaines ames prédestinées.

Un Surien plus qu'octogénaire, étoit presque perclus de tous ses membres depuis 18. ans, & aveugle depuis dix : il avoit une foi ardente & vive ; & depuis si long-tems étendu sur le lit de douleurs, toujours il avoit supporté son mal avec une résignation & une patience admirable. Quoique ses infirmités & son grand âge lui fissent sentir qu'il touchoit aux portes de la mort, il se flatoit, & disoit même à ceux qui l'environnoient, qu'il

ne mourroit point qu'il n'eût eu la consolation de voir quelqu'un des oints du Seigneur. Une si ferme confiance ne pouvoit venir que de quelque pressentiment secret que lui imprimoit l'Esprit Saint. Quoi qu'il en soit, dès que ce bon vieillard sçut notre arrivée : Voilà, s'écria-t-il, les promesses du Ciel accomplies ; c'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez partir en paix votre serviteur. Il nous députa des gens de sa maison, pour nous supplier de nous transporter chez lui, ne pouvant pas venir nous chercher lui-même. Nous y courûmes ; nous le trouvâmes au milieu d'une nombreuse famille qu'il édifioit par sa constance, & dont il se faisoit respecter par sa vertu. Il nous parla en des termes & avec des sentimens dignes d'une ame

vraiment Chrétienne : la Religion, mon Révérend Pere, a par-tout ſes Héros.

Mon Pere, dit-il, au Miſſionnaire que j'accompagnois, vous êtes des Anges ſecourables qui portez par-tout l'inſtruction, la lumiere & la bénédiction. Depuis bien des années je ſouhaitois de vous voir, & j'avois toujours eſpéré que ſur la fin de mes jours, j'aurois cette conſolation. Je ſens bien maintenant que c'eſt Dieu lui-même qui avoit gravé cette douce eſpérance dans mon cœur. Mes vœux ſont accomplis ; je n'ai plus de regret de mourir : vous venez à propos pour recevoir & mes derniers ſoupirs, & le dernier aveu de mes foibleſſes. Animez-moi dans mes combats ; faites couler ſur moi le Sang de Jeſus-Chriſt ; appli-

quez-moi ſes mérites ; nourriſſez-moi de ſa chair, & par les Sacremens de la ſainte Egliſe Catholique, mettez le comble à ma félicité, & le ſceau à ma prédeſtination. Je ſens que je ſuis proche de ma fin. Quel bonheur pour un pécheur comme moi d'expirer entre vos bras ; de pouvoir en expirant remettre ma conſcience entre vos mains, & mon ame entre les mains du Seigneur ! Hâtez-vous de me purifier par le Sacrement de pénitence, & aidez-moi à bénir les miſéricordes infinies de notre Dieu.

A ces tendres & touchantes paroles, ſes fils & ſes petits-fils qui étoient autour de ſon lit, fondoient en larmes, & je ne pus retenir les miennes. La Religion, mon Révérend Pere, fait quelquefois ſur nous des impreſ-

ſions dont nous ne ſommes pas les maîtres. Le Miſſionnaire, auſſi pénétré que nous, l'embraſſa pluſieurs fois, & l'exhortoit à profiter de ce dernier ſecours que le Ciel lui offroit, & à conſommer le grand ouvrage de ſa ſanctification. Nous les laiſſâmes enſemble. Le malade lui fit une confeſſion générale, ſouvent entrecoupée de pleurs & de ſanglots. Toute la famille rentra, tous ſe proſternerent; le bon Patriarche les bénit. On le communia. A la vûe de ſon Dieu, les tranſports de ſa ferveur & de ſa piété redoublerent. On lui préſenta un Crucifix, qu'il baiſoit amoureuſement, & les levres collées ſur celles de ſon divin Maître, il expira doucement, tranquillement dans le baiſer du Seigneur. Quelle mort, mon Révérend Pere! J'en fus

si frappé, que je ne pus m'empêcher de dire à toute la famille désolée : Mes enfans, ou la Religion nous trompe, ou vous êtes les fils d'un Saint ; & je leur fis remarquer que jamais le Schisme & l'Infidélité n'offroient de pareils spectacles. On nous rendit mille actions de graces. Nous donnâmes aux autres familles Chrétiennes, le tems & les soins nécessaires ; mais cet évenement singulier fut ce qui signala notre course apostolique ; nous ne pouvions nous lasser de l'admirer, & à notre retour, ce fut pendant tout le chemin le sujet de nos entretiens. Mon Compagnon m'avoua que jamais en sa vie il n'avoit ressenti une joie plus douce & plus pure, & que ce seul moment ne l'avoit que trop bien payé de ses fatigues passées ; je le crus

aiſément, à en juger ſeulement par ce qui s'étoit paſſé dans mon propre cœur.

Un Grec de cette Bourgade qui faiſoit voyage avec nous, & qui comme nous, venoit à Damas, me dit que j'avois paru curieux de ſçavoir pourquoi Mahomet avoit particulierement recommandé les Religieux Chrétiens à ſes Sectateurs: ſi vous voulez, ajouta-t-il, en ſçavoir la raiſon, & pénétrer à fond ce myſtere, je vous adreſſerai à un habitant de la ville où nous allons, il eſt en état de vous en inſtruire; c'eſt un homme ſçavant dans la Loi, fort verſé dans l'hiſtoire du Pays, & qui volontiers vous fera part de ſes lumieres. Il me nomma le Docteur en queſtion; l'avis me parut bon, je ne crus pas devoir le négliger; j'étois bien aiſe d'é-

claircir un point dont j'avois déja oui parler si diversement. Lorsque j'étois encore en France, & que je me disposois à ces Missions, j'avois lu avec attention ce que nos doctes rapportent & de Mahomet, & de l'Alcoran; j'avois lu en particulier l'article de Bayle sur ce Prophete. Je voulus donc me mettre au fait, & mon premier soin depuis mon retour à Damas, a été d'approfondir l'affaire. Voici ce que j'ai découvert par mes recherches.

Je me rendis chez l'homme que l'on m'avoit indiqué: c'étoit un Chrétien, & en cette qualité je l'interrogeai avec plus d'aisance & de liberté. Je le mis tout d'abord sur le point d'histoire proposé. Est-il vrai, lui dis-je, que le Prophete des Musulmans leur ait ordonné de mé-

nager les Religieux Chrétiens? Rien n'eſt plus vrai, me répondit-il. Mais, repartis-je, nos François, je dis même ceux qui ſe piquent d'une érudition plus profonde, gardent ſur cela un profond ſilence, & nous n'en découvrons aucun veſtige dans leurs Ecrits. Cela peut être, dit-il: mais la choſe n'en eſt pas moins certaine, & vous me permettrez de vous dire, qu'avec toute leur ſcience, nous ſommes en ce point plus croyables qu'eux, parce que nous avons des lumieres & des pieces qu'ils n'ont pas. Au même moment il tira de ſes papiers un ancien Manuſcrit qu'il me montra; il étoit écrit en Arabe, & c'étoit toute l'hiſtoire de Mahomet, racontée fort au long. Tenez, me dit-il, vous ſçavez notre langue, liſez; ſans entrer

dans une diſcuſſion inutile, & d'odieuſes comparaiſons, voilà de quoi terminer le différend entre vos François & nous. Je lus ce Manuſcrit, ou plutôt je le dévorai; & comme je ne voulois pas me contenter de le lire une fois, je le priai de me le laiſſer pour quelques jours; il y conſentit de la maniere la plus obligeante. En voici un extrait fidele, du moins quant à ce qui concerne notre queſtion. Si j'y ai trouvé quelque choſe d'un autre gout, vous ne me pardonneriez pas ſi je le rapportois; cela ſeroit étranger à mon ſujet: je laiſſe ce ſoin à ces Auteurs, qui, pour ſe mettre au ton de notre ſiecle, farciſſent leurs livres de mille impiétés, de mille obſcénités, & qui ne reſpectent ni les Mœurs, ni la Religion.

Selon ce manuscrit, Mahomet étoit de la Mecque. Sa naissance fut obscure : comme il avoit des sentimens élevés, il pensa à se tirer de la misere, & à faire fortune. Trop connu dans son pays pour pouvoir s'y distinguer, il vouloit passer dans une terre étrangere. La famine qui désoloit sa patrie, lui en fournit l'occasion, il la saisit, & se joignit à une caravane de ses compatriotes, qui furent obligés de venir chercher du blé jusques dans le Havran, parce qu'on n'en trouvoit point ailleurs. Le Havran est à deux journées de Damas du côté du Midi ; c'est un canton où les terres sont extremement & constamment fertiles. Dans les plus mauvaises années il y croît toujours du blé en abondance, & ce blé passe pour le meilleur

qui soit dans toute la Syrie. Dans cette contrée il y avoit alors un Religieux nommé Sergius, homme sévere & régulier, mais entierement dévoué à la secte, & opiniâtrément entêté des erreurs d'Arius, dont il étoit un des plus ardens & des plus zélés défenseurs. Parmi ces étrangers venus de la Mecque, Sergius apperçut le jeune Mahomet; sa physionomie le frappa. Il vit un jeune homme bien fait, & qui avoit dans l'air je ne sçai quoi de noble & de distingué. Ses entretiens le charmerent; il lui trouva de la vivacité dans l'esprit, & il le crut capable de quelque chose de grand. Il se l'attacha, & il lui proposa de le garder chez lui pendant plusieurs années. Quand la propoposition n'auroit pas été conforme à ses inclinations, le jeune

Arabe l'auroit acceptée par besoin : il se fit donc, non pas le domestique, mais le disciple du Religieux Surien. Naturellement souple & pliant, il parut docile à son nouveau maître ; il écouta ses leçons, & il les gouta. Né dans le sein de l'idolatrie, il en reconnut toute l'inconséquence, & bien-tôt il abjura un culte grossier & superstitieux : mais il ne sortit d'un précipice que pour retomber dans un autre, & en devenant Chrétien, il devint hérétique, & hérétique Arien. Les Ariens nient la Divinité du Verbe : ils veulent que Jesus-Christ soit une créature parfaite, mais toujours une simple créature. De-là les grandes idées que les Musulmans ont de Jesus-Christ : ils le regardent, non pas comme un Dieu, mais comme un Prophete

& comme un très-grand Prophête : c'eſt la remarque du manuſcrit que je cite.

Inſtruit des vérités du Chriſtianiſme, Mahomet forma le deſſein d'en inſtruire ſa patrie, & de retirer ſes concitoyens de l'abîme de l'idolâtrie où ils étoient plongés. Plein de ce projet qu'il méditoit, il retourna à la Mecque. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il commença à dogmatiſer; & il n'eut pas beaucoup de peine à détruire la multiplicité des Dieux.

A la loi payenne qu'il avoit abolie, il falloit en ſubſtituer une autre. Ses premiers ſuccès l'enhardirent, & il eut l'ambition de devenir Légiſlateur. Il étoit naturel qu'il choiſît la loi des Chrétiens ; il en avoit fait profeſſion, & il en avoit une teinture plus que ſuperficielle :

mais elle étoit trop répandue dans l'Univers; jamais il ne seroit venu à bout de s'en faire passer pour l'auteur; & encore une fois il vouloit passer pour Légiſlateur. D'ailleurs il n'y trouvoit rien de capable de frapper des eſprits groſſiers, & de flater des cœurs ſenſuels. Les Juifs ne faiſoient plus un corps ni de nation ni de religion; ils étoient errans & diſperſés par tout le monde. Il crut mieux trouver ſon compte chez eux, & il ſe perſuada qu'en ſe parant de leurs dépouilles, le larcin ſeroit moins reconnu : il eut donc recours à la loi Judaïque, & il en détacha quantité de pratiques qui compoſent une partie de la ſienne.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir inventé une nouvelle religion, il falloit l'établir ſolidement &

perpétuer ce grand ouvrage? son éloquence naturelle & le talent qu'il avoit de contrefaire le Prophete, attirerent en peu de tems beaucoup de monde à son parti. Il se trouva cependant des hommes indociles & opiniâtres qui refuserent de l'écouter, & qui prirent la résolution de se défaire du nouveau Dogmatiste. On l'avertit de ce qui se tramoit contre lui. Il se sentoit assez de manége pour être Législateur, mais pas assez de courage pour être Martyr: ainsi il prit le parti de la fuite, & accompagné d'un grand nombre de ses sectateurs, il se retira à Médine, où il fut reçu comme un homme envoyé de Dieu.

Jusques-là il n'avoit employé que la voie d'exhortation pour introduire sa nouvelle secte: mais comme les choses n'al-

loient pas assez vîte conformément à ses desseins, il voulut, pour précipiter les évenemens, se servir de la voie des armes; elle lui parut plus courte. Il se mit à la tête de quelques Arabes déterminés, & il marcha contre sa patrie. Il y fit passer au fil de l'épée tous ceux qui s'étoient opposés à son entreprise. Ce coup hardi & heureux grossit ses troupes: bien-tôt il se trouva à la tête d'une formidable & nombreuse armée; il se rendit maître d'une grande étendue de pays; il parcourut en conquérant les Provinces voisines, & il pénétra jusques dans le Havran, où il avoit paru quelques années auparavant dans un équipage bien différent. Il y retrouva Sergius son ancien maître: il eut plusieurs conférences avec lui; il en reçut de

nouvelles instructions. Ces pourparlers allarmerent ses disciples, ils en prirent ombrage ; & comme Sergius étoit un homme dur & austere, ils appréhenderent qu'il n'engageât leur chef, à qui ils avoient juré une obéissance aveugle, à leur imposer des loix trop onéreuses. Cette crainte, peut-être mal fondée, leur fit prendre un parti violent, dont Sergius fut la victime, & ils l'égorgerent pendant la nuit. L'histoire remarque que les auteurs du meurtre avoient fait auparavant une débauche dans laquelle ils s'étoient enivrés ; que c'est la principale raison pour laquelle Mahomet a défendu le vin, dont il croyoit que l'excès avoit donné occasion à une action si détestable. Le manuscrit ajoute que pour honorer la mémoire de Sergius,

dont le Légiſlateur avoit reçu tant de bons offices, il avoit recommandé les Religieux chrétiens à ſes ſectateurs.

Voilà ce que j'ai lu de mes propres yeux, & ce ſyſteme paroît aſſez vraiſemblable. Seroit-ce donc là le fameux Teſtament dont parle Bayle à l'article de Mahomet, & ſur lequel dans ſes Notes il fait une longue diſſertation ? Je ne ſçaurois le croire. Il dit que ce manuſcrit fut apporté de l'Orient par le Pere Pacifique Scaliger Capucin, traduit en Latin par Gabriel Sionita, imprimé à Paris en 1630. à Roſtoch en 1638. & à Hambourg en 1690. & que l'original trouvé dans le Monaſtere des Religieux du Mont-Carmel, a été mis à la Bibliotheque du Roi. Il ajoute que les ſentimens des plus habiles

Critiques sont partagés sur l'authenticité de cette piece ; que Grotius, Voetius, Bespiers, & plusieurs autres sçavans ministres la croient supposée ; que Saumaise, Hinkelman & Ricault la croient légitime. Il ne me convient point d'entrer dans ces contestations. Comme la piece dont je parle est une piece toute différente de ce testament vrai ou prétendu, je m'en tiens à ce que j'ai lu ; & je suis persuadé qu'Elmacin avoit vu quelque manuscrit semblable, puisqu'il raconte, en écrivant la vie de Mahomet, que selon les histoires que les Chrétiens ont en main, ce Législateur leur fut & favorable & affectionné ; ce sont ses propres termes, que rapporte M. Saumaise : *Narrat Almachinus in vita Mahumedis ex historiis Christianorum, addictum*

*tum illum fuisse Christianis & benevolum.* Je finis par ce petit trait d'érudition. Il est permis à un Jésuite missionnaire de s'en mêler, sur-tout quand il s'agit de l'honneur & de la gloire de la Religion. Je suis, &c.

Pour confirmer ce que vient de dire le Missionnaire de Damas, de la tolérance des Turcs instruits, & du respect qu'ils ont pour le Christianisme, on ne trouvera pas mauvais qu'après cette Lettre nous donnions au Public la Lettre qu'écrit à sa Sœur un Missionnaire de Constantinople au sujet d'une cérémonie de Religion qui se fait tous les ans avec éclat au milieu même de cette Capitale de l'Empire Ottoman.

MA TRES-CHERE SŒUR,

JE connois trop votre zele pour la Religion, & l'intérêt particulier que vous prenez à tout ce qui la regarde, pour ne pas vous faire part avec empreſſement de l'édifiant & touchant ſpectacle dont je viens d'être témoin. Le croiriez-vous, ma très-chere Sœur ? au milieu même de Conſtantinople les Catholiques font des Proceſſions ſolemnelles auſſi tranquillement & auſſi librement qu'au milieu de Paris. Je vais vous raconter tout ſimplement ce que j'ai vû. Au reſte le merveilleux de cette cérémonie, toute auguſte qu'elle eſt, ne conſiſte pas tant dans ſa magnificence, que dans la liberté avec laquelle elle ſe fait, & dans le reſpect dont

les Turcs même qui la voyent paroiſſent pénétrés.

Nous avons chez nous une Confrairie de ſainte Anne, qui eſt établie depuis cinq à ſix ſiecles, & qui a paſſé dans notre Egliſe depuis trente ou quarante ans : c'eſt une antiquité reſpectable. Cette Confrairie a des priviléges aſſez ſinguliers. Les Confreres ont droit de chanter l'Evangile avec une étole comme les Diacres, & de prendre du vin dans des vaſes le jour de Pâques, après avoir communié. Elle n'étoit autrefois compoſée que des plus notables Catholiques du pays ; mais depuis pluſieurs années, Meſſieurs les Négocians François & Vénitiens y ſont entrés, & lui donnent un nouveau luſtre ; cette circonſtance eſt remarquable. Ordinairement dans

le Christianisme ces sortes d'établissemens de piété s'affoiblissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur origine, & la succession des années n'a servi qu'à relever l'éclat de celui-ci.

Elle possede un riche trésor qu'elle a toujours conservé malgré toutes les révolutions arrivées & dans cette Ville & dans cet Empire. Ce thréſor est une épine de la Couronne qui fut mise sur la tête de Jesus-Christ. Cette précieuse Relique est vérifiée par les certificats & les pieces les plus authentiques, & c'est elle qui a donné occasion à la Procession dont je vous parle. Cette Procession se fait depuis long-tems la nuit du Samedi saint au jour de Pâques. En voici tout l'ordre & l'arrangement.

Elle sortit de notre Eglise

vers les deux heures du matin, & n'y rentra qu'à quatre : jugez du tour qu'elle fit. Une nombreuse troupe de violons, de hautbois, de trompettes, de cors de chasse choisis dans les Palais des Ambassadeurs, marchoit à la tête, & faisoit retentir toute la ville du bruit des instrumens. Tout cela précédoit trois riches Bannieres qui étoient environnées & éclairées par une vingtaine de torches allumées. Les Bannieres étoient suivies de tous les Confreres, au nombre d'environ deux-cens qui marchoient deux à deux, & qui portoient tous un flambeau. Leur habillement consiste dans une espece d'aube d'une toile blanche & fine. Il y avoit au milieu des rangs, à une distance raisonnable, deux chœurs de musique à la façon du pays, qui

ne laisse pas d'avoir quelque chose d'assez harmonieux & d'assez agréable : ils se répondoient l'un à l'autre, après avoir laissé aux instrumens le tems de se faire entendre.

Paroissoit ensuite un Autel portatif magnifiquement orné, entouré d'une cinquantaine de cierges, & de presqu'autant de flambeaux. Sur cet Autel s'élevoit une Résurrection, dont le travail m'a paru assez beau lorsque je l'ai examiné de près. C'est une image de Jesus-Christ ressuscité, qui est placée dans une espece de rotonde, dont le dôme est soutenu par plusieurs colonnes. Le tout est d'argent, & a dû coûter beaucoup. On voyoit aussi autour de cet Autel huit gros fanaux dorés & ornés de sculpture, tout cela faisoit un très-bel effet.

Venoit après cela le Clergé composé des Cordeliers, des Récolets, des Trinitaires, des Dominicains, tous en chappes, & des Jésuites en manteaux longs.

Le Dais, qui est d'un beau damas blanc à grandes fleurs d'or avec une magnifique crépine, étoit porté par le Prieur & les trois principaux Officiers de la Confrairie habillés de blanc comme le reste des Confreres. C'étoit moi qui avois l'honneur de porter la sainte Epine, & j'étois en chappe avec une écharpe brodée d'or. Cette Relique, qui consiste en une petite branche revétue d'or, est enfermée dans une coupe de cristal, dont le couronnement & le pied sont de vermeil. Le dais étoit environné de quelques Prêtres en dalmatiques,

d'un grand nombre de flambeaux & de quatre Confreres qui portoient de grands Vaſes d'argent remplis d'eau-roſe dont ils arroſoient continuellement les aſſiſtans. Cette odeur mélée avec celle des parfums qu'on brûloit ſans ceſſe dans pluſieurs encenſoirs, embaumoit toutes les rues par où l'on paſſoit, & qui étoient bordées d'un peuple infini. La Proceſſion étoit fermée par une vingtaine de Confreres, & par les principaux officiers des Palais qui tous avoient un flambeau. Il ne faiſoit pas le moindre vent, & le Ciel étoit on ne peut pas plus ſerein; jugez ſi tout étoit bien éclairé.

Tous les Ambaſſadeurs qui ſont ici, ſans même en excepter ceux d'Angleterre & de Suede, s'étoient rendus dans diffé-

rentes maisons pour voir passer cette Procession. M. le Marquis de Villeneuve qui est le nôtre, & qui se distingue autant par sa rare & solide piété, que par son zele ardent à soutenir & à étendre la Religion, vint avec Madame son Epouse dans notre Eglise, où la Messe fut chantée en musique. Notre Eglise, qui est, à ce que je crois, la plus belle que les Catholiques aient dans tout le pays, étoit toute tendue de drap d'or & d'argent, fournis par le Prieur de la Confrerie, qui est un riche marchand Venitien.

Les Arméniens que notre Ambassadeur a sçu intimider par son autorité, & qu'il a tellement gagnés par ses carresses, qu'on a quelque lieu d'espérer de les voir bien-tôt réunis à nous, ayoient demandé avec instance

que la Procession se détournât pour passer devant une de leurs Eglises : on leur accorda cette grace d'autant plus aisément que l'Evêque de cette Eglise est Catholique dans le cœur ; qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour se déclarer entierement, & qu'il l'auroit déja fait, si l'on ne l'avoit engagé à différer encore quelque tems cette démarche, afin que n'étant point suspect, il pût travailler plus efficacement à la réunion. Il reçut donc la procession lorsqu'elle passa devant son Eglise : il étoit en chappe & en mitre ; plusieurs Prêtres de son Clergé l'accompagnoient, & étoient précédés par une cinquantaine de flambeaux. La procession s'arrêta quelques momens. Un de nos Diacres chanta l'Evangile du jour, & l'Oraison du Patron de

cette Egliſe. Ce Prélat s'approcha ; je lui préſentai la ſainte Epine, & il la baiſa. A cette ſtation, l'eau-roſe ne fut point épargnée, on la répandoit avec profuſion, & l'on jettoit des fleurs en ſi grande quantité, que je fus obligé de tenir long-tems les yeux fermés. On dit que ſur le paſſage les Turcs même en jetterent beaucoup par leurs fenêtres. Comme je ne l'ai point vû, je ne puis vous garantir la vérité de ce fait.

Voilà, ma très-chere Sœur ; une cérémonie qui, ſans doute, vous ſurprendra. Je ſuis bien perſuadé que vous ne vous ſeriez jamais imaginée que la Religion eût une plus grande liberté parmi les Turcs qu'en Angleterre & en Hollande. Tout ſe paſſa avec une piété & une modeſtie, qui ſurpaſſent de

beaucoup celles de toutes nos Processions d'Europe ; & les Chrétiens, quelquefois si dissipés au centre du Christianisme, se font un devoir de paroître plus recueillis sous les yeux de l'Infidélité, pour donner une plus grande idée & de la Majesté du Dieu qu'ils adorent, & de la sainteté de la Loi qu'ils professent. Je ne doute pas que cette petite Relation ne vous fasse plaisir, & à tous ceux qui s'intéressent à la gloire de notre sainte Religion.

Je suis, &c.

# LETTRE
## D'UN
# MISSIONNAIRE
## D'ALEP,

*Sur le Ramadan des Turcs, sur la Pâque des Chrétiens, & sur les principales circonstances de son Voyage.*

A Alep en Syrie.

MON RÉVÉREND PERE,

*P. C.*

JE me ſuis engagé à vous faire part de ce que je trouverois de plus curieux & de plus remarquable dans les différentes Contrées que je ſerois obligé de parcourir. Pour ſatisfaire à mes engagemens, voici le ſyſteme que je me ſuis propoſé de ſuivre. Dans les voyages, je me contente d'examiner attentivement la poſition des lieux, la ſituation des villes, la différence des

climats ; mais quand je suis une fois fixé dans quelque endroit, les usages du pays, les coutumes des Peuples, sur-tout en ce qui concerne la Religion, font mon étude particuliere ; étude qui remplit les momens de loisir que me laissent mes occupations essentielles ; étude que je ne crois pas indigne d'un Missionnaire. Vous êtes François, vous êtes Jésuite ; je suis sûr que ce que je vais vous raconter, vous fera plaisir. Les mœurs étrangeres rapprochées des mœurs Françoises, doivent flater notre Nation, & notre sainte Religion ne peut que gagner beaucoup, quand on la compare aux autres Religions ; toujours elle tire un nouvel éclat de ce parallele, ou, si vous voulez, de ce contraste qui lui est si glorieux. Vous pouvez

compter ſur la fidélité de mon récit; je ne vous dirai rien dont je n'aie été témoin, & que je n'aie vû de mes propres yeux. Je ne ſçai ce que c'eſt ni que d'inventer, ni que d'exagérer, ni même que de haſarder. Vous me permettrez de finir cette Lettre par quelques aventures de mon voyage; elles vous feront connoître juſqu'où les Infideles portent la ſuperſtition, & juſqu'où les Miſſionnaires doivent porter la patience; du moins elles vous attendriront ſur l'état pitoyable où ſe trouve le Chriſtianiſme dans l'Orient, & ſur le malheureux ſort de tant d'ames infortunées, qui avec les meilleures diſpoſitions du monde pour le ſalut, périſſent faute de ſecours. Je commencerai par la comparaiſon du Carême des Turcs & du Carême des

Chrétiens, des Pâques Chrétiennes & des Pâques Turquesques.

Le grand Ramadan, ou le Carême des Turcs, est une pratique solemnelle de Religion, prescrite par l'Alcoran; il dure un mois tout entier, ou pour parler le langage du pays, une lune toute entiere. Avec la teinture qu'avoit Mahomet de la Religion Chrétienne, il n'est pas étonnant qu'il ait assujetti ses disciples à cette Loi. Les fausses Religions se font souvent honneur d'imiter du moins en quelques points la véritable. C'est ordinairement le tems de l'hiver qu'on choisit pour ce jeûne; vous en verrez dans la suite la raison, & combien la briéveté des jours, & la longueur des nuits adoucissent cette pratique. Cette année on y a con-

sacré dans cette ville la Lune de Janvier. Dès que la Lune de Décembre cessa de paroître, on tira du Château quatre coups de canon à trois heures après midi, pour avertir les Musulmans que le grand Ramadan commençoit le lendemain. Voici la maniere de jeûner. Le matin, dès qu'on peut distinguer un filet blanc d'avec un filet noir, il n'est plus permis ni de boire, ni de manger, ni de prendre la pipe jusqu'après le coucher du soleil. Cette circonstance du filet blanc & du filet noir prise à la lettre, donne à ceux qui n'ont pas la vûe bonne un avantage sur les autres, & ils en profitent sans scrupule. Dès que le soleil est couché, ceux qui sont chargés d'avertir le peuple pour la priere, & dont la voix sert de cloches dans toute la Turquie,

pouſſent des cris effroyables du haut de toutes les Moſquées ; à ce ſignal on reprend la pipe, & l'on commence à manger. Ce premier repas eſt ordinairement aſſez léger ; il eſt ſuivi de promenades, d'aſſemblées, & de toutes ſortes de divertiſſemens. On court les rues, par-tout on y voit des lampes allumées, les portes même de la ville ſont ouvertes, on ſe croit tout permis parce que l'on jeûne, & cette pénitence ſemble autoriſer les plus grands déſordres. Auſſi les Chrétiens diſent-ils, que les Turcs ſont alors à demi ſous ; & ils ſont plus que jamais ſur leurs gardes pour n'avoir aucun démêlé avec les Muſulmans, bien perſuadés qu'ils n'en auroient aucune juſtice, s'ils en avoient été maltraités.

Après ces courſes nocturnes,

chacun rentre chez ſoi, & quelques heures avant qu'on puiſſe diſtinguer le filet blanc d'avec le filet noir, on fait un grand repas. Là ſe trouvent réunies l'abondance & la délicateſſe des viandes, & l'on réſerve pour ce tems du grand Ramadan tout ce qu'il y a de plus ſucculent & de plus délicieux. Vous m'avouerez que c'eſt-là une plaiſante maniere de jeûner. Quand vous demandez à un Muſulman pourquoi il ſe fait ſervir tant de mets exquis & recherchés? c'eſt que je jeûne, dit-il; ſi je ne jeûnois pas, mon repas ſeroit plus frugal, mais il faut me ſoûtenir. Après ce grand repas, dès que le Soleil paroît, la plupart ſe couchent, non pas dans leurs maiſons, mais ſur des divans qui ſont placés au devant de leurs maiſons, afin que tout le

monde soit témoin de leur pénitence, & ils ne paroissent gueres en public qu'après midi, à moins que des affaires indispensables n'interrompent leur repos: c'est à-dire, que toute l'austérité du jeûne consiste & à faire meilleure chere & à faire le jour de la nuit. Vous connoissez en Europe bien des gens, sur-tout dans un certain monde, qui pratiquent cette espece de jeûne presque toute l'année, & qui ne prétendent pas se mortifier.

Nos jeûneurs ont grand soin de se défigurer par un masque affreux de sévérité & de mélancholie; ils marchent lentement, ils ne se montrent qu'avec un air abbatu & un visage exténué, à qui ils donnent le tour qu'ils veulent, & dans ces sortes de grimaces les plus mal-adroits

ſont aſſez habiles pour réuſſir dès la premiere fois. Les féliciter alors ſur la fraîcheur de leur teint, ſur leur embonpoint, ſur leur bonne ſanté, ce ſeroit leur faire un fort mauvais compliment ; ils veulent à quelque prix que ce ſoit paroître pénitens.

Jamais la juſtice n'eſt plus mal adminiſtrée que pendant le tems de ce grand Ramadan : le jeûne aſſure aux coupables une eſpece d'impunité. Quand un homme maltraité en appelle un autre en juſtice, quand il le dénonce & l'accuſe devant le Cadis, cet équitable Juge répond à l'accuſateur : Il eſt vrai qu'il t'a maltraité, mais le pauvre homme jeûne. Voi ſon viſage ; il fait pitié ; il eſt ſi foible qu'il mourroit au premier coup de bâton. Le jeûne nous affoi-

blit le corps & l'esprit, je ne sçai presque où j'en suis moi-même: la défaillance nous fait tourner la tête; il étoit apparemment à demi fou quand il t'a fait ce mauvais traitement. Que veux-tu que je lui fasse? Je t'en fais toi-même le Juge: le voilà sans forces & presque prêt à tomber de foiblesse. Veux-tu que je le fasse expirer sous les coups? Ce seroit une cruauté. L'accusateur, si c'est un Chrétien, fait semblant d'être persuadé par ces raisons, & s'il n'est pas satisfait de ce procédé, il a du moins la consolation de s'être plaint. Si c'est un Musulman, il est plus que convaincu de la solidité des raisonnemens du Cadis, parce que lui-même joue dans la comédie le personnage de jeûneur. Ainsi se terminent communément les procès dans ce tems de pénitence,

pénitence, ſur-tout ſi l'accuſé trouve le moyen de faire paſſer ſecretement quelque ſomme d'argent entre les mains de ſon Juge : cette ſomme attire infailliblement la compaſſion ſur ſon épuiſement & ſa prétendue foibleſſe. Il ſe trouve cependant quelquefois des gens de mauvaiſe humeur, qui ne ſe contentent pas de ces raiſons, & qui veulent abſolument une ſatisfaction proportionnée, mais quelquefois auſſi ils en ſont mauvais marchands, & c'eſt ce qui arriva le Carême paſſé.

Un Turc traduiſit devant le Tribunal public un autre Turc, dont il avoit reçu un affront ſanglant. Le Juge gagné penchoit vers la clémence ; & pour être autoriſé à menager le coupable qu'il protégeoit & qu'il vouloit ſauver, il fit beaucoup valoir la

raiſon tirée du jeûne. Elle ne parut pas à l'accuſateur une raiſon ſuffiſante, il s'obſtina à ſoutenir que l'accuſé étoit en état de ſupporter la punition méritée; il élevoit la voix, & parloit avec beaucoup de feu & de vivacité. Le Cadis qui ne pouvoit oppoſer à ſes repréſentations rien de raiſonnable, y répondit d'une maniere ſinguliere, mais efficace. Ah, ah, lui dit-il, tu as la poitrine bien forte, toi; apparemment que tu ne jeûnes pas comme nous, puiſque tu parles tant, & que tu ne ſens pas la foibleſſe que nous éprouvons; & ſur le champ il lui fait donner la baſtonade comme à un prévaricateur de la Loi de Mahomet, dont il ne gardoit pas le grand Ramadan. L'argument n'étoit pas juſte, mais il étoit péremptoire, & le pauvre mal-

heureux ne put y répondre que par ſes cris.

A ces trente jours de pénitence ſuccedent trois jours de réjouiſſances, qu'on annonce également au peuple par quatre coups de canon. Dès la veille on commence à dreſſer dans tous les Baſars, & dans toutes les places, des Divans chargés de tapis & de carreaux. C'eſt-là qu'on mange en public; c'eſt-là qu'on reçoit les viſites; c'eſt-là qu'on ſe place pour voir à ſon aiſe ceux qui ſe font branler avec des cordes qui ſont attachées des deux côtés aux fenêtres du Dome, & qui deſcendent juſqu'à terre : ce ſpectacle eſt le plus couru, & il tient preſque lieu de tous les autres jeux. Ce qu'il y a de commode, c'eſt qu'il n'en coute rien pour être ſpectateur, & que pour ſon ar-

gent on peut être à ſon tour acteur ſi l'on veut.

Deux Turcs mettent l'acteur ſur un ais en triangle, dont chaque coin eſt ſoutenu par quatre cordes ; dès qu'on lui a donné le mouvement, on joue des trompettes & d'autres inſtrumens barbareſques, dont le ſon ſe mêle avec celui des tambours qui ſont comme la baſſe de la muſique : dans l'eſpace de quelques momens l'homme ſe trouve élevé juſqu'à la voute, dont la hauteur égale celle de nos Egliſes de France les plus exhauſſées. Dans cette poſition, les plus hardis & les plus habiles ſe prennent avec les pieds à des cordes attachées en travers ; alors ils quittent leur ſiége, ils ſe roulent ſur ces cordes quelque tems, puis avec le ſecours d'autres cordes ils deſcendent

juſqu'à terre; la muſique ceſſe, & fait place aux battemens de mains & aux applaudiſſemens des ſpectateurs. Il y a des branles moins élevés pour ceux qui ont moins de force & de courage. Il n'en coûte qu'un tiers de piaſtre ou 20 ſols de France pour ſe donner ainſi en ſpectacle au public. Un Aga préſide à ces jeux, & reçoit l'argent. Voilà l'amuſement des perſonnes d'un certain âge : les jeunes gens n'en ſont pas exclus, ils ont auſſi les leurs. On place des roues d'une circonférence immenſe, dont le bas n'eſt qu'à un pied de terre, & le haut à égale diſtance de la voute; elles ſont garnies d'un nombre infini de chaiſes ſur leſquelles ſont aſſis les garçons & les filles depuis dix ans juſqu'à ſeize. La roue tourne avec beaucoup de

rapidité, & les chaises qui suivant son mouvement se tiennent toujours droites, & sans pencher, font voir ces enfans successivement sous les pieds, ou sur la tête les uns des autres. Il y a outre cela de petits tours composés de planches en ligne horisontale, & qui roulent sur un pivot; dans ces petits tours, comme dans autant de petites niches, sont placés les enfans au dessous de dix ans, & ils passent rapidement en revûe devant toute l'assemblée. Voilà quelle est la principale occupation des Musulmans pendant ces trois jours depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, & voilà ce que j'ai appellé les Pâques Turquesques. Je vous assûre que ces branles, ces roues, ces cordes, ces croix horisontales, le bruit effroyable des

machines, & le mélange de tant de voix confuſes, font un ſpectacle qui donne plus d'horreur que de plaiſir. Ah, que ces Pâques ſont bien différentes des Pâques chrétiennes! Commençons par le Carême qui les précede.

Nous ſommes ici preſque aux portes de la fameuſe Antioche où ſaint Pierre établit d'abord & la Chaire de vérité & le Siége Apoſtolique. Vous ſçavez que cette ville fut la premiere de toutes les Villes de l'Univers qui eut le bonheur & la gloire de voir naître dans ſon ſein des adorateurs fideles, & de renfermer un peuple chrétien dans l'enceinte de ſes murs. Docile à la voix des Apôtres, ils lui tranſmirent leur eſprit, elle en ſuivit les réglemens; ce fut d'eux qu'elle apprit la ma-

nière de célébrer les fêtes, & toutes les autres pratiques de la religion. Bien-tôt toutes les villes d'alentour se formerent sur elle ; & comme Alep (autrefois appellée *Hiérapolis* & ensuite *Béroué*) en est la plus proche, c'est de toutes les villes d'Asie celle qui s'est conformée le plus exactement & le plus religieusement à ses traditions & à ses coutumes : elle a même cet avantage sur toutes les autres, que jamais l'exercice de la religion n'y a été interrompu ; c'est ce qui rend ses traditions plus sûres & ses pratiques plus respectables. Quoi qu'il en soit, on y observe un jeûne fort austere, & l'on y fait un Carême fort rigoureux.

Les Maronites suivent l'usage de l'Eglise Romaine, mais les Grecs, les Arméniens, les Su-

riens ne commencent à manger ou à boire qu'à trois heures après midi, & ils ne mangent ni poisson, ni fromage, ni beurre, ni lait, ni huile; & à l'abstinence de ces mets les Arméniens ajoutent encore celle du vin. Au reste on ne parle jamais de dispense: les enfans de dix à douze ans, les vieillards de soixante-dix à quatre-vingts ans, jeûnent comme les autres; les nourrices & même les femmes enceintes se croyent assujetties aux mêmes loix, & l'on ne voit point qu'il en arrive aucun accident fâcheux. Enfin ils sont persuadés que nulle incommodité ne peut dispenser de cette obligation. Malades à l'extrémité, s'ils sont obligés de prendre quelque nourriture pour se soutenir dans leur foiblesse, en rompant le jeûne: jamais ils ne rom-

pent l'abſtinence. Si par haſard ils ont mangé un œuf pendant leur maladie, c'eſt ſelon eux un péché preſque impardonnable, dont ils n'oſent ſe confeſſer, & dont on a bien de la peine à leur donner l'abſolution. Un medecin qui au commencement du Carême viendroit leur défendre de jeûner, ou leur ordonner de faire gras pour conſerver leur précieuſe ſanté, ne feroit pas fortune; on le regarderoit, je ne dis pas ſeulement comme un prévaricateur, mais comme un monſtre, & comme un miniſtre du démon: on en auroit horreur, & on le fuiroit. Voilà juſqu'où les Orientaux portent la ſévérité dans les ſentimens & dans la pratique.

Vous me demanderez maintenant comment ſont les Anglois & les Hollandois: ici, comme

en Hollande & en Angleterre, ils n'observent ni jeûne ni abstinence, mais on en est scandalisé : les gens du pays disent qu'ils ne sont pas Chrétiens, & les Turcs eux-mêmes les regardent comme des gens sans religion. Ils sont quelquefois sensibles à ces reproches, & ne pouvant les soutenir, plusieurs d'entre eux pendant le Carême ne mangent de la viande qu'en secret. Ceux qui sont de bonne foi, avouent qu'ils sont fort étonnés de voir que la religion de tous les Chrétiens d'Orient ne ressemble presque en rien à celle dont ils font profession. Cette différence marquée nous donne un grand avantage sur eux. C'est, leur disons-nous, c'est aux tems heureux du Christianisme naissant que vous voulez qu'on remonte pour justifier



BIBLIOTECA OXFORD

les traditions ; c'est aux quatre premiers siecles de l'Eglise que vous en appellez : demandez à tous ces peuples qui vous environnent, il vous répondront que dans toutes leurs pratiques, qui sont les nôtres, ils ne suivent que les traditions apostoliques; traditions qu'ils ont reçues de la fameuse Antioche, qu'ils regardent comme leur mere. Cette objection embarrasse nos Protestans ; ils n'osent avancer que la confession, le jeûne, le carême, l'abstinence, la présence réelle de Jesus-Christ dans l'Eucharistie, le Purgatoire, l'adoration de la Croix, l'invocation des Saints, &c. sont des inventions Papistiques, & sorties de la boutique de Satan. Leurs yeux, leurs propres yeux leur font voir le contraire. Il n'est point ici question, ni des

Papiſtes, ni de la Babylone, ni de l'Antechriſt : ce ſont-là de grands mots, qui, prononcés avec ce ton de hardieſſe qu'inſpire l'héréſie, peuvent en impoſer en Europe, mais qui ne ſignifient rien ici. Il faut attaquer mille nations chrétiennes, il faut renoncer à l'antiquité, il faut condamner Antioche & abandonner les Apôtres. Le pas eſt difficile à faire ; auſſi ces Meſſieurs évitent-ils, tant qu'ils peuvent, d'entrer avec nous dans une diſpute où ils auroient du deſſous : & plus ſages qu'en France, ils gardent ſur tous les points conteſtés & ſur toutes les pratiques de la Religion un reſpectueux & profond ſilence, bien perſuadés qu'ils n'auroient pas pour eux le ſuffrage de l'Egliſe Greque. Cette conformité de ſentimens entre l'Egliſe Gre-

que & l'Eglise Latine fait quelquefois sur les cœurs droits de salutaires impressions. Je connoissois il y a quelques années fort particulierement un Ministre de la Nation Hollandoise ; c'étoit un homme de beaucoup d'esprit : je m'entretenois souvent avec lui, parce qu'il parloit fort aisément Latin. Il s'embarqua, & avant son départ il me dit en confidence qu'il alloit en Italie pour y songer sérieusement à une affaire importante sur laquelle ses yeux lui avoient fait faire de sérieuses réflexions qui l'avoient changé.

Messieurs de la Religion Prétendue Réformée n'oseroient ici dogmatiser ; du moins ils ne le feroient pas impunément. Il y a quelque tems qu'un ministre Anglois, zélé pour sa secte, fit imprimer à grands frais un

Catéchiſme de ſa façon : il prétendoit faire couler dans l'eſprit & le cœur de tous les Chrétiens le poiſon dont il étoit rempli ; mais on le foula aux pieds, on le déchira, on le brûla, ſans que les Miſſionnaires fuſſent obligés de ſe donner pour cela le moindre mouvement. Les Chrétiens de toutes les Nations de l'Orient ne ſçavent ce que c'eſt que de douter de la réalité du corps de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ; & ils ont un ſi grand attachement pour leurs jeûnes & leurs carêmes, qu'ils mourroient plutôt que d'y manquer. Ils ont auſſi reçu d'Antioche, leur voiſine & leur maîtreſſe dans la Foi, la coutume de prier pour les Morts. L'invocation des Saints, & en particulier de ſaint Georges, leur eſt ſi chere & ſi précieuſe, qu'ils

ſe feroient plutôt hacher en pieces que d'y renoncer. On ne peut rien ajouter à la vénération profonde que les Turcs même ont pour Marie : ils l'appellent la Mere du grand Prophete Jeſus ; & en cette qualité ils la réverent juſqu'à faire empaler les Juifs qui oſent blaſphémer contre elle. Quel étrange contraſte ! Des hommes nés dans le ſein du Chriſtianiſme refuſent à Marie des honneurs que lui rendent les plus implacables ennemis du nom Chrétien.

Au reſte le reſpect des Muſulmans ne ſe borne pas à la Mere de notre Dieu ; le Sépulchre du Meſſie eſt un des termes de leurs pélerinages de dévotion : on regarde ceux qui ont viſité les Sépulchres des deux Propheres, comme des hommes

d'une piété extraordinaire ; & à ce double pélerinage ſont attachées des marques de diſtinction : c'eſt un Saint, dit-on, il a été à Jéruſalem & à la Mecque. Un de nos marchands qui a demeuré long-tems dans la Cité ſainte, & qui avoit vû pluſieurs fois de ces pélerins Turcs, m'a raconté qu'ils alloient ſur leurs genoux, & ſe traînoient à terre depuis la porte juſqu'au ſaint Sépulchre ; qu'avant d'y entrer, ils ôtoient la ceſſe de leur turban : c'eſt chez eux une marque d'ignominie quand on le fait par force, & une marque de reſpect quand on le fait volontairement ; qu'enſuite ils ſe proſternoient ; qu'ils faiſoient des inclinations profondes, & qu'ils frappoient de leur tête le pavé. Ce ſpectacle, ajoutoit-il, m'a toujours édifié, & m'a

quelquefois attendri jusqu'aux larmes. Le Grand Seigneur lui-même, parmi tous les titres pompeux & magnifiques qu'il prend dans les ordres qui émanent du thrône, se fait toujours gloire de prendre celui de protecteur & de conservateur de la Cité sainte de Jérusalem. C'est une consolation bien sensible pour de pauvres Chrétiens captifs de voir leurs orgueilleux maîtres faire tant d'honneur au Dieu qu'ils adorent : aussi croient-ils fermement tous les articles de la Foi, tandis que des Chrétiens d'Europe se font quelquefois un malheureux plaisir de se tourmenter par des doutes éternels & affectés. Je m'écarte un peu de mon sujet, mon Révérend Pere ; mais pardonnez à mon zele cette petite digression. Je reviens à la maniere

dont nos Chrétiens célebrent la Pâque.

Ils appellent le jour de la Résurrection, le jour de la grande Fête, ou simplement la grande Fête. Les Grecs, les Suriens, les Arméniens, les Maronites; tous enfin, soit Hérétiques, soit Schismatiques, soit Catholiques, tous observent les mêmes pratiques; tous font trois jours de fêtes consécutives comme en Europe: & comme en Europe, la solemnité commence dès le Samedi-Saint; ils ne jeûnent pas la veille de Pâque, parce que jamais ils ne jeûnent le samedi. Les Arméniens commencent même à manger de la viande dès ce jour-là, après le soleil couché. Il y en eut un, qui s'étant confessé à notre Supérieur, après avoir abjuré son Schisme, lui promit qu'il n'en

mangeroit que le lendemain, pour se conformer à l'Eglise Romaine ; & il lui ajouta que c'étoit tout ce qu'il lui pouvoit promettre, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir encore engager sa famille à en faire de même.

Le jour de la grande fête étant arrivé, dès qu'ils se rencontrent les uns les autres, le premier qui parle dit ces paroles : Réjouissez-vous, car Jesus le Messie est ressuscité : oui, lui répond-on, il est véritablement ressuscité : réjouissons-nous donc, ajoute-t-il. Dans ce beau jour on pare les maisons ; on porte ses habits les plus magnifiques, & il n'est personne qui n'ait sur lui quelque chose de neuf. On sort de l'Eglise sur les dix heures ; & jusqu'au soir on rend ses visites.

Tout s'y passe avec une décence & une cordialité charmante. Par-tout on voit régner une innocente joie, & l'on s'apperçoit bien que c'est la Religion qui l'inspire.

Dès le Samedi-Saint, toute la Nation Françoise & tous les Religieux vinrent nous souhaiter les bonnes fêtes : Messieurs les Hollandois & les Anglois nous firent le même honneur. Ne soyez point surpris de ce commerce mutuel, & de ces politesses réciproques; François, Anglois, Italiens, Hollandois, nous nous regardons tous ici comme compatriotes, par rapport aux Nations au milieu desquelles nous vivons ; & ces Nations traitent de même de Francs indifféremment tous les Européens, de quelque pays qu'ils soient.

Nous destinâmes le lundi à rendre nos visites; nous passâmes par la Judaïde, ou la nouvelle ville: c'est la demeure des Chrétiens. Toutes les rues étoient remplies de gens de toutes Nations, & même de Turcs qui portoient des corbeilles pleines de fleurs, pour tous ceux qui en vouloient acheter. On y voyoit étalées plusieurs petites bagatelles pour les enfans. Ceux qui se rencontroient se disoient à l'envi: Réjouissez-vous, car Jesus le Messie est ressuscité. Pendant ces trois jours on n'entend que ces paroles que la Religion met à la bouche de tous les Chrétiens; & toutes les langues paroissent consacrées à annoncer le grand Mystere de la Résurrection.

Notre premiere visite fut chez l'Archevêque des Maronites.

Un Curé nous reçut à la porte, & nous conduisit à la grande Salle du Prélat : c'étoit la Salle d'honneur, & par conséquent l'appartement le plus magnifique de la maison. Le croiriez-vous, mon Révérend Pere ? cette Salle d'honneur n'étoit pas plus grande qu'une chambre de Jésuite en Europe. Ce n'est pas beaucoup dire ; cela choque vos idées Françoises, mais cela n'en est pas moins vrai, & je vous avoue que j'en fus surpris moi-même. Nous marchâmes d'abord sur un vieux tapis, sur lequel Sa Grandeur étoit assise les jambes croisées, à la façon des Orientaux, ayant le dos appuyé contre un coussin, qui, autant que j'en pus juger, étoit au moins du même âge que le tapis. A ses côtés étoit son Grand-Vicaire ; & après le Grand-Vi-

caire deux ou trois Curés, tous dans la même posture. Dès que nous parûmes, aussi-tôt l'Archevêque se leva; nous lui prîmes la main pour la baiser, mais il la retira. C'est la coutume en ce pays. Les Prêtres & les Religieux baisent la main des Evêques, & les Laïques celles des Prêtres, lorsqu'ils les rencontrent au milieu des rues, & en présence des Turcs.

De-là nous allâmes chez le Patriarche des Grecs, que nous trouvâmes assis sur son Divan, dans une Salle aussi belle & aussi magnifique que le peuvent être nos Eglises d'Europe. Ne soyez pas scandalisé de ce changement de décoration, & ne l'attribuez pas à son faste, mais à sa piété. Le vertueux Prélat a ses vûes; son dessein en bâtissant ce superbe appartement, est d'en faire

un

un jour une Eglise : c'est le tour que prennent ici les Chrétiens. Comme il leur est défendu par l'Alcoran d'en élever de nouvelles, pour ne point paroître heurter de front ce point de la Loi, ils font bâtir de grandes Salles voutées, qu'ils habitent quelques années, ils demandent ensuite à la sublime Porte, la permission de les changer en Eglises, ils l'obtiennent aisément, pourvu qu'ils donnent au Grand Visir une certaine somme d'argent, dont on convient. Cette petite explication suffit pour excuser la magnificence du Prélat, & même pour lui attirer des éloges. Il est très-bon Catholique. Après sa conversion, les Grecs Schismatiques qui ne voulurent pas être de sa Communion, & qui étoient le parti dominant dans la ville de

Damas où il réſidoit, ſe choiſirent un autre Patriarche, & ce partage l'a obligé de venir fixer ſon Siége à Alep. C'eſt un homme très-bien fait, qui a beaucoup d'eſprit, & des manieres fort polies & fort engageantes. Il voulut que nous euſſions l'honneur d'être aſſis à ſes côtés ſur le même tapis. Je ne vous dirai point que chez les deux Prélats il fallut prendre du Caffé. Les Orientaux ſe croiroient déshonorés s'ils n'en offroient pas à leurs Hôtes, & mépriſés ſi leurs Hôtes le refuſoient.

Après avoir rendu nos devoirs aux Princes de l'Egliſe, nous paſſâmes chez les principaux habitans Suriens, Arméniens, Grecs & Maronites; partout on nous reçut dans un appartement bien paré, où, pendant les trois jours la Table eſt

toujours dreſſée pour régaler ceux qui ſe préſentent. Il y avoit par-tout des œufs durs, des dattes, des raiſins, des figues, des piſtaches & pluſieurs ſortes de confitures. Chacun choiſit parmi ces mets différens, & dès qu'on en a gouté, on vous préſente un coup de vin & d'eau. On vous laiſſe la liberté de ne boire & de ne manger que ſi peu que vous voulez; mais à chaque viſite, il faut manger & boire; & en uſer autrement ce ſeroit une impoliteſſe. Cette liberté rend ces viſites ſupportables, & quelque multipliées qu'elles ſoient, nous ne voyons point qu'il en arrive d'inconvéniens, & qu'on en ſoit incommodé.

En voilà aſſez, mon Révérend Pere, pour faire ſentir la différence qui ſe trouve entre notre Carême & le Ramadan,

entre les solemnités Turquesques & les solemnités Chrétiennes. A ne juger des deux Religions seulement que par cet extérieur, la nôtre l'emporteroit de beaucoup dans l'esprit de tout homme sensé & raisonnable. L'innocence, la piété, la décence, tout parle en sa faveur. Je ne crains point que ces petits détails circonstanciés, vous fatiguent ou vous ennuient; on est si curieux en France des moindres bagatelles qui viennent de l'Etranger: les coutumes, la Religion, les Mœurs, piqueroient-elles moins notre curiosité?

Nos Peres d'Alep ont toujours le même succès dans leurs Missions; la moitié de la Nation Surjenne est déja Catholique, & nous nous flatons que dans peu d'années tous les Su-

riens d'Alep ſeront réunis au bercail de l'Egliſe. Les Arméniens & les Grecs reviennent auſſi tous les jours de leurs erreurs. Ne mépriſons point ces conquêtes, mon Révérend Pere ; elles ne ſont quelquefois rares, que parce qu'elles ſont extrêmement difficiles ; & ſi quelqu'un étoit tenté de les mépriſer, faites-le ſouvenir, je vous en conjure, de ce que dit un ſaint Docteur, qu'il eſt plus aiſé d'éclairer des milliers d'Idolâtres, & de toucher des milliers de pécheurs, que de perſuader un Hérétique ; & que le retour ſincere d'un Schiſmatique eſt une eſpece de prodige.

Ce prodige ſe renouvelle cependant tous les jours ſous nos yeux, & nous avons la conſolation de voir de nouveaux convertis, fermes & inébranlables

dans la foi, la confeſſer publiquement & généreuſement. Il y a quelques jours qu'un Surien qui venoit de faire ſon abjuration, fut interrogé ſur ſa Religon par un Patriarche Schiſmatique. N'es-tu pas Franc, lui dit le Prélat? La queſtion étoit ſuſceptible d'ambiguité & d'équivoque: par le nom de Franc on entend ici & les Européens, & les Catholiques Romains. Le nouveau converti crut que l'interrogation n'étoit pas aſſez claire pour être obligé de ſe déclarer nettement. Non, dit-il, je ne ſuis pas Franc. Mais, pourſuivit le Prélat, n'as-tu pas embraſſé la Religion des Francs? De quels Francs me parles-tu, répondit le Surien? Pour bien comprendre cette réponſe, il faut ſçavoir que les Chrétiens de ce pays abhorrent la Religion

des Anglois & des Hollandois, qu'ils diſent n'être pas bons Francs. Pour couper pied à toute tergiverſation, je te demande, dit le Patriarche, ſi tu ne ſuis pas les Dogmes du Pape & de l'Egliſe Romaine ? La queſtion étoit trop preſſante pour ne pas s'expliquer : diſſimuler c'eût été trahir ſa foi. Oh oui, répondit le Surien, & je m'en fais gloire. A quoi penſes-tu, Infidele, répliqua le Schiſmatique ? A quoi je penſe ? Et ne ſçais-tu pas, Seigneur, que preſque toute notre Nation croit déja comme moi ; & que bien-tôt nous ſerons tous réunis à l'Egliſe de S. Pierre de Rome ? Vous vous vantez d'être mieux inſtruits que nous, d'être nos Maîtres & nos Peres en J. C. ne devriez-vous pas nous y engager vous-mêmes, & n'eſt-il pas honteux que

nous soyons obligés de vous prévenir ? Picqué de ces justes reproches, le Prélat n'y répondit que par ces paroles de l'Evangile : *In peccatis natus es totus* ; & de dépit, il lui rendit les six piastres qu'il avoit reçues de lui par forme de décimes. Le nouveau Catholique qui ne s'attendoit pas à ce présent, les reçut volontiers, ce fut autant de gagné pour lui, & autant de perdu pour le Patriarche, qui quelques jours après, en tira une vengeance aussi ridicule qu'impuissante. En passant devant la porte de ce Surien, il anathématisa sa maison, & excommunia le Surien lui-même. Mais l'excommunication étoit-elle bien juste & bien valide ? Vous jugez quel cas en fit le prétendu excommunié ; tout ce que je sçai, c'est qu'il ne s'avisa pas

de reporter les six piastres pour la faire lever. Je crois que vous ne le lui auriez pas conseillé.

Je vous ai promis, mon Révérend Pere, de finir cette Lettre par le récit de quelques aventures de mon voyage. Il y en a quelques-unes qui vous réjouiront; mais elles ne me firent pas rire dans le tems.

En partant de Tripoli, on me confia à un chef de muletiers, nommé Soliman; & tandis que je préparois mon petit bagage, on le fit déjeûner. Il n'étoit pas scrupuleux, sur-tout sur le vin, & comme il ne vit aucun Turc qui pût le déférer, il en but à son aise. Cette petite gracieuseté me l'affectionna. A peine fûmes-nous dans la plaine qu'il me fit monter sur mon mulet, qui n'avoit ni sangle ni étriers. Il poussa le sien, le mien voulut aller de-

compagnie, & au premier mouvement je tombai sur la tête, dans un chemin semé de cailloux. Mon équipage suivit en même-tems, & tomba sur moi. Je me relevai cependant sans être blessé, & comme j'avois perdu mon conducteur de vûe, j'appellai à mon secours. Un Turc descendit de la colline voisine, il m'aida officieusement à remettre la charge sur le mulet, & après m'avoir demandé si je n'avois point de mal, il me prit entre ses bras, & me remonta sur ma bête. Ce petit accident me rendit sage à mes dépens, & je n'allai plus que le pas. J'arrivai sur le midi auprès d'un vieux Château ruiné, où devoit s'assembler la caravane. A peine eus-je mis pied à terre, que j'allai à 50 ou 60 pas de ce Château, m'asseoir sur le bord

d'une riviere pour y dîner. Mon dîner consistoit en deux œufs durs & un peu de fromage : mais je comptois du moins le manger seul & tranquillement, lorsque tout-à-coup je vis deux Arabes à mes côtés, qui m'en demanderent leur part ; je ne sçai par où ils étoient venus. J'eus beau leur protester que je n'avois pour toutes provisions pendant douze jours de marche que douze œufs durs, quelques biscuits, quelques noix & la moitié d'un fromage ; ils n'eurent point égard à mes représentations, & ils me menacerent avec leur fusil, & leur sangart. J'aimai mieux jeûner un peu davantage pendant la route, que d'être poignardé, je leur donnai quelque chose, & ils se contenterent de peu.

Quand il s'agit de se coucher, je choisis pour la place de mon

lit un rebord de muraille, sur lequel j'étendis une méchante paillasse, ou plutôt un de ces paillassons qu'on met sous la charge des mulets, de peur qu'ils ne se blessent. La place n'étoit pas trop bonne, elle me fut cependant enviée & disputée. Un Turc y vint déposer ses armes, & me dit qu'il la retenoit, parce qu'elle étoit la plus commode & la plus agréable. L'unique commodité que j'y trouvois, c'est qu'on y voyoit la mer, la lune & les étoiles. J'avois de la peine à céder, & comme je défendois le terrein, Soliman mon conducteur accourut au son de ma voix; après m'avoir gracieusé & fait mille honnêtetés, il se tourna du côté de ce Turc, il prit un ton de maître, & lui dit qu'il me connoissoit, que j'aurois cette

place, parce que j'étois un Docteur de ma Loi & un Docteur Franc. Ce mot de Docteur étourdit mon adversaire, qui se retira. Vous voyez, mon Révérend Pere, que cette honorable qualité dont certaines gens font si peu de cas, n'est pas toujours inutile.

Le lendemain au soir ce fut encore une nouvelle scene. Nous étions campés dans une prairie qui n'étoit séparée du cimetiere des Turcs que par un grand chemin. Je crus que je trouverois dans ce cimetiere un lieu convenable pour me coucher. A l'entrée de la nuit je pris ma capote; c'est une espece de surtout dont se servent les voyageurs sur mer & sur terre, comme on se sert aujourd'hui en France de rédingote, & qui ne differe en rien de la robe

d'un Capucin, sinon qu'il s'ouvre par devant, & qu'en dedans il est doublé d'un gros drap blanc. Je pris donc ma capote, & j'allai m'étendre sur le sépulchre d'un Turc qu'on avoit enterré depuis quelques jours : la pierre qui le fermoit me parut disposée à mon gré pour reposer plus commodément qu'ailleurs. Ce petit rafinement de délicatesse me coûta cher. A peine eûs-je dormi l'espace d'un quart d'heure d'un sommeil profond & tranquille, que plusieurs Turcs de notre caravane commencerent à s'écrier que je prophanois & le sépulchre & le cimetiere ; & tous concluoient que c'étoit un fort mauvais augure pour eux qu'un chien d'infidele fût couché sur le corps d'un de leurs fideles, à qui le grand Prophete Mahomet avoit

ouvert les portes du Ciel. Mon charitable Soliman n'étoit pas dévot, il traitoit ce zele outré de superstition; mais il sentoit bien que nous n'étions pas les plus forts, & il craignoit pour moi. Il les appaisa en venant me tirer le plus honnêtement qu'il put du lieu où j'étois, & il me fit coucher sur une couverture qu'il étendit par terre entre ses mulets & ses balots de marchandise. Je dormis là, sans que les mulets qui me touchoient tantôt avec leurs pieds, tantôt avec leurs têtes, me fissent aucun mal. Rien n'est si doux que ces animaux; & dans tout ce pays c'est un proverbe assez commun parmi les Francs que les bêtes ont ici la douceur & l'humanité des hommes, & les hommes la férocité & la brutalité des bêtes.

Nous n'attendîmes pas la pointe du jour pour partir, & au milieu d'une nuit obscure & noire nous nous trouvâmes dans un chemin étroit, raboteux & bordé de précipices : comme on ne pouvoit aller qu'un à un, chacun s'étudioit à suivre celui qui le précédoit. J'avois heureusement devant moi un Turc que j'appercevois plus aisément, parce que la cesse de son turban étoit blanche ; c'est ce qui distingue les Turcs d'avec les Chrétiens. La mienne étoit bleue, comme l'est celle de tous les Prêtres Grecs ou Maronites : ceux qui ne sont pas Prêtres, peuvent en porter de rouges ou de violettes, & celle des Juifs est ordinairement rayée. La cesse de soie verte est le partage des seuls descendans de Mahomet.

Il y a quelque tems qu'un Ambaſſadeur du Grand Seigneur auprès du Roi de Perſe ſe plaignit à ce Prince de la part du Sultan ſon maître de ce qu'il permettoit aux domeſtiques & aux perſonnes de la plus baſſe condition de porter cette couleur qui étoit celle du grand Prophete. Le Roi de Perſe répondit en riant à cet Ambaſſadeur que de toutes les couleurs la verte étoit & la plus commune & la plus mépriſable, parce que les hommes & les bêtes la fouloient tous les jours aux pieds, au lieu que le bleu eſt la couleur du Ciel qui eſt au deſſus de nos têtes. Cette réponſe déconcerta l'Ambaſſadeur, & il n'inſiſta plus ſur cet article de ſes inſtructions.

Fatigué d'une ſi pénible marche, j'apperçus pluſieurs arbres

dans un petit vallon, je voulus aller m'y reposer, je trouvai que les plus distingués d'entre les Turcs y avoient déja dressé leurs tentes : je me retirai, & j'allai m'appuyer contre nos balots, exposé à l'ardeur du Soleil, qui étoit insupportable quoiqu'au mois de Novembre. Un Turc de ma brigade m'offrit un fingen de café sans sucre, ce n'étoit pas un grand régal pour moi. Instruit des coutumes du pays, je l'acceptai cependant, & je m'en accommodai, parce que j'étois tout baigné de sueur, en revanche je lui donnai six noix ; je dis six, car il m'étoit important de les compter : il me parut content, & pendant le reste du voyage nous nous fîmes réciproquement tous les jours ce petit présent.

Le jour suivant nous campâ-

mes ſur le bord d'une riviere ſous un ombrage frais & charmant. Mais ce fut un autre embarras; mes proviſions étoient bien diminuées, & je n'avois preſque rien pour ſouper. Soliman, mon incomparable Soliman, ſeul confident de mes beſoins & de mon indigence, m'apporta deux petits oiſeaux grillés ſur la braiſe; les chaſſeurs de notre caravane les lui avoient donnés. J'en pris un, & je lui laiſſai l'autre; il y joignit un baſſin rempli d'un ris ſi ſolide, que la cuillier pouvoit à peine y entrer, & par malheur nous n'en avions qu'une. Il n'étoit point là queſtion de répugnances, j'étois fait aux façons du pays; nous nous en ſervîmes alternativement : il commença à manger le premier, en me diſant, Mange, cela eſt bon,

ne crains rien. Nous bûmes dans la même cruche de l'eau tant que nous voulûmes sans frais & sans scandale ; je dis dans la même cruche, en France ce seroit être incivil d'en user ainsi, & parmi eux ce seroit n'être pas homme d'en user autrement : ils affectent une parfaite égalité. Dans notre route j'ai vû des esclaves Maures manger à la table de leurs maîtres, & choisir ce qui étoit de leur goût. Tout cela est contre la politesse Françoise ; mais ils prétendent eux que cela est selon les loix de la nature & de l'humanité. Voici le principe d'où ils partent : Nous sommes tous hommes, disent-ils, & par conséquent tous égaux dans notre origine ; un homme ne doit avoir aucune répugnance pour un autre homme. On pourroit leur répondre que cela est selon

les loix de la nature, mais non pas de la nature civilisée & perfectionnée par l'éducation : ils n'entendent point tous ces raisonnemens, & ils se moquent des regles austeres & génantes de notre politesse.

De-là nous arrivâmes aux portes d'une ville, & nous n'y entrâmes point. Tous les habitans sortirent en foule, les uns par curiosité, pour voir de nouveaux visages, les autres par inclination pour trouver des gens de connoissance. Les Turcs cherchoient des Turcs, les Grecs cherchoient des Grecs, & les Catholiques des Catholiques. Comme je n'étois connu de personne, je fus le spectateur tranquille de ces empressemens, & je ne pouvois faire qu'un personnage muet. Je n'avois point de dîner à commander, & il me

restoit encore quelques biscuits dans mon sac. Je ne songeois qu'à me délasser, & qu'à considérer la situation des lieux, lorsque des gens s'approcherent de moi, me saluerent respectueusement, & me baiserent la main; c'étoit des Chrétiens Maronites, qui reconnurent apparemment à mon habillement que j'étois prêtre. Je les laissai faire, & quand ils virent que je ne me défendois point, il vinrent en foule faire la même cérémonie, & me donnerent en présence des Turcs cette marque de leur respect. Le Curé vint lui-même, mais comme il étoit mon collegue dans le Sacerdoce, il ne me baisa point la main. Il me pria de le suivre, & il me conduisit dans sa maison; il me donna à dîner. On servit des œufs brouillés, & c'étoit tout, mais

c'étoit beaucoup pour moi. Après le dîner, il me montra ſon Egliſe : dès que j'y fus entré, tous les Maronites du voiſinage me ſuivirent ; ils vouloient voir un Prêtre Franc. Je chantai tout haut les Vêpres & les Complies de la Touſſaints, & Matines & Laudes pour le jour ſuivant. On me tint toujours compagnie ; ſi l'on m'avoit laiſſé ſeul, j'aurois ceſſé de chanter, & l'on ne m'abandonnoit point, parce que je chantois toujours. Le chant de l'Egliſe Romaine qu'ils n'avoient jamais entendu, avoit ſans doute pour eux des agrémens ; il avoit du moins celui de la nouveauté.

Si je vous faiſois la deſcription de cette Egliſe, mon Révérend Pere, votre zele pour l'ornement de la Maiſon du Seigneur, vous feroit verſer bien

des larmes. C'étoit une étable ; non ce n'étoit pas une étable, c'étoit quelque chose encore de plus indécent. Tout l'édifice consistoit en un petit quarré que formoient quatre murailles qui portoient quatre soliveaux, sur lesquels on avoit mis des fagots de bois ou d'épines. On avoit fait au-dessus une terrasse, sur laquelle on se promenoit, & qui se trouvoit au niveau d'un pré auquel elle étoit contigue. Le bon Curé m'étala tous ses ornemens ; ils consistoient en une pauvre chasuble, l'aube & la nappe étoient extremement noires, & je crois qu'il s'en servoit depuis plus de six mois. Il n'y avoit point de devant d'Autel & la pierre étoit toute nue. Il me dit qu'il alloit le parer pour la grande fête. Il ouvrit son thrésor, & il en tira quatre images

images rouges assez grandes qu'il attacha sur la muraille avec des épingles: c'étoit un présent que lui avoit fait en passant un Missionnaire Jésuite. Le présent n'étoit pas considérable, c'étoit de ces images qu'on vend en France six liards ou deux sols. Il me regarda ensuite, & je lui fis connoître que j'étois content de ce nouvel ornement. Si j'avois pu ouvrir mon paquet je lui aurois donné ce qui lui étoit nécessaire; quelque bonne ame en France m'en auroit dédommagé. Il n'y avoit point de lampe dans cette Eglise, & cependant le saint Sacrement y étoit. Ici vous vous attendez à la description du Tabernacle; je ne vous la ferai pas, parce qu'il n'y en avoit point. Le saint Sacrement étoit dans une petite boîte rouge, & ce ciboire de

bois peint étoit sur un des gradins de l'Autel avec le chandelier : c'étoit encore un présent d'un Missionnaire. Je lui présentai une boîte un peu plus propre, il en tira les petites béatilles qu'elle renfermoit, & l'alla placer dans son thrésor. Il veut apparemment en faire la pixide des grandes fêtes. Qu'un pareil spectacle est touchant pour un cœur véritablement chrétien ! Que notre Dieu est grand, mon Révérend Pere ; mais qu'il est bon, il s'abbaisse à tout pour nous sanctifier !

Aussi-tôt que j'eus rejoint ma brigade, mon Curé reconnoissant m'envoya deux poules cuites & une courge remplie de vin. Avec cette augmentation, ou plutôt ce supplément de provision que la Providence m'avoit ménagé, je me crus riche,

& dès le lendemain je comptois en faire part à mon charitable Soliman : j'avois mangé de ſes oiſeaux, il étoit bien juſte qu'il mangeât de mes poules. Avant l'heure du dîner je verſai du vin dans ma taſſe, & pour y mettre de l'eau, je pris la cruche de mon voiſin le Turc au café, il me laiſſa faire, & alla la laver à la fontaine ; il la croyoit immonde, parce qu'il en étoit tombé de l'eau dans du vin. Je ne fis pas d'abord réflexion à ſa ſuperſtition, & dès qu'il l'eût rapportée, je recommençai ; il ſe leva, & recommença la même cérémonie : enfin je dévoilai le myſtere, & je ne voulus plus lui donner la même peine. Soliman arriva, je lui contai ma petite diſgrace, & je le priai de me mener dans quelque endroit ſéparé où nous

puſſions dîner enſemble. Il ne demandoit pas mieux ; il me mena dans un petit bocage où il but joliment de mon vin, parce que les feuillages le cachoient ; d'ailleurs il étoit du pays des Druſes, & les Druſes ſont regardés comme des hérétiques par les Muſulmans.

Tout alloit bien juſques-là ; mais bien-tôt mon Turc ſuperſtitieux me fit encore une chicane qui penſa me ſuſciter une mauvaiſe affaire. Sur le ſoir j'avois ſoif, & je voulois boire de l'eau fraîche. J'allai à la fontaine, il venoit d'y remplir ſa cruche ; dès qu'il me vit puiſer avec ma taſſe, il ſe mit à crier de toutes ſes forces : *ia allah* ; ô Dieu ! A ſon embarras, à ſes geſtes, à ſes cris, à ſes plaintes, je ſentis bien que je tranſgreſſois quelque loi : mais

je le laiſſai crier, & je me hâtai de boire, parce que j'avois ſoif. Sur ces entrefaites arriverent d'autres Turcs. Gardez-vous bien, leur dit mon dévot, de prendre de cette eau, ce Chrétien en a puiſé avec ſon finghen avec lequel il a coutume de boire du vin : la fontaine eſt immonde. Ils ſe mocquerent de lui, en lui diſant, *â la nafra* : ſur ſon ame, ſur ſa conſcience ; & moi je répondis, *naâm â lâ nafsi :* ouï, ſur mon ame, ſur ma conſcience, je me charge volontiers de cette affaire, je la prends ſur moi. Je fus cru préférablement à lui ; cependant il eſt certain que ſelon leurs idées la fontaine eſt immonde, & je ne ſçai pas de quelle eau ils ſe ſerviront pour la purifier.

Nous deſcendîmes dans une vallée où j'apperçus une infi-

nité de cabanes répandues dans la campagne. Quand on eſt étranger, on admire tout. De ces cabanes je vis ſortir des perſonnes habillées d'une maniere qui me frappa : leurs habits étoient couverts de coquilles, de nacres, de pierreries & de ſéquins d'or de Veniſe ; les femmes avoient non-ſeulement des pendans d'oreilles, mais des pendans de nez. L'expreſſion eſt neuve, mais elle eſt juſte. Elles avoient des perles aux deux narines, & les plus riches en avoient le nez ſi chargé, que je m'étonnois comment il pouvoit les ſoutenir ſans tomber.

Nous approchions de la demeure des Arabes. Nous nous mîmes en ordre de bataille, & nous paſſâmes fierement. Ces brigands craignent beaucoup les armes à feu, & encore plus les

François ſans armes que les Turcs armés. On me diſoit dans la caravane, un François contre cinq Arabes, & un Arabe contre cinq Turcs. Cela eſt bien glorieux à notre nation, & l'on peut juger par-là juſqu'où s'eſt répandue la terreur du nom François.

Enfin nous arrivâmes à Caſſetin; c'eſt la patrie de mon fidele Soliman : je fus logé chez lui, & pour me faire compagnie il invita mon dévot Turc, le compagnon éternel de mon voyage. J'avois mangé pendant la route en compagnie, mais ce fut pour la premiere fois que je mangeai en famille. Comme tout ce qu'on me préſenta me dégoutoit, j'eus le tems d'examiner toutes leurs coutumes. Les Turcs mangent fort vîte, & le ſouper ne dura pas plus

d'un quart d'heure. Ils ne boivent point pendant le repas, mais seulement quand ils sont sortis de table. Après le repas ils se lavent les mains avec de l'eau & du savon : la malpropreté rend cette précaution nécessaire.

Les amis de mon Hôte vinrent me voir, plus par curiosité que par honnêteté. Quand ils m'eurent contemplé à loisir, ils se retirerent, & je fus fort surpris de voir toutes les filles & les femmes qui composoient la famille, se ranger autour de moi, & me tenir compagnie. Dans ce pays, jamais elles ne paroissent où il y a des hommes : apparemment que Soliman leur avoit dit que j'étois un Religieux Franc, & qu'il n'y avoit pas de déshonneur pour elles de rester toutes ensemble avec moi. Ce

qui augmenta ma surprise, c'est qu'elles avoient leur voile levé. Il est vrai que je ne les regardai jamais au visage; ce seroit ici la plus grande incivilité, & dès qu'elles s'en apperçoivent, elles laissent tomber leur voile. Telles sont les loix austeres que leur imposent & l'éducation, & la pudeur. Bon Dieu, que ces mœurs sont différentes des nôtres! Dans toutes mes Missions d'Europe, jamais je n'avois reçu tant de marques de bonté & de bienveillance que j'en reçus de cette famille Infidele. Ces bonnes gens me parloient éternellement & je ne les entendois pas; ils avoient la patience de tourner la phrase en tant de manieres, qu'enfin je comprenois quelque chose. Nos François, tout polis qu'ils sont, n'ont pas ordinairement cette

complaisance pour les Etrangers. Pour eux, ils m'entendoient parfaitement, parce que je ne leur disois que ce que je sçavois. Il est vrai que mes incongruités en fait de langage, mes expressions, mon accent les faisoient quelquefois sourire, mais c'étoit d'une façon plutôt aimable que choquante, & plus capable de m'encourager que de me déconcerter. Sçavez-vous l'Arabe, me disoient-ils ? Non, je ne fais que commencer à l'apprendre. Sçavez-vous le Turc ? Non. Que sçavez-vous donc ? Je sçai le François, le Grec, l'Italien & le Latin. Je sçai toutes les Religions; je sçai qu'il n'y en a qu'une véritable, qui est celle dont je fais profession, & vous malheureusement vous l'ignorez. Mais puisque vous me témoignez tant d'amitié,

quand je ſçaurai bien votre langue, je reviendrai ici vous l'apprendre, vous inſtruire, & tâcher de vous ſauver. Ces promeſſes étoient reçues avec reconnoiſſance. Hélas! mon Révérend Pere, il ne manque ici que des Miſſionnaires. La moiſſon ſeroit abondante. Les Druſes ont en horreur la Polygamie; & quoique pour ne pas s'attirer d'avanies & de mauvais traitemens, ils ne reçoivent aucuns Sacremens dans la pratique, dans la ſpéculation ils n'en rejettent aucun. Ce ſeroit là deux grands acheminemens à leur converſion.

Charmé de tant d'attentions, je voulois reconnoître une ſi affectueuſe hoſpitalité; je ne pouvois le faire que par quelques petits préſens, mais j'étois bien pauvre. Je trouvai cependant

encore dans le fond de mon sac quelques petites bagatelles d'Europe, que je leur distribuai : j'avois bien quelques chapelets de bois rouge, mais je n'osois les leur présenter, de peur que la croix ne leur fît peine, & qu'ils ne fissent en ma présence quelque insulte à ce signe sacré de notre salut. Je m'enhardis pourtant, & je me hasardai d'en donner un à une petite fille qui étoit encore à la mamelle. Mais quelle fut ma surprise ! quelle fut ma joie, quand je vis la mere ôter le chapelet à cet enfant, & en baiser la croix, & la porter sur sa tête pour marquer son respect ! Le chapelet fit la ronde dans toute l'assemblée ; on l'admiroit, on le considéroit, on le baisoit. Voilà des Infideles bien Chrétiens, me disois-je à moi-même. Hélas ! il ne

leur manque que des Miſſionnaires pour les inſtruire. Mais ſi nous ne les inſtruiſons pas, ce n'eſt pas notre faute, permettez-moi de vous le dire, mon Révérend Pere, c'eſt la vôtre. Envoyez-nous du ſecours.

Tandis qu'on rendoit à la croix les hommages qui lui ſont dus, un petit voiſin âgé de dix ans, s'étoit gliſſé dans la chambre pour me voir de plus près; c'étoit le fils d'un Turc. Il voulut à ſon tour voir ce chapelet, qui faiſoit l'objet de la curioſité, mais dès qu'il en apperçut la croix, il courut comme un furieux à un bâton qui ſe trouva aſſez près de lui, & il ſe mettoit en diſpoſition de la briſer. La maîtreſſe du logis l'arrêta, elle lui arracha le bâton, & le chaſſa de la maiſon.

Après mille remerçimens,

on garnit d'huile la lampe de ma chambre ; c'eſt ici la coutume d'avoir toute la nuit des lampes allumées en Eté comme en Hiver, dans la chambre où l'on couche. On me laiſſa ſeul, je fis ma priere, & je pris un peu de repos. Le jour ſuivant, nous nous rendîmes enfin au terme de notre voyage.

Je vous ai tenu parole, mon Révérend Pere : j'avoue que comme il eſt des nouvelliſtes que les nouvelles n'affectent que quand elles leur annoncent des évenemens extraordinaires, des villes priſes, des batailles gagnées ; il eſt des Chrétiens qui ne prennent plaiſir à nos Relations, que quand on y parle de faits éclatans, de Nations conquiſes à J. C. d'Empires & de Royaumes convertis. Cette lecture ne ſera pas du gout de ces

sortes de personnes, mais ils me permettront de leur dire que ces menus détails, quoique moins intéressans, ne laissent pas d'avoir leur utilité. Ils nous font connoître le caractere des Peuples, les pratiques de leur Religion, les peines inséparables de la vie d'un Missionnaire. Ce sont les objets que je me suis proposés; je crois les avoir remplis : ainsi j'ai l'honneur d'être, &c.

# RELATION
## D'UN
## CONCILE NATIONAL,
*Tenu chez les* MARONITES,
*le 30. Septembre 1736.*

AVANT de donner la Relation de ce Concile, & la Lettre du Missionnnaire qui y a assisté, & qui en fait un détail très-circonstancié, le Public ne me sçaura pas mauvais gré de le mettre au fait des mœurs & de la Religion des Maronites. Cette instruction préliminaire répandra un jour lumineux sur toute la suite de la narration. On ne sçauroit être trop clair, quand on traite de ces sortes de matieres. D'ailleurs sans ces connoissances, le Lecteur se trouveroit embarrassé presque à chaque pas, & s'intéresseroit fort peu pour une Nation qu'il ne connoîtroit point. Tout ce que j'en dirai, je le tirerai de quelques Auteurs qui en ont parlé avec assez d'exactitude, & j'aurai soin de suppléer à ce qui leur aura échappé.

Les Maronites sont des peuples Chrétiens d'Orient, & font un petit corps de Nation qui habite vers le Mont Liban. Les avanies qu'ils ont souvent à essuyer les obligent quelquefois d'abandonner leur pays, & de se retirer dans les montagnes du Kesroan, & non pas de Kastroan : comme quelques-uns l'écrivent. L'opinion la plus commune, est qu'ils tirent leur nom de celui de Maron, qui fut autrefois leur chef. Dans les premiers tems ils suivirent les erreurs des Jacobites, des Nestoriens, des Monothélites, mais depuis ils y renoncerent sans retour. C'est sous le regne de Baudouin IV. Roi de Jérusalem, & sous le Pontificat d'Aimeric, Patriarche Latin d'Antioche, que Guillaume de Tyr place leur réunion à l'Eglise Ro-

maine, après 500 ans de séparation; & selon Jacques de Vitry, le Patriarche des Maronites assista au quatrieme Concile général de Latran, en 1215. Cette réunion que la ruine des affaires des Latins en Orient avoit paru refroidir, fut enfin solidement cimentée, & solemnellement renouvellée à Rome en 1445. par Isaac, Prêtre Maronite, que son Métropolitain, arrêté pour des affaires importantes, y avoit député en son nom, & au nom de toute la Nation.

Ils sont gouvernés pour le spirituel par un Patriarche, par des Archevêques, des Evêques, & environ 150 Curés: ils sont parfaitement soumis à l'Eglise Romaine, dont ils respectent toutes les Ordonnances, & ils se font gloire d'en être les disci-

ples ; aussi répetent-ils ordinairement ces mots : *Telmit Roumie*, c'est-à-dire, Disciple de Rome. Aussi-tôt que celui qui dit la Messe a lu l'Epître & l'Evangile, on les lit au Peuple en Arabe, qui est devenu chez eux la langue vulgaire, par le grand commerce qu'ils ont eu avec ces peuples. La Langue Syriaque étoit la Langue naturelle du pays, mais il n'y a plus que cinq ou six villages qui l'aient retenue & qui la parlent encore ; par-tout ailleurs l'Arabe a pris le dessus. Il faut que depuis 80 ans le nombre de ces villages soit diminué ; car nos Missionnaires nous assurent qu'il n'y en a plus qu'un ou deux où le Syriaque, & même un Syriaque corrompu ait cours. Sans doute les Auteurs qui ont avancé ce fait, ont travaillé sur de faux Mémoires ;

ils ont été trompés par des voyageurs, qui ordinairement, selon la judicieuse remarque de M. Bayle, ne sont pas bons Arithméticiens, & dont la regle favorite est la multiplication.

Les Maronites d'aujourd'hui, disent quelques Auteurs, sont des gens de bien, qui vivent très-chrétiennement; on peut même retrouver en eux ce que S. Luc dit des anciens Fideles aux Actes des Apôtres, & l'on ne vit jamais tant d'union, tant de charité & tant de zele, qu'on en trouve présentement parmi ces peuples. L'éloge seroit bien flateur, s'il étoit exactement vrai: mais on verra bientôt par les abus qu'on fut obligé de réformer dans le Concile, qu'il y a un peu d'exagération. C'est un défaut charitable; mais dans un Historien c'est toujours un défaut.

Ils ont un respect infini pour leurs Prêtres, & ils portent la vénération pour leurs Evêques jusqu'à se prosterner à terre dès qu'ils les voient boire. Chez eux, un Laique marié peut être élevé à la Prêtrise, mais dès qu'il est décoré du Sacerdoce, il ne peut plus se marier. Dans l'administration des Sacremens, ils observent toutes nos cérémonies, avec cette seule différence qu'à chaque enfant qu'ils batisent, ils font la bénédiction solemnelle de l'eau comme on la fait parmi nous la veille des fêtes de Pâques & de la Pentecôte.

Cette peinture abrégée de la Religion des Maronites, & ces notions, toutes imparfaites qu'elles sont, suffisent pour faciliter à un Lecteur peu instruit, l'intelligence de tout ce qui va

ſe traiter dans le Synode, & je ſuis bien perſuadé que nos Seigneurs les Evêques de France, ſi zélés pour le bon ordre, verront avec plaiſir leurs Freres dans l'Epiſcopat, libres au milieu des fers, faire triompher la pureté de la Morale Chrétienne dans le ſein de la corruption; & aſſemblés en Concile ſous la direction du Saint Siége, travailler avec chaleur à réformer ou à perfectionner la diſcipline de leur Egliſe.

# LETTRE
## DU P. FROMAGE,
*Missionnaire de la Compagnie de JESUS,*
## AU P. LE CAMUS,
*De la même Compagnie, Procureur des Missions du Levant.*

A Tripoly de Syrie, le 15. Octob. 1736.

MON REVEREND PERE,

*P. C.*

JE préviens & vos demandes, & les reproches que vous seriez en droit de me faire, si je ne vous donnois part du consolant & édifiant spectacle que la Religion vient de nous présenter. C'est du Synode des Maronites

dont je parle. Depuis leur réunion à la Chaire de S. Pierre, ils avoient quelquefois assisté aux Assemblées générales de l'Eglise, & en 1516. leur Patriarche s'étoit trouvé au cinquieme Concile de Latran ; mais jamais ils n'avoient tenu de Synode National. Tout s'y est passé avec tout l'éclat & toute la décence qu'on pouvoit désirer au milieu d'une terre Infidele.

Peut-être serez-vous bien aise, mon Révérend Pere, de sçavoir les raisons qui ont déterminé à cette grande action. Je suis en état de vous en instruire : j'ai été l'Orateur du Synode, je suis assez au fait de tout.

Lorsque je partis de France, si l'on m'avoit prédit que j'aurois l'honneur de prêcher devant un Concile, je vous avoue que

j'aurois eu bien de la peine à ajouter foi à cette prophétie ; une pareille diſtinction eſt au-deſſus de mes foibles talens ; mais il eſt dans la vie certaines occaſions, certaines circonſtances, où par obéiſſance & pour le bien de l'Egliſe, le zele eſt obligé de ſe préter à tout, malgré ſes répugnances.

N'allez pas vous imaginer que nos Evêques ſe ſoient aſſemblés pour étouffer quelque erreur naiſſante, pour établir ou pour défendre quelque dogme attaqué ; graces au Ciel de pareils attentats ſont inconnus depuis pluſieurs ſiecles chez les Maronites. La contagion preſque univerſelle qui s'eſt répandue dans tout l'Orient, a reſpecté la pureté de leur foi, & jamais le ſchiſme & l'héréſie qui les environnent n'ont pu

donner aucune atteinte à leur Catholicité. Leur attachement invariable à la Chaire de Saint Pierre, leur soumission parfaite aux décisions de l'Eglise les ont préservés de ces funestes malheurs, & s'ils ne se piquent pas d'être plus éclairés que tant d'autres peuples, ils peuvent du moins se vanter d'être plus dociles & plus fideles. Priez le Seigneur qu'il les conserve à jamais dans ces sentimens & dans ces dispositions: on n'est point en danger d'errer, quand on ne suit pour guide que les oracles de la vérité.

La foi de nos Chrétiens étoit pure; mais malgré l'exacte régularité dont ils font profession, par le laps du tems la discipline s'étoit un peu affoiblie. Vous le sçavez, mon Révérend Pere, l'Epouse de Jesus-Christ est tou-

jours ſans rides, mais ſes enfan
ne ſont pas toujours ſans ſouil
lures; l'Egliſe eſt toujours ſain
te, mais la corruption alter
quelquefois la ſainteté des ſu
jets qui la compoſent. Inſenſi-
blement la ſucceſſion des an-
nées introduit le relâchement
dans les ſociétés les plus ſaintes,
& ces révolutions preſque iné-
vitables, ſont le triſte apanage
de la condition humaine. On
ne ceſſe pas d'être homme, par-
ce qu'on eſt Chrétien. Il s'étoi
donc gliſſé quelques abus che
nos Maronites, & ils avoien
gagné juſques dans le Sanctuai
re : ces taches bleſſerent le
yeux de quelques perſonnes zé
lées; elles en écrivirent au S.
Siége pour demander qu'on ap
portât un remede prompt &
efficace à des maux qui com-
mençoient à s'invétérer. La

ſouverain Pontife chargé par ſa primauté de veiller aux beſoins de l'Egliſe univerſelle, crut ne devoir pas négliger des avis importans que dictoit un zele pur & deſintéreſſé. Il jugea que c'étoit dans le pays même qu'il falloit chercher ce remede; que voyant les choſes de plus près, on ſeroit plus à portée de prendre les meſures convenables; il ſe perſuada qu'un Concile national donneroit plus de poids aux reglemens & aux défenſes qu'on ſeroit obligé de faire. D'ailleurs le S. Pere n'ignoroit pas que, ſelon les regles ordinaires de l'Egliſe, c'eſt ſur les lieux que ces ſortes de cauſes doivent être décidées en premiere inſtance, avant que d'être portées à ſon tribunal; ſauf à lui à en rejetter, ou à en approuver le jugement & la déciſion.

C'eſt le parti que prit ce ſage Pontife ; il avoit nommé Monſeigneur Allemanni Ablégat Apoſtolique dans ces cantons ; c'eſt un Prélat actif & judicieux : il le chargea d'une Lettre adreſſée au Patriarche des Maronites. L'Ablégat dès la premiere viſite la lui remit entre les mains : je l'ai lue, rien n'eſt plus ſage ni plus ferme.

Sa Sainteté, après avoir expoſé les abus qu'on lui avoit dénoncés, enjoignoit au Patriarche d'aſſembler un Concile de concert avec l'Ablégat, d'y propoſer environ douze articles qui regardoient la réforme, & de les faire recevoir, afin qu'appuyés de l'autorité du Concile, ils euſſent plus de force. Comme il n'auroit été ni juſte ni même prudent d'agir d'autorité, & de fermer la porte à toutes

repréſentations, le Pape accordoit au Patriarche la permiſſion de ſuſpendre l'exécution de quelques-uns de ces articles, s'il le jugeoit à propos pour de bonnes raiſons, pourvû néanmoins qu'il s'engageât à faire ſçavoir ces raiſons au S. Siége, & qu'il promît de s'en tenir à la déciſion que Rome porteroit quand elles y auroient été murement examinées. Voici quelques-uns de ces abus.

1°. C'étoit une ancienne coutume des Evêques Maronites d'avoir auprès d'eux pluſieurs Religieuſes, dont l'appartement n'étoit d'ordinaire ſéparé de celui de l'Evêque que par une porte de communication. Les Religieux en avoient auſſi dans l'enceinte de leur Monaſtere. Croiriez-vous bien, mon Révérend Pere, qu'une choſe ſi

scandaleuse ne causoit presque point ici de scandale; ou n'en causoit que fort peu? Il falloit qu'on eût une haute idée & de la sainteté des Prélats & des Religieux, & de la sagesse de ces Vierges chrétiennes, surtout dans un pays où les femmes paroissent rarement devant les hommes, & où les moindres liaisons entre les deux sexes deviennent suspectes, & répandent des nuages sur la vertu la plus irreprochable. Apparemment que ces Religieuses avoient pris la place de ces Veuves pieuses ou de ces Filles dévotes qui dans les premiers tems de l'Eglise, consacrées à l'ornement & à la décoration des Autels ne s'éloignoient guere des Basiliques.

2°. Le Patriarche s'étoit arrogé le droit exclusif de faire

les saintes Huiles : il les distribuoit aux Evêques & aux Curés. On étoit obligé de lui donner de l'argent quand on les alloit demander ; la taxe étoit générale & sans exception, & le plus pauvre Curé donnoit un écu ; on ne les avoit pas à moins. Un jour en ma présence un Curé venant les demander, n'offrit qu'une piece de 50. sols, on eut bien de la peine à les lui accorder, & ce ne fut qu'en représentant l'excès de sa pauvreté qu'il les obtint : un autre, après les avoir reçues, dit en payant à celui qui les distribuoit la somme prescrite : prenez le prix des saintes Huiles. J'étois présent à cette scene, elle me révolta, elle m'indigna ; je pris la liberté de représenter que c'étoit une simonie, on me dit pour toute réponse que c'é-

toit la coutume, & l'on crut par-là se justifier pleinement.

3°. Les dispenses dans les mariages se vendoient à prix d'argent. Pour lever une excommunication, un interdit, une censure, le Patriarche se faisoit donner une certaine somme qui entroit dans son revenu. De-là que d'inconvéniens! L'avidité du Prélat rendoit les peines ecclésiastiques & moins justes & plus fréquentes. A quoi la pauvreté n'engage-t-elle pas! & de quoi n'abuse pas la cupidité! Vous sentez assez que ce casuel pouvoit quelquefois être arbitraire.

4°. Le Saint Sacrement ne se conservoit pas dans la plupart des Eglises de la campagne, & il ne se trouvoit d'ordinaire que dans les Eglises des Religieux. De-là quels inconvéniens

encore, & combien de Chrétiens dans certaines Bourgades éloignées étoient à la mort privés malgré eux de ce secours privilégié.

5°. Contre l'ancien usage établi & observé de tems immémorial, on permettoit à des Prêtres mariés de convoler à de nouvelles nôces. J'en ai connu un qui étoit dans le cas. J'en ai connu un autre qui ayant été fait Prêtre après son mariage, s'étoit marié trois fois après sa prêtrise; on dissimuloit, on toléroit même ces scandales.

6°. Les Eglises restoient sans ornemens décens, & les membres de Jesus-Christ sans les secours nécessaires. Ici les Evêques sont chargés de pourvoir à la décoration des Temples & aux besoins des pauvres; mais pauvres eux-mêmes par la mul-

tiplicité des Siéges, leur indigence les mettoit hors d'état de remplir ces obligations. Figurez-vous que 150. petites Paroisses composent 15. Dioceses & le Patriarchat.

7°. Les Maronites d'Alep, qui font une partie considérable de cette Chrétienté, ne chantoient plus dans leurs Eglises qu'en Arabe depuis dix à douze ans, & avoient aboli l'ancienne coutume de faire l'Office divin & de réciter toutes les prieres en langue Syriaque. Cet exemple étoit d'une dangereuse conséquence ; c'étoit à peu-près comme si on s'avisoit dans une de nos grandes Villes de France de chanter l'Office en langue vulgaire. Vous sçavez, mon Révérend Pere, avec quelle fermeté nos Prélats se sont élevés contre cet abus par-tout où

l'esprit d'erreur & de nouveauté a tenté de l'introduire.

Voilà les principaux articles qui faisoient l'objet de la Réforme projettée, & sur lesquels devoit prononcer le Concile. On ne sçauroit disconvenir qu'il ne fût fort utile, & que c'étoit rendre un grand service à l'Eglise des Maronites de l'engager à effacer elle-même ces taches qui défiguroient sa beauté. La bonne œuvre ne laissa pas de souffrir d'abord bien de la contradiction. Le relâchement trouve par-tout des partisans; & l'esprit d'intérêt, sur-tout quand il se couvre du manteau de la nécessité, n'est pas une passion qu'on persuade aisément de son déréglement & de son désordre. Il est vrai qu'à la premiere proposition du Concile, le Patriarche & les Evê-

ques y consentirent ; ils écrivirent même au Pape une Lettre commune pleine de soumission & de respect : ils l'assuroient qu'ils entroient parfaitement dans ses vûes, & qu'ils seconderoient volontiers son zele. On fixa le tems du Synode, & Monseigneur Allemanni se retira plein de bonnes espérances. Il ne doutoit pas du succès de l'entreprise, & déja il en bénissoit en secret le Seigneur. Afin d'en méditer plus à loisir les arrangemens, il choisit pour lieu de sa retraite un Monastere proche de notre résidence d'Antoura ; il n'en sortoit que rarement. La proximité nous procura l'honneur de sa premiere visite ; il eut assez de confiance en nous pour nous faire part de la situation des affaires, & il en recommanda le succès à nos

prieres & à nos soins. Il fit la même confidence au Gardien de Jérusalem, Religieux accrédité dans le pays ; il alla même s'aboucher avec lui à Seyde, & de la part du S. Siége il l'envoya au Caire chargé d'une commission importante & délicate. Nos Peres Missionnaires d'Egypte vous instruiront du sujet de ce voyage.

De Seyde le Visiteur Apostolique se transporta chez l'Emir des Druses qui l'avoit invité, il en fut reçu au mieux : ils eurent ensemble quelques conférences, ils y traiterent de quelques affaires secretes qui intéressoient la religion. L'Emir extremement satisfait du Prélat Italien, lui fit présent de son cheval de monture, & l'Ablégat revint dans sa solitude de Louaisé pour mettre la derniere

main aux arrangemens du Synode projetté.

Le terme convenu & fixé pour le Concile approchoit; Monseigneur Allemanni crut qu'il étoit tems de sommer de leur parole le Patriarche & les Evêques, & d'en régler avec eux les préliminaires. Mais les choses n'en étoient pas encore au point où il pensoit; il trouva du refroidissement, & même une espece d'aliénation dans les esprits: l'enfer avoit ourdi bien des trames & fait jouer bien des ressorts pour indisposer les Prélats Maronites, & traverser le projet. Il seroit trop long, mon Révérend Pere, de vous développer ici toutes ces intrigues: vous sçavez mieux que moi qu'en pareilles circonstances l'ennemi commun de notre salut ne s'oublie pas. On mit tout

en œuvre pour reculer, & même pour éluder les ordres du S. Siége. Quoi qu'il en soit, ce changement inattendu surprit l'Ablégat, mais il ne le déconcerta pas: la résistance, loin de le rebuter, ne servit qu'à animer son courage, & à redoubler ses efforts; & je dois dire ici, à la louange de ce digne Prélat, qu'il ne donna aucun signe d'impatience & de dégout; qu'il sçut se roidir à propos contre les obstacles, & qu'il renoua plusieurs fois avec une admirable dextérité une négociation qui paroissoit entierement rompue.

De leur côté les Missionnaires de la Terre Sainte & les Jésuites travailloient de tout leur pouvoir à appaiser la tempête; mais avec tout cela rien n'avançoit, le moment marqué par

la Providence n'étoit pas loin, mais il n'étoit pas encore venu. Enfin tout se calma : les Prélats Maronites reconnurent les piéges qu'on leur avoit tendus ; ils ouvrirent les yeux sur leurs véritables intérêts, qui n'étoient autres que ceux de la Religion, & ils se rendirent. J'ignorois encore cette heureuse nouvelle, lorsqu'un beau jour, du grand matin, on vint me dire à l'issue de la Messe que M. le Patriarche avoit mis pied à terre au Séminaire où il m'attendoit. Je sortis pour l'aller saluer, mais il me prévint, & je le trouvai à la porte de notre maison, où il entra, suivi de la plupart de ses Evêques. Mon Pere, dit-il à notre Supérieur, on ne dira plus que je ne suis pas le conseil des Jésuites. Ces agréables paroles relevérent nos espéran-

ces, & nous en augurâmes bien; nous n'osâmes cependant lui en demander l'explication. Ces Prélats nous firent l'honneur de prendre chez nous un léger déjeûner; & sans entrer dans aucun éclaircissement, ils remonterent à cheval, & prirent le chemin du Monastere de Louaisé. Monseigneur Allemanni fut charmé de les voir, & sa joie fut d'autant plus grande, qu'elle étoit inespérée. Après les premieres civilités, on entra d'abord en matiere, & l'on prit de concert tous les arrangemens nécessaires.

Les choses étoient dans cette heureuse disposition, lorsque le Visiteur Apostolique m'envoya dans un Monastere éloigné d'Antoura d'environ huit lieues, pour y terminer une affaire dont je vous rendrai compte dans la

suite. Là dès le lendemain, un exprès vint me remettre une lettre de Monseigneur, qui me prioit de me rendre incessamment à Louaisé, où le Concile devoit s'ouvrir le jour suivant; il m'avoit chargé d'en faire l'ouverture. Il fallut donc, malgré tant de fatigues, qui sont à présent au-dessus de mes forces, me rendre en diligence auprès de l'Ablégat. J'obéis, je revins précipitamment, & j'arrivai à tems. Ce fut le 30. Septembre dernier que le Synode commença. On ne pouvoit choisir un jour plus convenable à cette grande action; c'étoit le jour où l'Eglise Latine honore la mémoire de S. Jérôme, ce fameux Docteur, qui a éclairé de ses lumieres, & édifié par ses vertus l'Orient comme l'Occident. Pour abréger la durée du

Concile, on avoit auparavant préparé toutes les matieres par une exacte discussion; l'on avoit réglé ce qui devoit être proposé, & en quelques Séances paisibles, tout fut terminé.

Voici l'ordre qu'on garda, & les cérémonies qui s'observerent. On avoit paré l'Eglise des Religieux du Monastere de Louaisé avec le plus de magnificence qu'il avoit été possible. Dans le Chœur, qui est assez vaste, on avoit placé deux Thrônes élévés, l'un du côté de l'Evangile pour le Patriarche, l'autre du côté de l'Epître pour l'Ablégat Apostolique. Hors du Chœur, près de la balustrade, étoient à droite & à gauche deux rangs de chaises pour les Evêques; après eux & dans le même rang, mais sur des siéges plus bas, étoient les Mission-

naires invités pour assister au Concile en qualité de Théologiens du Pape. Vis-à-vis des Missionnaires étoient les Religieux Maronites, ayant leur Supérieur à leur tête. Entre les Théologiens du Pape & les Religieux, les Curés Maronites formoient une ligne, & étoient pareillement assis ; & derriere tous ces rangs de siéges, l'élite de la Noblesse Maronite se tenoit debout. Il n'y eut point de dispute pour la préséance. Pour couper pied à toutes les contestations qui auroient pu naître, Monseigneur Allemanni déclara qu'il ne vouloit préjudicier en rien aux droits respectifs que chacun pourroit prétendre ; que les Missionnaires se placeroient selon leur ancienneté dans le pays. Pour se conformer à ce Reglement, les Peres de la Terre-Sainte

re-Sainte prirent place immédiatement après les Evêques, de leur côté; après eux se rangerent les Jésuites, après les Jésuites les Capucins; les Carmes, comme les derniers venus, eurent la derniere place. Ce bon ordre qui prévenoit tous les démêlés, fit régner dans toute l'Assemblée un grand silence & une grande modestie.

Une demi-heure après le Soleil levé, on partit processionnellement du Monastere pour se rendre à l'Eglise. Voici le nom des Prélats qui composoient cette auguste Assemblée.

*Joseph*, Patriarche des Maronites.
*Joseph Allemanni*, Ablégat Apostolique.
*Simon*, Archevêque de Damas.

*Servus Dei*, Archevêque de Baruth.
*Elias*, Archevêque d'Arga.
*Etienne*, Archevêque de Patron.
*Philippe*, Archevêque de Gébaïl.
*Ignace*, Archevêque de Tyr.
*Jean*, Archevêque de Laodicée.
*Michel*, Archevêque de Banias.
*Gabriel*, Archevêque d'Alep.
*Tobie*, Archevêque de Nablos.

Tous ces Prélats étoient Maronites. Trois autres Archevêques de la même Nation étoient absens, à cause de leur grand âge. Sçavoir :

*Basile*, Archevêque de Tripoli.

*Gabriel*, Archevêque de Keidan.

*Gabriel*, Archevêque d'Acre.

Outre ces Prélats, d'autres Archevêques Catholiques, mais qui n'étoient pas de la Nation Maronite, furent invités au Concile, & y assisterent.

*Gregoire*, Archevêque Surien. Il avoit avec lui un Evêque de sa nation.

*Abraham*, Archevêque d'Alep, Arménien.

*Etienne*, Archevêque d'une ville d'Arménie, y envoya un Député en sa place.

Vous serez sans doute surpris, mon Révérend Pere, qu'on ne parle ici que d'Archevêques. Ne les prenez pas pour autant de Métropolitains. Il faut se faire au langage du pays : ce sont des

Evêques qui prennent ce titre ; & personne ne le leur conteste. D'ailleurs que les Prélats d'un Concile soient Evêques ou Archevêques, peu importe. Dans ces Assemblées, c'est le caractere qui décide & non pas la dignité ; & il est inconteſtable, que ce que nous appellons en France un Evêque *in partibus*, est Juge de la Foi comme l'Evêque du plus grand & du plus riche Diocèse.

Dans ce Synode, tous les Ecclésiastiques étoient revétus d'habits Sacerdotaux, les uns en Chappes, les autres en Chasubles. Les Evêques étoient habillés pontificalement ; & ce qui distinguoit les Prélats Maronites de ceux qui ne l'étoient pas, c'est qu'ils portoient sur la tête une mitre superbe & magnifique, que le Saint Pere leur

avoit envoyée en préſent.

Dès qu'on fut entré dans l'Egliſe, chacun prit la place qui lui avoit été déſignée, & l'on s'arrangea ſans embarras & ſans confuſion. On commença par invoquer le S. Eſprit, & le Patriarche ſe diſpoſa à célébrer la ſainte Meſſe. Pénétrés des ſentimens de la plus tendre piété, tous les aſſiſtans fondoient en larmes, & ſi la majeſtueuſe ſimplicité de ce religieux ſpectacle n'avoit pas de quoi éblouir les yeux, rien n'étoit plus capable de toucher les cœurs.

Au milieu de l'Egliſe, on avoit placé une Chaire aſſez élevée; j'y montai après l'Evangile, & je prononçai un petit Diſcours, qui dura environ une demi-heure: il rouloit tout entier ſur le ſujet de l'Aſſemblée; toute autre matiere auroit été

déplacée. C'étoit bien alors que je pouvois m'appliquer à moi-même ce que disoit autrefois l'Apôtre Saint Paul : Nous prêchons la sagesse au milieu des parfaits. Il n'y avoit rien de recherché dans mon Discours: mais comme les esprits étoient bien disposés, on m'écouta avec bonté. Il est des circonstances heureuses, où l'on trouve passable dans la bouche d'un Orateur Chrétien, ce qu'en d'autres tems on ne daigneroit pas écouter. Mon Sermon ne mérite pas de vous être envoyé : mais comme il fait partie de la cérémonie, & que mon Supérieur exige de moi cette marque d'obéissance, je l'ai traduit en notre Langue le plus littéralement que j'ai pu, & je l'ai transcris pour vous, vous en ferez tel usage qu'il vous plaira. Au

reſte, je compte ſur votre indulgence, plus encore que ſur celle des Maronites, & j'en ai plus beſoin. Les François, quand il s'agit de Sermons, ſe piquent d'être plus délicats que les autres peuples : d'ailleurs, vous trouverez dans cette piéce beaucoup d'expreſſions figurées, des métaphores qui paroiſſent un peu outrées, des applications preſque continuelles de l'Ecriture. En France, tout cela pourroit choquer, mais tout cela plaît aux Orientaux, & j'ai pour maxime que quand on prêche, il faut s'accommoder & au génie de la langue qu'on parle, & au gout des Auditeurs devant qui l'on parle.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, & lætemur in ea.

*C'est aujourd'hui le jour que le Seigneur a fait; faisons éclater notre joie & notre allégresse.*

Ces paroles sont tirées du Psaume CXVII.

VENERABLES Peres des Chrétiens, augustes Juges de la Foi, fermes & brillantes colonnes de l'Eglise, dignes Chefs des Armées du Seigneur, sages conducteurs du Peuple fidele.... Ainsi parloit autrefois le Saint Roi David dans un de ces divins transports que lui inspiroit l'Esprit-Saint. La pierre qu'une aveugle Nation a rejettée, est devenue par le choix du Seigneur la pierre angulaire; pierre qui seule soutient un Edifice mystérieux; pierre contre la-

quelle viennent se briser les plus immenses colosses. Quelle merveille, s'écrioit-il! Le bras du Tout-puissant a pu seul opérer ce prodige, & lui imprimer cette inébranlable fermeté! Bénissons à jamais un si beau jour, c'est le jour que le Seigneur a fait, & s'il doit être marqué par nos larmes, que ce soient des larmes de joie, de tendresse, de reconnoissance; ou plutôt, bannissons les pleurs, & que l'Univers entier retentisse de Cantiques d'allégresse. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, & lætemur in ea.*

Me trompai-je, Messeigneurs, dans l'application que je vais faire de ces paroles. La pierre angulaire c'est J. C. l'Edifice mystérieux qu'elle soutient c'est l'Eglise, les colosses qui viennent se briser c'est l'erreur, le

Schisme, l'Hérésie; & ce beau jour, ce jour que le Seigneur a fait, ce jour que doit signaler notre joie; c'est celui où l'Epouse de J. C. va triompher par le courage & la fermeté de ses défenseurs assemblés. *Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus, & lætemur in ea.*

Ici, quel charmant spectacle n'offre-t-elle pas à mes regards! Je vois l'armée du Seigneur rangée en bataille: par l'ordre & sous la direction du premier de tous ses chefs, se levent de braves & d'invincibles Capitaines, revétus des armes spirituelles, le bouclier de la foi en main, le casque de la sagesse en tête. Quel appareil menaçant! Tremblez Démons, tremblez pour votre Empire, j'en vois les destructeurs; ces Héros sont sûrs de vaincre. Quand on combat

au nom du Dieu des armées, peut-on manquer de remporter la victoire ? Ce n'eſt pas ſeulement un Ange qui conduit ces redoutables guerriers, c'eſt l'Eſprit du Seigneur lui-même qui anime leur valeur, qui ſoutient leurs bras, & qui dirige leurs coups. Ils comptent ſur votre aſſiſtance, ô mon Dieu : vous leur avez promis que jamais les portes de l'enfer ne prévaudroient contre leurs forces réunies, & que tous les jours vous ſeriez avec eux juſqu'à la conſommation des ſiecles. C'eſt vous qui les armez aujourd'hui de votre glaive. Si l'épée de Gédéon fut autrefois & le ſignal & le cri de la victoire, que ne peuvent-ils pas ſe promettre de l'épée du Seigneur ?

Sous la protection de ces Anges tutélaires, ne craignez rien,

peuple Maronite: petit troupeau, troupeau chéri, troupeau choisi entre mille, ne craignez rien. Un Légat Apostolique détaché de la Chaire de S. Pierre vient à vous: quelle distinction! Depuis plusieurs siecles, il n'est point de peuple dans l'Orient qui puisse se vanter d'en avoir eu de pareille. Envoyé par le Souverain Pasteur de tous les Chrétiens, il vient se joindre à vos Pasteurs, & les aider à écarter de cette bergerie les loups qui la menacent. Tressaillez donc de joie dans ce beau jour, & bénissez celui qui vient au nom du Seigneur.

Et vous, Révérendissimes Peres en Dieu, secondez les intentions du S. Pere, & comblez l'espérance de ce peuple fidele. Malgré votre zele, il s'est glissé des abus, c'est à vous à les réformer. Votre vigilance

les découvrira, votre courage les réprimera. Qu'il me soit donc permis d'exciter l'une & d'animer l'autre; c'est tout mon dessein. Soutenez ma foible voix, Esprit saint: vous allez décider par la bouche de ces Pasteurs; daignez leur parler par la mienne.

## Premiere Partie.

MEsseigneurs... Que la providence de notre Dieu est admirable dans l'arrangement qu'elle a fait des conditions de la société, & sur-tout de la société Chrétienne! Elle a voulu que les postes les plus élevés fussent les plus difficiles à remplir, & les plus délicats pour la conscience; elle a voulu que le plaisir flateur de commander fût tempéré par les grandes obligations que traîne après elle l'autorité. Elevés sur la tête des

autres, vous en êtes, dit l'Apôtre S. Jacques, responsables au Souverain Maître; vous devez veiller sur eux, comme devant un jour lui rendre compte de leurs ames. Placés sur le chandelier de l'Eglise, écoutez la belle leçon que vous fait Jérémie, ou plutôt le Seigneur lui-même par la bouche de Jérémie: Prophete, Pasteur des peuples, je t'ai établi, non pas afin que tu jouisses dans un tranquille repos des honneurs & des distinctions attachées à ta dignité, mais afin que tu déracines, que tu détruises, que tu dissipes, que tu plantes, que tu édifies: *Ecce ego constitui te ut evellas, & destruas, & dissipes, & ædifices, & plantes.* Voilà les devoirs inséparables de ton glorieux ministere; dans mes desseins, c'est moins un honneur qu'un fardeau.

C'eſt à vous ſentinelles de la Maiſon d'Iſraël, que s'adreſſe cette inſtruction.

Figurez-vous donc, Meſſeigneurs, que le ſouverain Pontife vous dit aujourd'hui par la bouche de ſon Légat Apoſtolique ce que diſoit autrefois l'Epouſe du Cantique des Cantiques: *Manè ſurgamus ad vineas, videamus ſi floruit vinea, ſi flores fructus parturiunt.* Levons-nous du matin, viſitons les vignes, voyons ſi la nôtre a fleuri, & ſi ſes fleurs promettent des fruits. Je ne crains point de le dire, la vigne dont parle ici la vigilante Epouſe des Cantiques, eſt la figure de cette partie du domaine de l'Egliſe confiée à vos ſoins & à votre gouvernement; levez-vous donc, & voyez en quel état elle ſe trouve: *Surgamus ad vineas.*

ASHMOLEAN OXFORD MUSEUM

Graces au Dieu immortel, & qu'il en soit à jamais béni, vous ne trouverez pas dans cette vigne chérie & privilégiée ces desastres affreux qui désolent les autres vignes des Eglises d'Orient ; le Seigneur jusqu'ici, par une bonté spéciale & une assistance particuliere, l'a préservée de ces funestes malheurs. Vous ne la verrez pas ravagée par cette bête féroce que le Prophete appelle *singularis ferus, aper de sylvâ*, l'infame animal des bois, la cruelle bête de l'héresie ; depuis bien des siecles ces monstres en sont bannis : mais peut-être y trouverez-vous des cantons dont le sol pourroit produire d'excellens raisins, & qui faute de culture ne produisent que du verjus, des herbes venimeuses qui peuvent empoisonner les fruits, des

ronces & des épines qui en empêchent l'accroiſſement & la fertilité, des terrains vuides où l'on pourroit ſemer le grain de la parole de Dieu & de l'inſtruction chrétienne; peut-être enfin y trouverez-vous, ſelon l'expreſſion de la même Epouſe, de petits renards qui, ſans y faire des ravages marqués, la détruiroient inſenſiblement, ſi vous ne preniez ſoin de les détruire eux-mêmes : *Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas.* Vous m'entendez aſſez ſans que je m'explique davantage.

Gardiens fideles de la vigne du Seigneur Dieu des armées, jettez avec moi un coup d'œil ſur la portion de votre héritage, & vous découvrirez aiſément les dégats que l'homme ennemi s'efforce d'y faire. Rien n'é-

chappe à des yeux qu'éclaire le flambeau de la Religion & qu'anime l'ardeur du zele.

Illustres Maronites, que j'aime à contempler l'éclat & les beautés de votre Eglise, j'y retrouve presque tous les traits qui distinguoient, qui caractérisoient l'Eglise naissante de Jesus-Christ, lorsque dans le sein du judaïsme & de la gentilité on la vit, par le plus surprenant de tous les miracles, sortir des mains d'un Dieu son auteur.

Je la comparerois volontiers cette Eglise à la Toison mystérieuse de Gédéon sur laquelle la rosée du Ciel tomboit en abondance, tandis que tout ce qui l'environnoit étoit desséché, dévoré par de brûlantes ardeurs.

Je la comparerois volontiers à cette Nation chérie du Ciel que le Seigneur prenoit plaisir

à conduire lui-même à travers les deſerts, les rochers, les montagnes; tandis que ſes fiers ennemis marchoient au milieu des plus épaiſſes ténebres, une colonne brillante & lumineuſe diſſipoit les horreurs de la nuit, & guidoit ſes pas. Vous ne déſavouerez pas ces comparaiſons, elles ne ſont ni haſardées, ni déplacées.

Elle forme une bergerie ſéparée, dont les brebis toujours dociles à la voix du Souverain Paſteur, ne s'écartent jamais dans des pâturages étrangers, & qui, par leur docilité, ſe mettent à l'abri de la fureur des loups; diſons mieux, & parlons ſans figure, elle forme au milieu même de l'Infidélité un peuple entier de véritables adorateurs, que reſpecte le ſouffle contagieux & empeſté du Schiſ-

me & de l'Héréſie ; & l'on peut dire de vous, ce que diſoit le Texte ſacré des premiers Fideles, que vous perſévérez unanimement, conſtamment dans la doctrine des Apôtres : *Erant perſeverantes in Doctrinâ Apoſtolorum.* Puiſſiez-vous, hélas, la conſerver à jamais cette foi ſi pure, & de génération en génération la tranſmettre à vos Neveux, juſqu'à la conſommation des ſiecles.

Non contens de croire, vous pratiquez avec ferveur les exercices les plus ſaints de la Religion & du Chriſtianiſme : comme les premiers Fideles vous vous aſſemblez ſouvent dans les Temples du Dieu vivant ; vous y offrez aſſidument le tribut de vos prieres. Là, réunis enſemble, vous chantez en l'honneur du Très-haut des Canti-

ques de louanges & d'actions de graces, & la fraction du pain sacré fait vos plus cheres délices. *Erant perdurantes in Templo in communicatione fractionis panis, & orationibus collaudantes Deum.*

Comme les premiers Fideles, devant le Dieu de Majesté, vous ne paroissez que comme des ombres anéanties; son auguste présence tient toutes vos puissances attentives; votre respect religieux porte l'édification dans tous les cœurs, & rend respectable à tout un peuple Infidele la Religion sainte que vous professez: *Gratiam habentes ad omnem plebem.*

On n'entend parler parmi vous, ni de divisions, ni de démêlés, ni de dissensions; la discorde n'ose y présenter les sombres lueurs de son funeste flambeau. Vous n'êtes ni à A-

pollo ni à Cephas, vous êtes tous à Pierre, & par Pierre à J. C. La charité de l'Esprit-saint qui vous unit, forme entre vous comme entre les premiers Fideles une union parfaite, un concert charmant, qui de cette prodigieuse multitude de croyans, semble ne faire qu'un cœur & qu'une ame : *Multitudinis autem credentium erat cor unum & anima una.*

Que de vertus ! Mais quelques taches légeres n'en ternioient-elles point l'éclat, & n'en obscurciroient-elles point la splendeur ?

On ne voit point parmi vous d'Incestueux comme à Corinthe ; vous ignorez ces abominations : mais en permettant à des Vierges Chrétiennes d'habiter presque au milieu de vous, ne craignez-vous point que cette

dangereuſe & permanente proximité, ou ne ſoit capable de faire chanceler la vertu la mieux affermie, ou ne faſſe naître dans les ames foibles des ſoupçons injurieux à l'honneur du Sanctuaire, & porter des jugemens, qui, pour être faux, ne ſont pas téméraires? On n'eſt pas toujours obligé de croire que la vertu d'Etienne ait paſſé dans tous les cœurs, & que chaque jour ce prodige ſe renouvelle. Vous êtes les Anges du Seigneur, il eſt vrai, mais ſouvenez-vous que S. Paul veut, que forcées par la néceſſité de ſe trouver à nos Aſſemblées, les femmes ne paroiſſent devant vous que voilées; & n'oubliez jamais la belle réflexion de S. Jérôme. Le Sauveur du monde, dit ce Pere, permit pendant ſa vie mortelle à la calomnie de porter

sur lui & sur ses Disciples une dent sacrilége ; il permit qu'on l'accusât avec eux de violer le jour du Sabbat, de manger avec les pécheurs & les Publicains, de refuser le tribut à César, d'engager même les peuples à la sédition & à la révolte : mais il ne voulut pas que l'accusation d'impureté fût de la partie, & dans une matiere si délicate, les soupçons même les plus légers & les plus mal fondés lui parurent si injurieux aux Disciples du Dieu de pureté, qu'il ne permit jamais ni à la plus maligne envie, ni à la plus cruelle jalousie de les former.

Mais n'avez-vous jamais souffert que des hommes déja consacrés aux Autels, déja honorés du Sacerdoce, des hommes qui plus encore que les Chrétiens ordinaires, doivent par leur état

& leur caractere être élevés au-dessus de la chair & des sens, & dont la pureté, pour répondre à la sainteté de leur ministere, doit égaler, approcher du moins de celle des Intelligences célestes, poussés par une vicieuse cupidité, se chargeassent de chaînes qui les attachent à la terre, & se formassent peut-être plus d'une fois des liens que la Religion bénit toujours dans de simples Laïques, parce que ces liens sont légitimes, mais que toujours elle réprouva dans les Lévites de la Loi nouvelle. Accusez-moi tant qu'il vous plaira d'outrer la morale; tolérer de pareils désordres, c'est s'en rendre complices.

On ne voit point parmi vous d'Ananies & de Saphyres, qui mentent au S. Esprit après avoir employé la rapine dans l'holo-

cauſte ; on n'y voit point de Fideles mal inſtruits, vouloir acheter les dons ineffables de l'Eſprit-ſaint & les richeſſes ſpirituelles de la grace : mais fixer un prix à la matiere de deux auguſtes Sacremens, mais rendre pour de l'argent la liberté des fonctions Eccléſiaſtiques ; mais pour de l'argent délier les conſciences, quelle Simonie ! Eſt-ce donc là, grand Dieu, donner gratuitement, ce que gratuitement on a reçu, comme le conſeille, ou plutôt comme l'ordonne le grand Apôtre? Non, ſans doute : mais, ſelon la penſée de S. Bernard un des plus grands Docteurs de l'Egliſe d'Occident, c'eſt faire & des choſes ſaintes, & des plus ſacrés miniſteres un trafic honteux & un commerce indigne. Quel déteſtable abus ! Si vous n'ôtiez ce ſcandale du mi-

lieu d'Iſraël, vous en ſeriez reſponſables devant Dieu, vous qui préſidez à cette Aſſemblée & qui jugez la terre.

Vous êtes les peres des pauvres : mais les pauvres ſont-ils toujours ſecourus ? On ne ſçauroit vous faire les reproches foudroyans que faiſoit autrefois le Seigneur par la bouche du Prophete Ezéchiel aux Paſteurs d'Iſraël : Malheur à vous, leur diſoit-il, Paſteurs avides & intéreſſés, qui, tout occupés de vous-mêmes, négligez de paître mon troupeau ; qui vous nourriſſez de ſon lait, qui vous habillez de ſa laine, & qui ne prenez pour votre nourriture que ce que vous y trouvez de plus gras. *Væ Paſtoribus Iſraël qui paſcebant ſemetipſos, lac comedebatis, & lanis operiebamini, & quod craſſum erat occidebatis,*

*gregem autem meum non pascebatis.* Vous ne portâtes jamais & l'injustice & la cruauté jusqu'à ces crians excès : mais l'indigence ne paroît-elle jamais devant vous sans être soulagée, & puis-je conclurre votre éloge comme le Texte sacré concluoit celui des premiers Fideles ? Quoiqu'ils n'eussent, y est-il dit, qu'une fortune assez bornée, cependant par des libéralités bien placées, ils trouverent l'heureux secret d'empêcher que les pauvres qui se joignoient à eux, ne fussent jamais dans l'indigence : *Nec quisquam inter illos egens erat.* Nourrir les pauvres, c'est un devoir indispensable pour vous, Pasteurs de J. C. Ecoutez cette décision, elle est hardie, mais elle n'est pas de moi, elle est de S. Chrysostome, une des plus brillantes lumieres de l'Eglise

d'Orient : Ne pas leur donner la nourriture, c'eſt leur donner la mort : *Si non paviſti, occidiſti.* Ce n'eſt donc point votre généroſité que j'implore, je réclame uniquement les droits de l'humanité.

Vous chantez aſſidument dans les Temples les louanges du Très-haut : mais ſont-elles partout chantées uniformément ; mais contre l'ancien uſage, n'y emploie-t-on pas en certains endroits une Langue que votre Egliſe proſcrit de l'enceinte de ſes murs, comme peu convenable & à la majeſté de ſes cérémonies, & à la dignité de ſon ſacrifice ?

Vous êtes les diſpenſateurs des ſaints Myſteres : mais la manne ſacrée dont ſe nourriſſent les Fideles, mais le Pain des forts qui doit les ſoutenir

dans le passage redoutable du tems à l'éternité, résident-ils toujours dans l'arche du Tabernacle; & dans ce moment décisif privées de ce secours salutaire, n'avez-vous pas quelquefois le chagrin de voir périr les ames confiées aux soins de vos subalternes, ou plutôt de vos coopérateurs?

Vos levres doivent être les dépositaires de l'instruction; & l'important ministere de la parole qui fut le partage des Apôtres, doit être le partage de leurs successeurs. C'est par la prédication que s'est établie la Religion; c'est par la prédication qu'elle se perpétue: mais la doctrine Chrétienne est-elle par-tout enseignée; mais la parole est-elle par-tout annoncée, & n'est-il pas à craindre qu'une jeunesse grossiere & mal instrui-

te, ſans lumieres & ſans principes, ne pratique mal des devoirs qu'elle ne connoît pas, ou ne blaſpheme des vérités qu'elle ignore ?

Vous vous proſternez au pied des Autels : mais les ornez-vous ? mais les embelliſſez-vous ? mais les enrichiſſez-vous de vos préſens ? mais les couronnez-vous de vos dons ? & tandis que les Dieux de la terre habitent au milieu de la ſplendeur & de la magnificence, le Dieu du Ciel n'habite-t-il pas quelquefois dans des Egliſes ruinées, négligées, ſans ornemens, ſans décoration ? Et n'eſt-il pas à craindre que juſtement ſcandaliſée de cette impardonnable négligence, qui ne peut avoir ſa ſource que dans l'eſprit d'un vil & ſordide intérêt, l'Infidélité ne s'écrie : Où eſt donc, où

habite donc le Dieu des Chrétiens? *Ubi est Deus eorum?*

Mais où m'emporte mon zele? Arrêtons : j'oublie que j'ai l'honneur de parler devant mes Guides & mes Maîtres. Il est inutile de présenter le flambeau à des Prélats si éclairés. Votre vigilance Pastorale, MESSEIGNEURS, suffira seule pour découvrir jusqu'aux plus légers abus; & votre courage pour exterminer jusqu'aux plus invétérés: daignez me supporter encore un moment, je tâcherai de ne point abuser de votre patience.

## SECONDE PARTIE.

S'IL s'est glissé quelques abus dans l'Eglise des Maronites, cette Eglise si pure & si belle; peuples voisins, peuples jaloux, n'en triomphez pas, ne nous in-

fultez pas. Il n'eſt point d'aſtre dans la nature, quelque brillant qu'il paroiſſe à nos yeux, qui n'ait ſes taches; & l'aſtre du jour lui-même, le flambeau même du monde n'en eſt pas exempt; mais avec cette différence cependant que les taches du ſoleil, imprimées par le doigt de celui qui le forma, ne peuvent être effacées par tous les efforts humains, au lieu que celles qui partent du relâchement & de la corruption des hommes, ne ſont pas ineffaçables. Rien n'eſt impoſſible à l'ardeur du zele, MESSEIGNEURS; le ſouffle de l'Eſprit du Dieu qui vous inſpire, peut aiſément purifier toutes les ſouillures; & animés d'un courage tout divin, il n'eſt point de monſtre que vous ne ſoyez en état de faire tomber & expirer ſous vos coups.

Non, rien ne doit vous arrêter. Je prévois pour vous autant de triomphes que de combats. Vous êtes les Princes des Peuples; vous êtes les Héros de la Religion; raſſemblés autour du Dieu d'Abraham, c'eſt ſous ſes étendars que vous marchez; c'eſt par ſes ordres que vous combattez: ne craignez rien; la juſtice de la cauſe que vous défendez, eſt pour vous un gage infaillible & de ſa protection, & de la victoire.

Inſéparablement attachés à la Chaire de Pierre, ce centre d'unité, cette Chaire de vérité ſera pour vous cette Tour myſterieuſe de David, où étoient ſuſpendus mille & mille boucliers, dont les braves d'Iſraël avoient coutume de s'armer pour leur défenſe; elle vous armera du glaive de la ſévérité contre le

relâchement ; & elle vous fournira des armes victorieuſes pour triompher. Juſqu'ici toutes les forces de l'enfer n'ont pu ébranler ſa conſtance ; & c'eſt un Oracle ſorti de la bouche de la Vérité même, que jamais elles ne prévaudront contre ſa fermeté : vos intérêts ſont communs avec les ſiens ; vous vaincrez avec elle ; vous vaincrez par elle.

L'entrepriſe eſt difficile, il eſt vrai, & à Dieu ne plaiſe que j'en diſſimule ici la difficulté : ce ſont des maux invétérés auxquels il faut remédier ; ce ſont d'anciennes plaies qu'il faut fermer. Ah ! que de pareilles cures demandent de dextérité dans le Médecin qui doit les penſer ! Il faudra y appliquer le ſel & le vinaigre, mais ſçavoir ſagement en adoucir l'acrimonie ; il fau-

dra y porter le fer & le feu, mais sçavoir habilement les manier. Peut-être faudra-t-il trancher jusqu'au vif, mais sçavoir prudemment mêler la douceur à la fermeté. Je n'ai ni regles ni loix à vous prescrire; votre expérience vous tiendra lieu de maître, vos lumieres de guides, & l'Esprit-Saint conduira votre main. C'est tout dire; suivez sa direction & ses impressions.

L'entreprise est difficile, mais jamais les difficultés n'effrayerent les grands cœurs. Les obstacles multipliés ne servent au contraire qu'à piquer leur valeur, & qu'à obstiner leur courage; ce sont les dangers du combat qui rehaussent le prix, qui relevent l'éclat de la victoire; & jamais les honneurs d'un triomphe glorieux ne furent

juſtement décernés qu'à de pénibles conquêtes.

S'il en étoit cependant quelqu'un parmi vous que fît chanceler ſa propre foibleſſe, ou qu'allarmât l'incertitude du ſuccès; pour l'encourager & ſoutenir ſa valeur chancelante, je lui adreſſerois volontiers les belles paroles qu'adreſſoit autrefois Saint Bernard à un Prélat timide, qui, par une puſillanimité peu ſéante à ſon caractere, ſe croyoit trop foible pour remplir ſes devoirs, & pour porter le fardeau que l'Egliſe lui avoit impoſé. Pardon, MESSEIGNEURS, pardon ſi dans ce diſcours abrégé, je cite une ſeconde fois ce grand homme: ſon inflexible droiture, ſon auſtere probité, ſes talens ſupérieurs, ſa vertu reconnue, & ſa fermeté vraiment apoſtolique,

l'avoient mis en possession de parler en Docteur & en maître, aux maîtres & aux Docteurs de l'Univers Chrétien.

Que craignez-vous, lui disoit-il, Dieu ne vous demande rien d'impossible. Dans le poste que vous occupez, il n'exige pas de vous que vous guérissiez les malades : il exige seulement que vous preniez soin de leur guérison ; il n'exige pas de vous que vous donniez l'accroissement, il exige seulement que vous plantiez avec Paul, que vous arrosiez avec Apollon ; abandonnez le reste à sa bonté toute-puissante, à sa providence paternelle, & conjurez-le de rendre vos efforts utiles & vos travaux profitables. Est-il rien en cela qui soit au-dessus de vos forces ? Voudriez-vous donc, ajoutoit-il, ressembler à

ce fils lâche & paresseux, dont parle l'Evangile : envoyé par son pere pour cultiver un champ qu'il trouva rempli de ronces & d'épines, loin de le défricher, il s'assit à terre, & il refusa d'y travailler, parce qu'il désespéra d'y réussir. Ne perdez point courage ; avec l'aide & le secours du ciel, tout devient possible à un Ministre laborieux & zélé, & l'impossibilité prétendue naît ordinairement de notre nonchalance & de notre mauvaise volonté.

On peut plus qu'on ne pense. Bien différens des objets que nous présente la perspective, il est certains monstres que l'éloignement grossit à nos yeux, & que la proximité apetisse. A l'entrée de la terre promise, Israël revenu de ses premieres frayeurs, & de ses terreurs pani-

ques, extermina facilement des Géans qu'il avoit crus invincibles.

Reprenons, MESSEIGNEURS, reprenons, & suivons les idées guerrieres. Juge & Chef de son peuple, Gédéon se vit autrefois environné de formidables ennemis: leur nombre, dit l'Ecriture, égaloit celui des grains de sable qui bordent la mer. Les Amalécites, les Madianites, & toutes les plus fieres & les plus belliqueuses nations de l'Orient armées contre lui, avoient conjuré sa perte. Abandonné d'une troupe de lâches qu'il avoit renvoyés chez eux, parce qu'il les croyoit trop foibles pour soutenir le choc & la mêlée, il ne lui restoit pour toute défense que trois cens braves qui l'accompagnoient. N'étoit-il pas naturel qu'il appréhendât d'être ac-

cablé par la multitude ? Oui, ſans doute : mais jamais ces indignes frayeurs ne trouverent entrée dans ſon cœur : il n'oublia pas que ſa petite armée étoit l'armée du Seigneur ; & bientôt ſon Dieu lui donna un préſage aſſuré de la victoire.

Dans un ſonge myſtérieux, j'ai vû, dit un ſoldat, comme un pain d'orge cuit ſous la cendre, j'ai vû ce pain rouler rapidement, précipitamment au milieu du camp ennemi, parvenir à la tente du Général, la parcourir, la renverſer, & porter par-tout le déſordre : *Viſus eſt mihi, quaſi ſubcinericius panis volvi, & in media caſtra deſcendere, & cùm perveniſſet ad tabernaculum, percurrit illud, atque ſubvertit.* A ce récit : ce pain d'orge, s'écria d'un air prophétique le dépoſitaire de la confidence,

ce pain d'orge ne peut être autre chose que l'épée victorieuse de Gédéon : *Non est hoc aliud, nisi gladius Gedeonis.*

Animé par ce présage favorable, Gédéon fait sonner la charge. Il rassemble ses guerriers, & pour toute harangue, il ne leur dit que ces courtes paroles. Enfans, ce glaive vous tracera le chemin du combat ; suivez-moi, & faites seulement ce que vous me verrez faire : *Quod me videritis facere, facite.* Il est obéi : on marche, on court, on vole à l'ennemi ; tout cede, tout plie, & les nations liguées prennent l'épouvante & la fuite. Appliquons ce trait d'histoire à mon sujet.

Le Gédéon des Chrétiens, le Chef de l'Eglise, c'est le Souverain Pontife ; ce glaive victorieux qui répand par-tout la

terreur, ce ſont ces clefs de puiſſance & de force, que le Sauveur du monde a promiſes & accordées à S. Pierre & à ſes ſucceſſeurs; ces Nations de l'Orient ennemies du Peuple de Dieu, ce ſont les Infideles, les Hérétiques, les Schiſmatiques qui vous environnent, & qui, ligués enſemble, conſpirent contre vous. Ces braves choiſis, qui forment & compoſent la petite armée du Seigneur, c'eſt la Nation Maronite; ce ſont ces illuſtres Prélats aſſemblés.

Suivons l'application. Aujourd'hui, MESSEIGNEURS, le Gédéon de la Loi nouvelle vous dit par la bouche de ſon Ablégat: je compte moins ſur votre nombre que ſur votre courage; il s'agit de ſauver un troupeau qui eſt le vôtre & le mien; nos

intérêts sont communs ; réunissons nos armes, & faites ce que vous me voyez faire. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Mille & mille fois les puissances infernales ont senti la pesanteur de mon bras : qu'elles sentent aujourd'hui la pesanteur du vôtre ; armez-vous comme moi de la foudre, & osez la lancer ; rien ne sçauroit tenir contre nos coups réunis. Frémisse l'esprit d'intérêt, périsse la simonie : depuis long-tems l'Occident a exterminé ces monstres, bannissons-les de l'Orient ; vous êtes mes Collegues & mes Confreres dans l'Episcopat, entrez dans mes justes desseins, secondez mon ardeur & mon zele. *Quod me videtis facere, hoc facite.*

Réformons ce qu'il peut y avoir de défectueux dans votre Eglise ; effaçons les taches lége-

res qui la défigurent, rendons-lui ſon ancien luſtre & ſa premiere beauté. Que ce premier Concile national faſſe refleurir la diſcipline parmi vous ; qu'il remette les loix Eccléſiaſtiques dans toute leur vigueur ; qu'à jamais il puiſſe ſervir à vos Succeſſeurs d'exemple & de modele, & qu'à jamais ce beau jour ſoit marqué dans vos faſtes en caracteres ineffaçables.

Quelles tendres, quelles preſſantes invitations, Meſſeigneurs? cette aimable voix eſt la voix du Pere commun de tous les Fideles : c'eſt la voix du Paſteur des Paſteurs, pourriez-vous la méconnoître, & refuſer de la ſuivre ? Non, je juge mieux de votre docilité, & de la droiture de vos intentions. Vous fûtes, Eſprit Saint, l'auteur d'un ſi beau projet, ſoyez-en le con-

sommateur ; descendez du ciel ; venez achever, couronner notre ouvrage, & faites briller sur cette auguste assemblée un rayon de votre divine lumiere. Vous êtes par essence, par excellence, l'Esprit de force & de vérité ; éclairez la vigilance de ces dignes Pasteurs, & fortifiez leur courage : que votre souffle salutaire purifie tout ce qu'il y a de souillé ; qu'il guérisse tout ce qu'il y a de malade ; qu'il vivifie tout ce qu'il y a de mort. Inspirez ces Prélats dociles qui sont vos organes, & mettez dans leurs bouches fideles tout ce qui peut contribuer au bonheur, à la gloire, au salut de la nation Maronite. *Ainsi soit-il.*

APRE'S cette courte exhortation on acheva la Messe, & dès qu'elle fut finie on publia l'ou-

verture du Synode avec les cérémonies accoutumées. Ainſi ſe termina la premiere ſéance. On indiqua la ſeconde pour l'après-dinée ; ce fut dans cette ſeconde ſéance qu'on commença à entrer en matiere. On y lut la lettre du Pape ; elle fut écoutée avec reſpect, & l'on convint des abus qu'il falloit réformer : on y travailla les trois jours ſuivans dans ſix ſéances différentes de trois heures chacune ; & le trois Octobre ſur le ſoir tout étant réglé d'un commun accord, on finit la huitieme & derniere par les acclamations ordinaires, & par de ſolemnelles actions de graces. On chargea M. Allemanni de faire rédiger & les actes & les reglemens du Concile, de les envoyer à Sa Sainteté ; & chaque Prélat ſe retira dans ſon Dioceſe. Nous

ne ſerons exactement & ſûrement inſtruits des arrangemens de ce Synode, que quand le Souverain Pontife l'aura approuvé & fait publier. Rappellez-vous, mon Révérend Pere, ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer preſqu'au commencement de cette Lettre, des deux premiers abus dont je vous ai parlé, & qui paroiſſoient les plus crians, & les plus révoltans; l'un regardoit l'habitation des Religieuſes auprès de l'appartement de l'Evêque, & dans l'enceinte des Monaſteres d'hommes; l'autre regardoit la diſtribution des ſaintes Huiles pour de l'argent: nous ſçavons ſûrement que ces deux abus ſont entierement abolis; nous ſçavons encore que depuis le Synode les Maronites d'Alep ont ceſſé de chanter dans leurs Egliſes

Egliſes en Arabe, & qu'ils ont repris l'ancienne coutume de faire l'Office, & de dire toutes les prieres en Syriaque; nous ne ſçavons rien de certain ſur le reſte.

On ne s'eſt pas contenté dans le Concile de travailler à la réformation des mœurs, & au rétabliſſement de la diſcipline: on y a formé des projets, & fait des reglemens, qui dans la ſuite ſeront fort utiles pour l'inſtruction des fideles, & la propagation de la foi. En voici deux entr'autres, dont je me ſouviens. Chaque Evêque aura auprès de lui pour les beſoins de ſon Dioceſe, un ou deux Miſſionnaires, Prêtres ou Religieux capables de cet emploi: ils ſeront choiſis parmi les naturels du pays, & on les enverra étudier à Rome où ils ſeront élevés dans un Sé-

minaire, & formés par d'habiles mains à toutes les fonctions de ce laborieux & important ministere.

Dans les principales Paroisses de chaque Dioceſe, ſur-tout dans les Bourgades, & dans les gros villages, on établira des Maîtres d'Ecoles, qui gagés ou par l'Evêque, ou par les habitans, ou par des perſonnes charitables, enſeigneront la Jeuneſſe *gratis*. Nous apprenons que cette bonne œuvre eſt ſi fort du gout de M. le Cardinal Zondondari, que Son Eminence a déja promis de fournir à la dépenſe & à l'entretien de quatre ou cinq de ces Maîtres; & nous ne doutons pas qu'en Europe bien des ames généreuſes & zélées, n'imitent bientôt un ſi bel exemple.

Voilà, Mon Révérend Pere,

tout ce que je puis vous mander du fameux Synode national des Maronites. Ç'a été un grand évenement pour ce pays, & la France y prendra part, par l'intérêt qu'elle prend à la Religion: Ce récit vous fera sentir que la vigilance Pastorale de Notre Saint Pere le Pape s'étend sur l'Orient comme sur l'Occident, & que les brebis les plus éloignées des yeux du Pasteur universel, ne sont pas les moins dociles, & les moins fideles. Je me recommande à vos saints Sacrifices, & j'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Mon Révérend Pere de V. R.

Le très-humble, & très-obéissant Serviteur. FROMAGE,
*de la Compagnie de* JESUS.

LE Pere Fromage ne survécut que quelques années à la tenue de ce Synode, & il mourut le 10. Décembre 1740. âgé de 65. ans. Je me persuade que le Public reconnoissant, après avoir lu avec plaisir le Sermon du Prédicateur du Concile, lira volontiers l'abrégé des vertus du Missionnaire.

Une douceur inaltérable fut la vertu dominante qui formoit son caractere propre & particulier. On le vit toujours égal à lui-même; toujours gai, toujours tranquille malgré l'embarras des affaires, & les contradictions qu'il eut souvent à essuyer. L'affabilité avec laquelle il recevoit tout le monde, lui gagnoit tous les cœurs; & si la foiblesse de sa santé ou ses grandes occupations le mettoient

hors d'état de ſe préter aux beſoins de ceux qui s'adreſſoient à lui, il aſſaiſonnoit ſon refus de tant de marques de bonté, que ceux même à qui il ſe refuſoit, ſe retiroient toujours contens. Cette aimable vertu lui avoit attiré la confiance non-ſeulement des particuliers, mais du corps des différentes Nations & des Evêques.

Au reſte ſa douceur étoit une douceur éclairée, & la ſupériorité de ſes lumieres, & la ſageſſe de ſes conſeils, lui avoient acquis une ſi grande autorité dans la ville d'Alep, qu'on n'oſoit rien entreprendre de conſidérable ſans le conſulter, & que ſon ſentiment l'emportoit ordinairement ſur celui de tous les autres.

Pendant le cours de ſa derniere maladie, jamais on ne re-

marqua en lui aucun mouvement indélibéré de trouble ou d'impatience. Attaché sur le lit de douleurs, il conserva toujours une égalité d'ame admirable; & la douce sénérité qui se répandoit jusques sur son visage, édifioit tous ceux qui le visitoient, & qui venoient lui demander sa bénédiction, & se recommander à ses prieres. On l'entendoit souvent s'écrier: Ah, le bon Maître, que le Dieu que nous servons! Touché d'un si consolant spectacle, chacun disoit en sortant: *C'est un Saint.*

Dès qu'il eut expiré, il se fit chez nous un si grand concours de peuple, qu'on fut obligé d'enfermer le corps dans une chambre, & de faire venir des Janissaires pour écarter la foule, & empêcher le désordre. Son enterrement eut plus l'air d'un

triomphe, que d'une pompe funebre. Tout ce qu'il y a de plus distingué parmi les Catholiques, est venu nous faire des complimens de condoléance, & mêler ses larmes aux nôtres : nous perdons plus que vous, nous disoient-ils obligeamment ; c'est un frere que vous perdez, & nous perdons un pere.

Le Pere Fromage avoit le talent d'élever les ames jusqu'à la plus haute perfection, & nous reconnoissons parmi cent autres, les disciples qu'il a formés de sa main. Sa mémoire sera longtems en bénédiction. Il a enrichi l'Orient de trente-deux volumes de nos meilleurs Ouvrages François, qu'il a traduits en Arabe. Il a établi des Catéchismes publics dans les trois Eglises d'Alep ; il a appris aux Prêtres Maronites à prêcher ; il a

érigé deux Congrégations, qui entretiennent la ferveur dans cette grande ville, & il a contribué plus que perſonne à l'érection d'un Monaſtere, qui ſera à jamais un aſyle pour l'innocence & la piété. Chargé de tant de mérites & de tant de bonnes œuvres, nous nous flatons qu'il eſt allé en recevoir la récompenſe des mains du Souverain Rémunérateur.

# RELATION
## D'UNE
# MISSION

*Faite dans les environs du Mont Liban.*

MON RÉVÉREND PERE.

IL y a quelques années que j'envoyai en France une petite Relation de ce qui m'étoit arrivé dans les Missions du Mont-Liban ; on en parut content, & l'on me pria d'en envoyer de tems en tems de semblables, pour la consolation de ceux qui prennent quelque part à nos travaux, & pour animer le zele de

ceux qui s'y sentent appellés. Agréez donc celle que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui. Je crois devoir cette satisfaction à des personnes que je respecte, & dont les prieres sont des ordres pour moi.

Au récit de mes expéditions Apostoliques, je joins un détail succint de ce que j'ai remarqué de singulier, dans les différens pays que j'ai parcourus. Ce mélange doit plaire, ne fût-ce que par la variété. Vous sçavez, mon Révérend Pere, que tous les Lecteurs ne sont pas du même gout. Chacun a son attrait particulier; tel se sent affecté par un objet, tel se sent affecté par un autre. J'espere que dans cette Relation, & la piété fervente, & l'innocente curiosité, trouveront également de quoi se satisfaire.

Dès que je sçus l'Arabe de façon à pouvoir me faire entendre & le parler aisément, on m'envoya faire une Mission au Nord de nos montagnes ; & c'est cette Mission dont j'ai déja rendu un compte exact. L'année derniere j'en ai fait une autre vers le Midi, &, graces au ciel, j'y ai eu à travailler & à souffrir. Je n'étois accompagné que d'un de nos Freres : il pouvoit partager mes peines & non pas mes travaux. Si j'avois eu un Prêtre avec moi, nous aurions recueilli des fruits beaucoup plus abondans. Nous avons été long-tems dans la fausse persuasion que sur ces montagnes, qui paroissent désertes, le zele trouveroit à peine de quoi s'exercer : mais depuis les découvertes que nous avons faites, nous sommes bien revenus

de ces idées, & nous avons appris par notre expérience, qu'un Prêtre seul ne sçauroit suffire à tout ce qu'il y a à faire dans ces Missions. Ce n'est point la moisson qui manque dans ce champ du Pere de famille, ce sont uniquement les ouvriers; & le défaut de Missionnaires est l'unique obstacle qui arrête les progrès de la Religion, & l'avancement de la gloire de Dieu. Nous formons tous les jours des vœux au ciel, & nous le conjurons de nous envoyer des hommes zélés, qui viennent mêler leurs sueurs à celle de J. C. & nous aider à cultiver des plantes que le Sauveur du monde a arrosées de ses larmes & de son sang.

On s'imagine quelquefois en Europe, qu'il faut des lumieres supérieures & des connoissan-

ces extraordinaires pour travailler avec fruit à la vigne du Seigneur. On se trompe souvent : qu'on vienne se joindre à nous ; qu'on apporte seulement & de l'ardeur pour le travail, & de la bonne volonté, c'en est assez : Dieu suppléera au reste. Vous connoissez mes talens, mon Révérend Pere, ils sont fort médiocres, & cependant le Seigneur a daigné se servir de moi, tout indigne que j'en suis, pour répandre le thréfor de ses graces, & faire éclater sa bonté sur des vases qu'il a choisis dans le souvenir de ses plus tendres miséricordes. Quelle abondance de faveurs n'attacheroit-il pas à des talens supérieurs ! Mais encore une fois, cette supériorité de talens n'est point nécessaire, surtout dans ces Missions de campagne. Nous n'y trouvons ni des

Sçavans orgueilleux qu'il faille confondre, ni des Schismatiques entêtés qu'il faille convaincre & persuader. Nous n'avons à instruire que de bonnes gens, ignorans & grossiers à la vérité, mais dociles & même avides de la sainte parole. La terre est bien préparée: elle n'attend pour porter du grain au centuple que des mains charitables & laborieuses qui veulent bien y jetter la semence. Pardonnez à mon zele cette petite digression: il est difficile de ne pas s'attendrir quand on voit les plus belles moissons en danger de périr, faute de moissonneurs.

Je partis avec mon Compagnon, & le terme de ma Mission devoit être Bescomta, Bourgade située dans le voisinage du pays des Druses. Avant d'entrer dans aucun détail, je

puis vous protester avec vérité, que dans cette seule excursion, qui a duré deux mois, j'ai eu la consolation de confesser plus de mille personnes, qui toutes, depuis long-tems, avoient besoin & un très-grand besoin de confession.

Je commençai à prêcher dans le premier village qui se trouva sur notre route. Je fus écouté avec une attention qui me charma, & je crus lire dans les yeux de mes Auditeurs, les vives impressions que je faisois sur leurs cœurs. J'en sortis sans confesser : mon dessein étoit à mon passage, de préparer seulement les voies du Seigneur, de laisser au grain de la parole le tems de germer, & j'étois résolu de ne recueillir qu'à mon retour. Selon moi, cette maniere est la meilleure, quand elle est prati-

cable. La méthode de ceux qui en arrivant dans une Mission confessent indifféremment tout ce qui se présente, me paroît sujette à bien des inconvéniens, & souvent la précipitation gâte l'ouvrage.

Je ne me trompois pas, quand je m'imaginois qu'on avoit été touché de mes Sermons : j'en eus quatre heures après une preuve bien consolante & bien sensible. A une petite lieue de cette Bourgade, je rencontrai un de mes Auditeurs sur une montagne fort roide, à la pointe de laquelle est bâti un Couvent de Religieuses de S. Antoine. Il crut que j'allois encore prêcher dans ce Monastere ; étonné, plutôt je pense, de mes travaux, que touché de la véhémence de mes discours, il leva les yeux au ciel, & s'écria

d'un air pénétré : Ah ! Seigneur, ſi nous avions dans notre pays deux ou trois Miſſionnaires comme celui-là, nous ſerions tous des Saints. Ce bon homme marquoit aſſez par-là, ce que la parole de Dieu avoit opéré dans ſon cœur, & la connoiſſance qu'il avoit du beſoin où nous ſommes de bons ouvriers, pour travailler avec ſuccès à établir la piété dans ces lieux. Ces applaudiſſemens, que la naïveté rendoit eſtimables, me flaterent moins qu'ils ne m'encouragerent, & je ne ſongeai plus qu'à me rendre digne des ſuccès dont le ciel ſembloit vouloir couronner ma Miſſion.

Avant d'arriver dans le village le plus proche, j'eus une autre rencontre, dont je découvris dans la ſuite le myſtere, & où je vis briller un de ces traits

singuliers de la Providence de notre Dieu sur ses élus. Je trouvai sur mon chemin un Pere de famille, qui, me reconnoissant pour le Missionnaire de ce canton, m'aborda respectueusement, & me pria, les larmes aux yeux, de vouloir bien me transporter dans son habitation, & de venir le confesser lui & toute sa maison, qui étoit fort nombreuse: je fus attendri & tenté de lui accorder sur le champ sa demande. Mon cher Pere, me dit-il, depuis long-tems nous souhaitons avec ardeur de voir un Missionnaire, & j'ai un pressentiment que vous nous visiterez. Demeurez-vous, lui répondis-je, sur la route de Bescomta, & serai-je obligé de faire un grand détour pour m'y rendre en passant chez-vous? Il m'avoua ingénument que le dé-

tour ſeroit long, & qu'il habitoit dans des montagnes perdues & preſque entierement ſéparées du commerce du reſte des humains. Le devoir l'emporta ſur la tendreſſe; mais en refuſant de me rendre à ſes empreſſemens, je tâchai de le conſoler de mon mieux. Je lui fis même eſpérer, que peut-être dans un autre tems je pourrois aller à lui. Il me baiſa la main, & me dit en ſe retirant: Vous y viendrez, & plutôt que vous ne penſez: nous prierons tant le bon Dieu, qu'il nous exaucera. J'ai confiance en lui: il n'a pas coutume d'abandonner ceux qui le cherchent dans toute la ſincérité de leur cœur.

Je continuai mon chemin ſans faire beaucoup d'attention à ces dernieres paroles. J'entrai dans le village, où je fis les

mêmes fonctions, & où je suivis la même méthode que j'avois suivie dans la Bourgade dont j'ai déja parlé. J'y trouvai dans le peuple les mêmes dispositions, & je puis dire avec vérité que Dieu donna à mes travaux les mêmes succès.

Je me remis en route; je parcourus divers villages qui se trouverent sur mon passage, & ayant parfaitement oublié l'aventure du montagnard, je ne songeois qu'à me rendre à mon terme. Le chemin devint plus difficile, & comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre un guide, bientôt nous nous égarâmes. Il fallut errer à l'aventure dans des pays déserts, monter de montagnes en montagnes, passer par plusieurs abîmes, côtoyer des précipices, & pour comble d'infortune,

nous fûmes surpris d'une assez grosse pluie, au milieu de l'horreur de la nuit. Nous étions alors sur un rocher où nous courions risque d'être dévorés par les Tygres & par les Ours. Pour nous mettre à l'abri de ce danger, il falloit chercher une retraite; nous en découvrîmes une au clair de la Lune. C'étoit une étable mal couverte, où il pleuvoit presque par-tout. La ressemblance de cette étable avec la Crêche de J. C. nous fournit de consolantes réflexions, & nous en rendit les incommodités plus supportables.

Le lendemain à la pointe du jour, nous apperçûmes un Couvent qui couronnoit la tête d'une haute montagne, que nous voyions d'assez loin. Nous n'avions point d'autre parti à prendre que de tourner nos pas vers

ce Monaſtere: c'étoit le ſeul lieu habité qui ſe préſentât à nos regards. Pour y arriver, il falloit percer au haſard, des buiſſons & des broſſailles, ſans aucun chemin frayé; nous nous y déterminâmes, & après bien des peines & des fatigues, nous trouvâmes enfin le moyen de nous ouvrir une route. En ſortant de cette petite forêt d'épines & d'arbriſſeaux, nous nous trouvâmes aſſez près d'une groſſe Métairie, qui étoit iſolée au milieu d'un deſert affreux; nous nous y préſentâmes: mais quel fut notre étonnement, lorſque nous reconnûmes dans le maître de la maiſon, celui-là même qui, quelques jours auparavant nous avoit fait tant d'inſtances, pour nous engager à venir exercer chez lui nos miniſteres! Il ne parut pas moins

ſurpris que moi : tranſporté de joie, il me reçut comme un Ange deſcendu du ciel, pour le ſauver lui & toute ſa famille. Dès qu'il me vit, il ſe proſterna à mes pieds. Je le relevai & l'embraſſai.

Que pénſez-vous de cette aventure, mon Révérend Pere? Le haſard ſeul y auroit-il part? Je ne ſçaurois me le perſuader. Pour moi je vous avoue bonnement qu'en rapprochant & ce qui m'avoit été dit, & ce que je voyois de mes yeux, cet événement me parut avoir quelque choſe d'extraordinaire. Je le regardai comme un coup de Providence, & je ne pus m'empêcher d'admirer la bonté de notre Dieu, qui, malgré mes refus obſtinés, m'avoit conduit comme par la main chez ces pauvres gens, à qui mon ſecours

étoit si nécessaire. Peut-être me taxera-t-on de simplicité, & m'accusera-t-on de vouloir trouver par-tout du surnaturel. Je ne suis pas capable de donner dans de pareils excès. Mais je crois aussi qu'il y auroit de l'obstination & même de l'incrédulité à ne pas reconnoître certaines opérations surnaturelles, sur-tout quand elles sont marquées à des traits qui saisissent & qui frappent tout esprit raisonnable.

Quoi qu'il en soit; mon hôte ne songea qu'à profiter de la grace que Dieu lui faisoit, & du secours inattendu que lui présentoit la Providence. Il rassembla tout son monde; il fit rappeller tous ceux qui étoient dispersés à la campagne; il ordonna d'interrompre tous les travaux, & les jours que je passai

fai chez lui furent uniquement consacrés aux exercices de la Religion & de la piété. Il voulut que chacun profitât de la conjoncture, & fût occupé tout entier au soin de mettre ordre aux affaires de sa conscience. Mon arrivée leur fit verser à tous des larmes de joie ; mais bientôt elles se changerent en larmes que leur arrachoit ou la vivacité de la contrition, ou la tendresse de la dévotion. Là je crus devoir changer de système ; & comme je prévis bien que de long-tems je ne pourrois revoir ces Chrétiens, je prêchai & je confessai. Je n'avois point à craindre de brusquer les choses ; la moisson étoit mûre, & l'espérance que le maître leur avoit donnée de voir bientôt un Missionnaire, les avoit engagés à rentrer sérieusement en eux-

mêmes, & à se disposer à la participation des Sacremens. Tous se confessèrent & communièrent. Dépositaire de leurs sentimens, témoin de l'édification réciproque qu'ils se donnoient mutuellement, je m'écriois au fond de mon cœur : Béni soit à jamais le Pere des miséricordes, qui fait tomber avec tant d'abondance la rosée du ciel sur ces climats abandonnés. Que nos Catholiques d'Europe ne font-ils un aussi bon usage de ces secours, qu'ils ont chaque jour entre les mains !

Je ne vous dirai rien de la maniere dont on me traita pendant mon séjour : Je n'eus pas à m'en plaindre, mais uniquement à me défendre des amitiés qu'on me faisoit, des respects qu'on me rendoit, & des soins excessifs que me prodiguoit une

pauvreté généreuſe. Avant de nous ſéparer, tous ſe mirent à genoux, & me demanderent ma derniere bénédiction. Je la leur donnai, & dans le moment, aux larmes qui recommencerent à couler, ſe joignirent les ſoupirs & les ſanglots. Je n'étois pas moins attendri qu'eux, & je vous avoue que pour m'épargner l'embarras de cette touchante ſcene, ſi j'avois connu les chemins, je me ſerois dérobé ſans dire adieu à perſonne. Mais j'avois beſoin de guide dans ces routes détournées: tous s'offrirent à m'en ſervir, & je ne courois aucun riſque de m'égarer. Je les remerciai de leur bonne volonté, & je ne permis qu'au maître & à un de ſes domeſtiques de me faire compagnie. Pénétrés des bontés du Seigneur, ils ne tariſ-

soient point sur ses louanges ; & leur tendre reconnoissance se répandoit continuellement en actions de graces. Je les exhortai à profiter des moyens de salut que leur avoit ménagé une mystérieuse Providence. Mon cher Pere, me dirent-ils, nous serions les plus malheureux de tous les hommes si nous n'en profitions pas. C'est Dieu lui-même qui vous a conduit vers nous ; nous l'en bénirons à jamais, & à jamais nous chanterons ses miséricordes. Ils ne voulurent me quitter qu'à la vûe de Bescomta : ce fut là que je pris congé d'eux, & les renvoyai.

Bescomta est une assez grosse Bourgade, dont les habitans sont partie Catholiques-Maronites, partie Catholiques du Rit Grec. Selon le conseil du

grand Apôtre, je me crus d'abord redevable aux domestiques de la Foi, & je commençai par les Maronites. Je les prêchai deux ou trois fois par jour, & je ne les confessai que quand je m'apperçus que les consciences étoient remuées. Je me trouvai bien de cette méthode; & le fruit surpassa mon attente. Je ne me prescrivis aucuns arrangemens particuliers, sinon pour l'ordre des matieres. Je mélai toujours l'instructif & le pathétique, & je faisois alternativement une Conférence & un Sermon. L'éclat que firent les exercices de la Mission chez les Maronites, piqua la curiosité des Grecs, & ils voulurent entendre le Missionnaire à leur tour. Ils firent une députation de plusieurs de leurs Chefs, & m'envoyerent inviter

à prêcher chez eux. J'y allai : ils avoient fait cette démarche sans la permission de leur Archevêque. Quand j'arrivai, le Prélat étoit à l'Eglise, où il officioit. On m'annonça à lui : il ne parut pas fort content de me voir déterminé à prêcher ; cependant il ne voulut pas s'y opposer. Je me préparai donc à donner à son peuple la satisfaction qu'il souhaitoit. J'étois embarrassé sur le choix du sujet que je devois traiter. Je voulois un sujet utile, & qui pût faire du bien. Mes Maronites me tirerent d'embarras. Ils me dirent que chez les Grecs il régnoit de grands abus dans l'administration du Sacrement de pénitence ; que les pénitens s'accusoient tous ensemble de quelques péchés légers, & que le Ministre leur donnoit une absolution générale ; que cette

coutume accommodoit également & les Pénitens & les Confesseurs ; les Pénitens, parce qu'elle leur épargnoit la honte de déclarer certaines fautes honteuses & grieves ; les Confesseurs, parce qu'elle leur épargnoit la peine d'entendre des Confessions entieres & féparées. Je me mis en tête de m'élever contre cet abus si dangereux & si universel. Je ne l'attaquai pas de front ; j'aurois appréhendé de révolter des esprits déja assez prévenus contre les pratiques du Rit Latin ; mais je le fis indirectement, en leur expliquant dans mon Sermon, qui n'étoit proprement qu'une instruction, les qualités nécessaires à une bonne confession ; & j'insistai particulierement sur l'intégrité qu'elle doit avoir. Le Curé étoit au milieu de l'Auditoire. Je fus bien

étonné de voir les applaudissemens qu'il me donnoit. Non content de m'applaudir, il parloit quelquefois aussi haut que moi, & disoit à ses Paroissiens assemblés : *Hhadq*, ou *Hedq* ; c'est-à-dire, cela est vrai, nous le croyons. A l'exemple du Pasteur sur qui tout le troupeau avoit les yeux fixés, on parut gouter tout ce que je disois : mais en fut-on touché. Je ne sçaurois vous l'assurer. A entendre nos Maronites, les Grecs de ce canton sont tous fort grands Comédiens, & il n'est pas aisé de démêler s'ils ressentent intérieurement ce qu'ils témoignent à l'extérieur. Les apparences du moins étoient pour moi, & je trouvai du changement dans leurs façons. Avant le Sermon, la plupart ne daignoient pas me regarder, & lorsque j'eus prê-

ché, les plus considérables d'entre eux sortirent de l'Eglise, & vinrent me prier de leur faire l'honneur de manger chez eux. J'y étois assez disposé, parce que je croyois pouvoir achever de les gagner par cette marque de complaisance; mais mes chers Maronites chez qui je logeois, ne voulurent jamais le souffrir; & je crus devoir plutôt déférer à mes hôtes qu'à des étrangers. Quoique les Grecs ne prissent aucune part à ma mission, je ne laissai pas de la terminer avec assez de concours & d'appreil, & j'eus tout lieu d'être content de la ferveur de mes bons Maronites.

Les environs de Bescomta sont souvent infectés de Sauterelles; il est des années où il en vient des légions entieres qui ravagent tout, & rien n'échape à

la voracité de ces Insectes avides. Je demandai aux gens du pays si les rivieres du moins n'arrêtoient point ces petits animaux : je ne conçois pas, leur disois-je, comment ils peuvent les traverser. Vous allez l'apprendre, me répondirent-ils. Les premieres Sauterelles qui se présentent sur la Rive, se rapprochent & se serrent les unes contre les autres, & formant une chaîne ou un cordon assez large, elles se jettent dans l'eau; de leurs corps elles font une espece de pont, sur lequel celles qui les suivent passent à l'autre bord, & y vont porter la désolation. Ce trait me parut singulier; j'avois peine à le croire, mais il me fut attesté par plusieurs témoins oculaires, qui n'avoient aucun intérêt à m'en imposer.

Le Curé m'ajouta que dans ses terres, il avoit vû sur la pointe d'une montagne un serpent d'une grosseur extraordinaire, qui attendoit les sauterelles au passage, & qui mangeoit toutes celles qui s'approchoient de lui; qu'il en entra une quantité prodigieuse dans sa gueule béante, mais qu'aussi-tôt que ces sauterelles qu'il avaloit toutes vivantes eurent pénétré dans ses entrailles, elles le dévorerent à son tour, & le rongerent de façon, que bientôt il n'en resta plus que les épines & les arêtes. Ce fait, quelque merveilleux qu'il paroisse, n'est pas destitué de toute vraisemblance.

Je comptois terminer là mes courses Apostoliques, & je songeois à revenir promptement sur mes pas par la même route, pour pouvoir recueillir ce que j'avois

semé en passant ; mais je ne pus me refuser aux empressemens des habitans de Metain, j'y trouvai 200. Chrétiens Maronites, à qui j'annonçai les vérités du salut, & à qui j'administrai les Sacremens de Pénitence & de l'Eucharistie. J'admirai l'innocence de mœurs qui régnoit parmi ces Catholiques. Ils vivent au milieu des Turcs qui sont en plus grand nombre qu'eux dans cette Bourgade, & il semble que l'Infidélité qui les environne, ne serve qu'à entretenir & leur fermeté dans la pureté de la foi, & leur ferveur dans les pratiques du Christianisme.

Le Curé m'édifia plus encore que les Paroissiens. C'est un homme d'une ingénuité charmante, d'une piété édifiante : il ne manque à rien de ce qu'il

doit à son troupeau ; sa vigilance se soutient, & il porte avec allégresse tout le poids du ministere. Il est cependant d'un âge fort avancé ; & tous m'ont assuré qu'il a plus de cent dix ans. Ce bon vieillard me raconta avec un air simple & naif, une chose surprenante, qui lui étoit arrivée il y a quelques mois, & qu'il regarde avec raison, comme une espece de miracle, du moins comme une marque visible de la protection de Dieu sur lui.

L'Eté passé, me dit-il, les pluies furent ici abondantes & presque continuelles. Un soir qu'elles redoublerent extraordinairement, je me couchai à terre sur ma natte, à la façon du pays, & selon ma coutume, je m'endormis tranquillement. La fontaine que vous voyez derrie-

re ma maison s'enfla tout-à-coup; les eaux percerent la muraille en plusieurs endroits, & se firent plus d'un passage. Comme l'appartement est au rez-de-chaussée, bientôt toute la salle fut inondée. Mon Neveu & ma Niece qui avoient leurs lits séparés, & qui étoient couchés à terre comme moi, se sentant pénétrés des eaux qui les environnoient de toutes parts, se leverent promptement pour remédier à ce désordre, dont ils ignoroient la cause; ils approcherent de mon lit, pour sçavoir si les eaux ne m'avoient ni gagné, ni étouffé. Quelle fut leur surprise, lorsqu'à la lueur de la lampe qui étoit encore allumée, ils s'apperçurent que l'innondation m'avoit respecté, & que les eaux qui environnoient mon lit de tous côtés, avoient formé une espece

de rempart. Elles demeuroient comme suspendues & croissoient sans se répandre; ils me réveillerent, & j'échappai à ce petit déluge : les voilà présens, ils peuvent rendre témoignage à la vérité de ce fait.

Dans le moment, m'ajouta-t-il, je me rappellai le prodige que Dieu avoit autrefois opéré en faveur d'Israël, au passage de la mer rouge. Mon premier soin fut de remercier le Seigneur de cette grace singuliere, & de chanter en son honneur comme les Israëlites, des Cantiques de bénédictions & d'actions de graces. En vérité, mon Révérend Pere, poursuivit-il, avec un air touché & pénétré, en vérité il faut que Dieu soit bien bon, pour prodiguer sa protection & ses merveilles à un pécheur comme moi, & à un homme

décrépit qui est presque hors d'état de rien faire désormais pour son service & pour sa gloire.

Je fus frappé de cette merveille, mais plus encore des religieux sentimens de ce respectable vieillard. Les Orientaux aiment le merveilleux, il se pourroit bien faire que les tendres allarmes du Neveu & de la Niece, pour la vie d'un Oncle qui leur est cher, & la frayeur du bon Curé aient un peu grossi les objets; mais la maniere affectueuse dont il s'exprimoit, ne sçauroit être une marque équivoque de sa foi & de sa reconnoissance envers Dieu.

Ne regardez point comme une fable ce que je vous ai dit de l'âge de ce Prêtre Maronite; ces exemples ne sont pas rares dans ce pays. J'y en ai vû de

plus âgés que lui: j'ai parlé à un Frere Religieux de S. Antoine, qui avoit près de ſix-vingts ans. Quoique ſelon la coutume des moines d'Orient, il n'eut jamais mangé de viande depuis qu'il étoit entré dans le Monaſtere; il ſe portoit encore aſſez bien; cent ans d'abſtinence ne l'avoient preſque point affoibli; & à en juger par ſon viſage & par ſa démarche, on ne lui auroit pas donné plus de 70. ans. J'en ai vû un autre plus de vingt fois; il eſt à peu près de même âge, & encore plus vigoureux. Il m'a pluſieurs fois aſſuré qu'il lui renaiſſoit des dents à la place de celles qui lui avoient été arrachées il y a 5 ou 6 mois; & à une ſurdité près, il ne ſe reſſent preſque point des incommodités de la vieilleſſe. Comparez cela à ce que nous admirons en Fran-

ce. Ce qu'on peut dire en général des gens de ce canton, c'est qu'ils sont plus robustes que nous, & vivent pour l'ordinaire plus long-tems qu'on ne vit en Europe. Je crois que la frugalité contribue beaucoup à cette longue vie : d'ailleurs ils sont moins délicats que nous. La maniere dure dont ils sont élevés dès l'enfance, & la misere qui les accompagne dans tous les âges, leur ôte presque tout sentiment de douleur.

Métain m'approchoit du pays des Druses, & comme j'avois déja franchi les bornes de ma premiere destination, je ne voulus pas laisser sans quelques secours passagers des villages circonvoisins, qui depuis longtems se trouvoient abandonnés & sans Pasteurs. L'état pitoyable où étoit la Religion dans ces

Bourgades, me perça le cœur, & me rendit presque insensible aux transports de joie que témoignerent les habitans à la vûe d'un Missionnaire qu'ils n'attendoient pas. Le voisinage des Infideles expose les pauvres Chrétiens à la contagion, & je fus si touché de leur situation, que j'aurois volontiers consacré à leur instruction le reste de mes jours, si l'obéissance l'avoit permis. Je fis de mon mieux dans cette petite excursion, pour les prémunir contre la séduction qu'ils ont à craindre des Druses leurs voisins, ou plutôt leurs maîtres ; car ils sont presque tous Fermiers de ces demi-Turcs, & ils en dépendent absolument. J'eus la consolation de retrancher certains désordres, & d'abolir certains abus qu'y avoit introduit le commerce

avec les Infideles. Les Revérends Peres Capucins ont autrefois pénétré avant nous dans ces quartiers ; ils ont défriché ce champ avec des peines incroyables, & ils l'ont fait avec un succès égal à leur zele.

Les Druſes ſont une nation dont l'origine & la Religion ſont aſſez peu connues. Dans ce voyage, j'ai été plus à portée que jamais de m'inſtruire exactement de l'une & de l'autre ; & vous ne ſerez peut-être pas fâché que je vous faſſe part de mes découvertes. Je puis compter ſur les éclairciſſemens qu'on m'a donnés, d'autant plus que ce que j'ai appris ſur les lieux, ſe trouve conforme à ce que m'avoit raconté Monſeigneur le Patriarche des Maronites, dans un entretien que nous avions eu enſemble ſur ce ſujet. Une Co-

lonie Françoiſe, établie depuis pluſieurs ſiecles en Aſie, m'a paru devoir piquer la curioſité d'un François. Il eſt naturel de s'intéreſſer particulierement à ce qui regarde ſes Compatriotes. Voici la tradition du pays.

Il y a pluſieurs ſiecles que les Chrétiens Francs vinrent dans la Paleſtine avec une armée formidable; tout plia ſous les efforts de leurs armes victorieuſes, & bientôt Jéruſalem devint leur conquête. Ils y établirent un Roi de leur Nation. Les Sarrazins chaſſés revinrent à la charge; mais ce Prince belliqueux & ſes ſucceſſeurs, ſoutinrent pendant bien des années les aſſauts qu'on leur livra, & les repouſſerent. Cependant le nouvel Etat qu'on avoit formé s'affoibliſſoit inſenſiblement, & comme les Francs occupés des

guerres qu'ils ſe faiſoient les uns les autres, négligerent d'envoyer des ſecours dans la Terre-Sainte ; elle redevint ſous la domination de ſes anciens maîtres. Les affaires des Chrétiens en Orient ſe trouverent ainſi délabrées ; les chefs ne ſongerent qu'à repaſſer en Europe, & à y conduire le peu de troupes qui leur reſtoient. Dans cette retraite forcée, un Seigneur de la Maiſon de Dreux, faiſoit l'arriere garde avec les braves qu'il commandoit. Inquiété, harcelé par les troupes légeres des ennemis, il ne put ſuivre les autres. Abandonné de ſes Compatriotes, il ſentit bien que tôt ou tard il ſeroit accablé par le nombre. Pour ſe dérober à la fureur des Infideles, qui ne faiſoient aucun quartier, il ſe retira ſur des montagnes. Les

ennemis s'attacherent à poursuivre le gros de l'armée, & perdirent insensiblement de vûe cette petite troupe fugitive, que la situation des lieux ne permettoit guere d'attaquer qu'avec beaucoup de désavantage. Les Chrétiens se fortifierent dans ces déserts ; ils se marierent à des filles des Bourgades voisines. Ainsi vit-on naître au milieu de l'Infidélité un peuple nouveau, d'adorateurs fideles ; & du nom de Dreux que portoit leur Commandant, s'est formé par corruption le nom de *Druses*, qui leur est resté.

Les Sarrazins auroient méprisé cette poignée de gens resserrés dans des gorges de montagnes, mais ces implacables ennemis du nom Chrétien, vouloient qu'ils abjurassent la Religion ; & tandis que les fugitifs

la conserveroient, ils craignoient toujours qu'il ne s'élevât quelque étincelle qui rallumât le feu d'une guerre, que tant de sang avoit eu peine à éteindre. Ils recommencerent leurs poursuites, & persuadés que la Religion s'entretient par les Ministres; les Prêtres étoient ceux qu'ils recherchoient avec plus d'acharnement, & qu'ils traitoient avec moins de ménagement. Ils vinrent à bout d'exterminer les Pasteurs, & le troupeau sans conducteurs, ne fut pas long-tems sans s'égarer. On cessa de prêcher la Religion, & bientôt on commença à l'ignorer; on en oublia les principes, & bientôt les pratiques en furent négligées: la Foi affoiblie leur devint moins chere, & ils la sacrifierent volontiers pour sauver leur vie. Ce fut alors qu'ils cessérent

lerent d'être Chrétiens, ſans cependant devenir tout-à-fait Turcs; & entre eux & les Mahométans, toujours il y a eu, & il y a encore aujourd'hui une différence eſſentielle. Ils n'ont point de vénération pour Mahomet; ils rejettent les principaux points de ſa Loi; ils n'admettent point la pluralité des femmes; ils ne reçoivent point le grand Ramadan ou le Carême des Turcs; ils boivent du vin; ils liſent l'Evangile avec un reſpect infini. Ceux qu'on nomme parmi eux *Aqqal*, c'eſt-à-dire, les Spirituels, qui font profeſſion d'une piété extraordinaire, ne jurent jamais; & l'on peut dire que malgré l'oppreſſion où les retiennent leurs durs & orgueilleux maîtres, ils ont toujours l'ame Chrétienne.

J'ai eu l'honneur de parler

cinq ou six fois à un des Chefs des plus distingués de cette Nation. Il y est extremement respecté, & on le regarde comme un Seigneur de la premiere qualité. Il est bien fait; il a un extérieur fort prévenant, le visage ouvert, les couleurs vives, un air engageant, les manieres populaires; & il aime fort les François. Il me fit mille politesses, & j'oubliois presque en ce moment, que j'étois au milieu de la Barbarie. Il se dit de la Maison de Guise. Il porte le nom de *Megad dem Faros*, qui veut dire, le *Duc Cavalier*. Il est parent du Prince le plus considérable qui gouverne sur ces montagnes, & à qui obéissent les Chrétiens & les Druses. Ce Prince se dit de la Maison des Ducs de Florence; il veut dire apparemment de la maison de

quelques-uns des Seigneurs, qui, au onzieme siecle, avoient la principale autorité dans la Toscane. Les Turcs, à qui sa puissance bornée ne porte aucun ombrage, le laissent régner assez en repos, moyennant les deux tiers de son revenu, qu'il est obligé de donner tous les ans au Bacha de Seyde. Je n'ai jamais eu l'honneur de lui parler ni même de le voir. J'en avois cependant bien envie, & j'avois dessein, dans cette course apostolique qui m'approchoit de lui, d'aller lui présenter mes respects : mais jamais je ne pus arriver jusqu'à la Bourgade où il tient sa petite Cour.

Je visitai presque tous les autres villages où il y avoit des Chrétiens, & je me rendis à Choüifat, qui est assez près de Baruth. On voit dans ce village

pluſieurs grands mauſolées, tous de même ſtructure, & d'une ſeule pierre creuſée, & couverte d'une autre pierre aſſez bien travaillée : ils étoient tous vuides, & les Chrétiens du pays me dirent qu'on y avoit trouvé des cendres & des médailles.

Aſſez près de-là paroiſſent les reſtes d'un Château, qui a dû être autrefois extremement fort : mais ce n'eſt plus maintenant qu'un amas de pierres entaſſées les unes ſur les autres, & toutes d'une épaiſſeur & d'une longueur ſurprenante. Elles avoient été taillées au bas de la montagne, dans un Rocher dur : & cependant il ſemble qu'elles avoient été coupées de droit fil, comme on couperoit avec le couteau un gazon d'une terre graſſe. Il y avoit encore quelques colonnes élevées, & cha-

cune étoit de 18. à 20. pieds de haut, & de 5. ou 6. pieds de diametre. J'examinai curieuſement cet ouvrage, & je l'admirai. On me demanda ce que j'y trouvois de ſi ſurprenant. Je répondis que je ne concevois pas avec quelle machine on avoit trouvé le ſecret de tranſporter ſur la pointe d'une montagne ſi eſcarpée, des pierres que nos plus habiles maîtres auroient de la peine à remuer dans un terrein plat & uni. Cette réponſe ferma la bouche à ceux qui m'avoient fait la queſtion, mais je n'en fus pas plus inſtruit. Au reſte, ſur ces montagnes, on voit aſſez ſouvent dans les anciens bâtimens de ces ſortes de pierres d'une groſſeur énorme. Elles ont quelquefois près de vingt pieds de longueur, & autant de largeur : elles ſont

si polies & si bien unies les unes aux autres, que la liaison en est presque imperceptible. De Choüifat, nous descendîmes dans un autre petit village, où nous terminâmes enfin le cours de nos Missions. Il étoit tems: nous étions épuisés de forces, & si le courage n'eût soutenu la nature, nous eussions succombé. Les chaleurs commençoient à se faire sentir : nous avions couru tout le Carême sur les montagnes, où nous ne mangions qu'à trois heures après midi. Tout notre repas consistoit pour l'ordinaire en un peu de pain & de blé bouilli ; quelquefois un peu de lentilles : c'étoit le régal des grands jours. La chere ne fut pas plus délicieuse après Pâques : la viande & le vin sont bien rares dans ces cantons. Outre cela, nous cou-

chions à terre ſur un ſimple tapis de poil de Chevre. Malgré ces incommodités, je prêchois deux ou trois fois le jour, & je confeſſois juſqu'à deux heures après midi.

Nous croyions être au bout de nos fatigues : mais la Providence nous réſervoit encore une petite épreuve qui devoit couronner notre patience. En ſortant de Choüifat pour gagner le village où nous voulions arriver, nous nous embarquâmes je ne ſçai comment, dans un chemin étroit & peu frayé, qui ſembloit devoir nous y conduire. Nous nous trompions ; il ne nous conduiſit que juſqu'à un petit ruiſſeau, au-delà duquel nous ne trouvâmes plus que quelques ſentiers peu battus : nous jugeâmes bien que nous étions ſur le point de nous égarer. Nous ne

pouvions nous résoudre à revenir sur nos pas, & nous aimâmes mieux marcher au hasard au milieu des rochers & des buissons. La montagne où nous étions alors étoit si escarpée, & les brousailles dont elle étoit couverte si épaisses, que nous courions risque d'être obligés d'y passer la nuit. En grimpant, nous nous attachions aux pierres, qui quelquefois se détachoient & nous entraînoient avec elles. Quelquefois, après avoir eu bien de la peine à percer un buisson & à gagner le haut d'un rocher, nous étions contraints de retourner en arriere & de descendre quelques pas pour aller chercher une partie de nos habits & les ornemens d'Autel qui s'étoient accrochés aux épines à travers desquelles nous avions passé. Nous fîmes ce manége pendant plu-

leurs heures ; mais après avoir bien roulé, bien rétrogradé, Dieu bénit nos efforts : nous arrivâmes au haut de la montagne avant la nuit, & là nous reprîmes un chemin qui nous conduisit droit au village que nous cherchions. Les Chrétiens nous reçurent avec beaucoup de charité ; ils s'empresserent à l'envi les uns des autres à exercer envers nous l'hospitalité ; & le récit que le bon Frere leur fit de nos aventures, les engagea à redoubler leurs attentions & leurs soins. Nous répondîmes à l'excès de leur générosité par l'ardeur de notre zele, & nous fîmes pour ces Hôtes charitables, tout ce qu'ils pouvoient exiger de notre ministere & attendre de notre reconnoissance. Comme le nombre de ces Chrétiens étoit fort petit, notre séjour ne fut pas

long. Nous regagnâmes Bescomta ; & sans nous y arrêter, nous marchâmes vers ces premiers villages, où je vous ai dit que je m'étois contenté d'annoncer la parole de Dieu sans y confesser.

J'y trouvai les esprits & les cœurs dans des dispositions admirables. Les semences de pénitence que j'y avois jettées en passant, avoient germé & fructifié au centuple. Les impressions subsistoient dans toute leur vivacité. Je recueillis aisément & promptement une moisson si belle & si mure : & comblé des bénédictions que le ciel avoit répandues sur mes travaux, je me rendis à Antoura. J'y avois laissé deux esclaves qui s'y étoient retirés dans l'espérance que nous les délivrerions. Ces malheureux avoient renoncé à

la Foi, & ils avoient fait profession du Mahométisme, tandis qu'ils avoient vécu parmi les Turcs. Ils comptoient qu'en les faisant passer dans un pays Catholique, nous les mettrions en situation de rentrer dans le sein de l'Eglise, & de professer librement leur ancienne Religion. Ils se disoient tous deux Polonois, mais le nom de Chrétien qu'ils avoient porté, suffisoit seul pour m'engager à travailler avec ardeur à leur salut & à leur délivrance; & à mon retour, j'eus le bonheur d'y réussir. Dieu jetta sur ces pauvres misérables un regard de compassion; il seconda ma bonne volonté, & me présenta un moyen facile de les sauver. Des Vaisseaux Vénitiens mouillerent à la rade voisine; les Officiers vinrent chez nous par occasion, nous leur

propoſâmes de les recevoir ſur leur bord, ils accepterent la propoſition, & les tranſporterent en Italie. Depuis que je ſuis à Antoura, Dieu m'avoit déja fait la grace de ſe ſervir de moi pour procurer la liberté à ſept ou huit autres eſclaves de différentes nations.

Nos Peres trouvoient autrefois de grandes facilités, quand il s'agiſſoit d'exercer ces œuvres de charité; ils avoient une reſſource aſſurée dans la généroſité, les aumônes, le crédit, les libéralités du fameux Abounaufel. C'étoit le Tobie de ces cantons: ſon nom gravé par les mains mêmes de la reconnoiſſance, dans tous les cœurs de ſes concitoyens, ne mourra jamais, & toujours ſa mémoire ſera en bénédiction dans ce pays. Il eſt juſte de faire connoître à

l'Occident ce Chrétien incomparable, dont l'Orient a si longtems admiré les vertus, & dont après plusieurs années il pleure encore aujourd'hui la perte.

Ce grand homme étoit le plus riche & le plus considérable des Maronites de nos montagnes. Né dans une condition privée, il avoit des sentimens dignes du Thrône; il étoit noble dans ses façons, libéral au-delà de tout ce qu'on peut dire, & une magnificence sans faste le distinguoit de tous les autres grands. Il passoit dans tout le pays pour un fort grand génie. C'étoit effectivement un homme de très-bon sens, qui ne prit jamais aucuns travers dans les affaires, & qui sçavoit également & l'art de se faire craindre, & l'art de se faire aimer. Les Vénitiens qui connoissoient ses talens, lui

rendirent justice, & le prierent d'être leur Consul. Ce témoignage d'estime & de confiance que lui donnoient des étrangers, ne le rendirent point suspect à son maître. Au contraire, ils le lui rendirent plus cher encore & plus précieux. Le Prince des Druses, malgré la différence de Religion, l'honoroit comme son pere, & il le consultoit comme son Oracle : il lui laissoit le soin de lever ses deniers sur les Chrétiens, & d'exercer sur eux la Justice. En lui les qualités du cœur l'emportoient encore de beaucoup sur celles de l'esprit. Etabli par le choix du Souverain, Juge de son peuple, il en étoit le pere par sa bonté. Elevé au-dessus des autres par ses emplois, il s'en rapprochoit par sa tendresse & son affabilité ; il avoit le secret de faire respecter l'au-

torité ſans la rendre odieuſe, & de rendre même aimable le joug qu'il faiſoit porter. Une tendre compaſſion pour les malheureux, faiſoit ſon caractère propre & particulier; elle ſembloit être née avec lui. Il tenoit table ouverte, non-ſeulement pour les perſonnes les plus diſtinguées du canton, mais pour tous les paſſans; & il exerçoit envers eux une généreuſe hoſpitalité. Les Pauvres mêmes n'en étoient pas exclus, il les regardoit comme ſes plus chers enfans; il ne pouvoit ſe refuſer à leurs beſoins; ſa vigilance les découvroit, ſa libéralité les ſoulageoit, & la bonté de ſon cœur le rendoit infiniment ſenſible à toutes leurs miſeres. Son zele pour tout ce qui intéreſſoit la Religion étoit inexprimable, & il ſuffiſoit d'être Chrétien, pour avoir un

droit acquis sur sa tendresse. Il ne pouvoit entendre parler des persécutions que les Mahométans suscitoient aux Catholiques, sans gémir & sans verser des larmes ; & quand on lui reprochoit cet excès de tendresse comme une espece de foiblesse : tous les Chrétiens sont mes freres, disoit-il ; n'est-il pas naturel que je partage leurs peines ? Oui, ajoutoit-il, je les porte tous dans mon cœur ; & dans ma maison, je ressens malgré l'éloignement des lieux, tous les coups qu'ils reçoivent dans le Bagne de Constantinople.

Les Jésuites n'ont jamais eu d'ami plus sincere : son amitié étoit fondée sur l'estime singuliere qu'il faisoit de notre Compagnie. Outre les grandes charités qu'il nous a faites, il n'a pas peu contribué au respect

qu'ont les gens du pays pour la parole de Dieu, & pour les Miſſionnaires qui l'annoncent. L'exemple d'un homme de ce caractere & de cette autorité, étoit une loi pour tout ce qui l'environnoit. Sa demeure étoit ordinairement à Agelton, d'où il deſcendoit quelquefois à Antoura, pour avoir le plaiſir de converſer avec nos Peres, & de ſe mettre au fait de l'état & des progrès de la Religion. Il nous auroit honorés plus ſouvent de ſes viſites, s'il eût ſuivi ſon inclination : mais il n'oſoit que rarement quitter les montagnes, de peur de tomber entre les mains des Turcs, qui ſont ordinairement les plus forts dans les villes, & qui ſçachant qu'il étoit le protecteur du Chriſtianiſme, lui auroient peut-être fait un mauvais parti.

Comme tout le pays retentissoit du nom du grand Abounaufel, un Turc puissant qui demeuroit dans le voisinage des Druses, eut envie de voir cet homme si célebre parmi les Chrétiens ; il lui envoya un exprès pour le prier de ne lui pas refuser cette satisfaction, & de se trouver à un rendez-vous qu'il lui assignoit. Abounaufel craignit qu'on ne lui tendît un piége; il étoit trop sur ses gardes pour y tomber : en homme d'esprit, il se défendit avec politesse, de cette entrevûe, & il chargea l'envoyé de la lettre suivante. La beauté de son génie, & l'amabilité de son caractere s'y développent parfaitement.

« SEIGNEUR, vous pouvez avoir envie de me voir, parce » que vous ne me connoissez

» pas : mais moi, parce que je
» me connois, je ne dois point
» avoir envie d'être vû; & je
» vous proteſſe que je ne mérite
» pas l'honneur que vous voulez
» me faire. Je ſuis cependant ſi
» flaté du deſir empreſſé que
» vous me témoignez, que ne
» pouvant contenter entiere-
» ment votre curioſité, je veux
» du moins la contenter en par-
» tie: ſi vous ne me voyez pas
» en réalité, vous aurez du
» moins la ſatisfaction de me
» voir en peinture. Voici donc
» au naturel le portrait du per-
» ſonnage qu'on vous a tant van-
» té. Ma taille eſt un peu au-deſ-
» ſus de la médiocre; j'ai la tête
» groſſe & le col fort court. Mon
» regard eſt fier; j'ai les yeux un
» peu plus qu'à fleur de tête, le
» front large, la barbe épaiſſe,
» les couleurs vives, le nez court

BODLEIAN OXFORD MUSEUM

» & gros, mais il ne sied pas
» mal à mon visage. Ceux qui
» veulent un peu me flater, di-
» sent que j'ai dans l'air & dans
» le port quelque chose de
» grand, & que je suis assez vé-
» nérable. Ce que je puis dire
» avec vérité, c'est que mon vi-
» sage tient beaucoup de ces
» médailles antiques que les Ro-
» mains nous ont laissées sur nos
» montagnes, & ressemble fort
» à ces vieux Rois, qu'il me
» souvient d'avoir vûs peints sur
» les tapisseries. Me voilà trait
» pour trait tel que je suis. Ju-
» gez maintenant, Seigneur, si
» l'on peut avoir la curiosité de
» voir un homme bâti de la sor-
» te, & s'il doit avoir lui-même
» la passion de se montrer. Je
» crois vous servir en vous épar-
» gnant la peine de faire un voya-
» ge pour voir un pareil objet;

» nous y perdrions vous &
» moi ».

Ce fut ainſi que le ſage Abounaufel éluda la propoſition. On voit par cette lettre, qu'à la ſolidité de l'eſprit, il joignoit l'enjouement. Un homme de ce caractere ne pouvoit vivre trop long-tems pour le bonheur de ſon peuple : il mourut dans un âge fort avancé, & il mourut en Héros Chrétien, comme il avoit vécu. Sa maladie fut plus longue que douloureuſe : c'étoit une défaillance de nature. Il vit approcher la mort d'un œil tranquille. Dans ces derniers momens, il ranima toute la vivacité de ſa foi, toute la ferveur de ſa piété : il reçut les Sacremens de l'Egliſe avec une préſence d'eſprit admirable, & ſans aucun ſymptome violent,

il rendit ſa grande ame entre les mains de ſon Dieu, & s'endormit doucement du ſommeil des Juſtes. Content de tant d'héroïques actions qui avoient mis le comble à ſes mérites pendant ſa vie, le Seigneur ne jugea pas à propos de le purifier à la mort par de grandes ſouffrances.

Tandis qu'il vivoit, les ſentimens de reconnoiſſance ne ſe renfermerent pas toujours dans le cœur de ceux qu'il avoit ſecourus & obligés : mais quand il mourut ils furent plus vifs, & ſe manifeſterent avec plus d'effuſion. Le deuil fut univerſel, & jamais homme ne fut pleuré avec des larmes plus ſinceres. Si l'on en croit la tradition du pays, ſa mort fut annoncée par certains évenemens extraordinaires : mais ſes vertus & ſa Religion, ſont mieux ſon éloge

que ces prognoſtics douteux & incertains, qu'adopte trop facilement un peuple crédule.

Dès qu'il eut expiré ſes domeſtiques & ſes parens jetterent de grands cris, qu'ils redoublerent pluſieurs fois au-dedans & au-dehors de la maiſon, ſelon la coutume du pays. Ils envoyerent des exprès dans toutes les Bourgades d'alentour, pour inviter aux funérailles. Chacun ſe fit un devoir d'honorer la mémoire de cet illuſtre mort, d'arroſer ſon tombeau de ſes larmes. Plus de mille perſonnes des villages circonvoiſins aſſiſterent à ſes obſeques; & pas un ſeul des Eccléſiaſtiques ſeculiers & reguliers n'y manqua. Les étrangers y vinrent par bandes, & dès qu'ils étoient près de la maiſon du défunt, ils s'annonçoient par de grands cris, & des gé-

missemens lamentables : la famille qui étoit à la porte pour les recevoir, leur répondoit par des cris & des gémissemens semblables. Cette lugubre scene se renouvella jusqu'à ce que le corps fût enterré. Ce mélange de cris confus a je ne sçai quoi de frappant, & réveille dans le cœur certains sentimens d'horreur & de tendresse, dont on a peine à se défendre. Les pauvres gens de la campagne qui avoient quitté leurs ouvrages pour venir pleurer leur bienfaiteur, paroissoient consternés, & la douleur étoit peinte sur leur visage.

Le troisieme, le septieme & le trentieme jour les prieres recommencerent, & l'assemblée fut presque aussi nombreuse. Ces peuples croyoient n'en pouvoir trop faire pour témoigner leur

leur reconnoiſſance, & pour procurer dans le ciel un bonheur éternel à un homme, qui, pendant toute ſa vie, n'avoit travaillé qu'à faire leur félicité ſur la terre. On juge aſſez par ce ſeul trait, que les Orientaux penſent bien différemment de nos Proteſtans ſur l'efficacité de la priere pour les morts, & ſur la vertu de l'auguſte & divin Sacrifice de la Meſſe, pour le ſoulagement & la délivrance des ames du Purgatoire. Les Maronites ſur-tout, ont fort à cœur cette dévotion : ils la portent même quelquefois juſqu'à de pieux excès, & j'en ai connu qui ont vendu le peu de bien qui leur reſtoit, afin d'être en état de faire prier & dire des Meſſes pour leurs parens. Que Meſſieurs de la Religion Prétendue Réformée ne nous accuſent point d'a-

voir introduit cette coutume dans le Levant ; nous l'y avons trouvée établie de tems immémorial, & nous n'avons eu qu'à entretenir une si louable & si charitable pratique. Au reste, il n'y a rien en tout cela qui ne soit conforme à nos usages ; mais quand le mort est illustre & de la premiere qualité, les Maronites font une cérémonie qui nous est inconnue en Europe. Lorsque les personnes qui viennent faire leurs complimens de condoléance n'ont pu assister à l'enterrement, l'Ecuyer fait venir le Coursier que montoit ordinairement son Maître, & étendant la veste du défunt sur la selle & sur la croupe de ce cheval, il le promene au milieu de toute l'Assemblée : à ce spectacle, les assistans poussent de grands gémissemens ; à ces

cris redoublés ſuccede un triſte & morne ſilence, & chacun ſe retire pour pleurer & pour prier. Je finis en vous aſſurant du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MON REVEREND PERE;

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.....

*Fin du Tome VIII.*

AFORD
MUSEUM